ROLLAND MORRISSETTE

# RÉPROUVÉS, MALVATS, HURLOTS ET AUTRES GENTILSHOMMES



GUÉRIN
*littérature*




Bibliothèque Nationale du Québec

# Réprouvés,
# malvats, hurlots
# et autres gentilshommes

***Contes et légendes de l'arrière-pays québécois***

sous la direction de Michel Allard
professeur, Université du Québec à Montréal

ROLLAND MORRISSETTE

# RÉPROUVÉS, MALVATS, HURLOTS ET AUTRES GENTILSHOMMES

Avant-propos de Hugues Morrissette
Présentation de Michel Allard



**GUÉRIN**

***littérature***

© Guérin littérature, 1996
4501, rue Drolet
Montréal (Québec)
H2T 2G2

Tous droits réservés.

Il est
interdit de
reproduire,
d'enregistrer ou
de diffuser, en tout
ou en partie, le
présent ouvrage par
quelque procédé que ce soit,
électronique, mécanique,
photographique, sonore, magnétique
ou autre, sans avoir obtenu au
préalable l'autorisation écrite de l'éditeur.

Dépôt légal
ISBN 2-7601-4244-2

Bibliothèque nationale du Québec, 1996
Bibliothèque nationale du Canada, 1996

IMPRIMÉ AU CANADA

*Révision linguistique:* Nathalie Elliott

PLAT AVANT DE LA COUVERTURE
*La compagne du vieux pionnier*
de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté
bronze à patine brune, tirage posthume, 1912
PLAT ARRIÈRE DE LA COUVERTURE
*Le vieux pionnier canadien*
de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté
bronze à patine brune, tirage posthume, 1912
(collection Marc-Aimé Guérin)

CS
88
Q5C54
M67
1996



**Le père (Joseph) et la mère (Adelina Perron) de l'Auteur, Rolland Morrissette, ainsi qu'Aurore Morrissette, sœur de l'Auteur, à Exeter, New Hampshire, É.-U., vers 1960.**



**Debout, de gauche à droite: Freddy Binette, mari d'Aurore Morrissette, sœur de l'Auteur; l'Auteur, Rolland Morrissette; Rosaire Binette, mari d'Etna Morrissette, sœur de l'Auteur.**
**À genoux, à gauche: Josaphat Morrissette, dit Petit Pochette; à droite: Albert Morrissette, mangeant une truite. Deux frères de l'Auteur, Rolland Morrissette.**

# Avant-propos

**Rolland Morrissette**
**auteur-menuisier**

C'est une tâche difficile que de présenter ce géant qu'est Rolland Morrissette. Mais c'est agréable de parler de lui, qui, menuisier, est devenu conteur et même auteur pour meubler les longs hivers de Yamaska-Ouest et pour peupler les solitudes nordiques au mont Wright.

Agréable et même un peu flatteur! Car j'ai été l'un de ceux qui l'ont encouragé à écrire, qui l'ont apprécié, qui ne l'ont pas corrigé, qui ont discrètement répandu ses narrations.

C'était au début des années 1970. À cette époque-là, il y avait déjà plus de trente ans que j'écoutais avec joie et passion les histoires de Rolland Morrissette. D'abord enfant, avec mon père, Arthur, avec mes oncles Josaphat, Léon et Albert, je l'écoutais attentivement, parler du «vieux temps».

J'adorais ces longues heures de grâce, de bien-être et de rire presque ininterrompu. Des conteurs comme Rolland Morrissette, je n'en ai pas connu beaucoup dans ma vie.

Maniant les effets théâtraux, le mensonge, la menterie, les exagérations avec une aisance unique, Rolland Morrissette a toujours su tenir ses auditeurs suspendus à ses lèvres.

Quel conteur! Son héros omniprésent? Jos Morrissette, son père! Sa mère, une sainte au caractère d'acier, une sainte femme.

Ses vilains ne peuvent être identifiés ici pour des raisons évidentes. Ces derniers pratiquaient à temps plein plusieurs vices dont l'ivrognerie était le principal. L'orgueil, suivi de la paresse et de la colère, était aussi de pratique courante. Peu d'avarice, un peu de luxure, aucun polythéisme ou athéisme.

Quant au mensonge, il est omniprésent. Et il est presque considéré comme une vertu. Il est nécessaire! Comme l'été, comme le soleil, comme les enfants.

Sans le mensonge, pas de salut! Mensonges doux, bien sûr! Mensonges qui permettent à la vérité de trouver sa place, son trou!

Donc, mensonges dans la vie et mensonges (disons exagérations) chez l'auteur-menuisier-conteur.

Au lecteur de juger et de décoder.

Par les mœurs et les lois de 1937, lors de ma naissance, Rolland Morrissette devenait mon oncle. Je n'avais pas le choix; il était le frère cadet de mon père. J'étais obligé d'avoir cet oncle dans ma vie. Pour le reste de ma vie!

Et ce fut un plaisir, une joie de tous les instants!

Rolland Morrissette est nanti d'une remarquable et inépuisable source d'énergie. D'énergie au travail, d'énergie créatrice, d'énergie intelligente.

C'est probablement l'homme le plus drôle que j'ai connu. Il me suffit de penser à lui pour avoir le goût de rire, de sourire, de comprendre et d'aimer.

Quel homme!

Hugues Morrissette, neveu

# Présentation

Né au début du siècle à Saint-Paul-de-Chester, dans la région des Bois-Francs, Rolland Morrissette a hérité de la terre paternelle. Pendant de nombreuses années, il a exercé le métier de cultivateur. Puis, à l'instar de nombreux Québécois de sa génération, il a fait encan et vendu sa ferme et son roulant, sa maison et ses animaux. Alors que beaucoup de Québécois prenaient le chemin des « factories » de la Nouvelle-Angleterre ou de la grande ville, Rolland Morrissette s'est installé au pays du Survenant, dans la région de Sorel où il s'est fait menuisier, puis rentier ou plutôt jardinier-rentier.

Il est devenu un peu, par la force des choses, et beaucoup par goût personnel, un ouvrier itinérant. Il a roulé sa bosse un peu partout à travers la province. Malgré ce changement radical dans son mode de vie, Rolland Morrissette est resté l'homme du terroir.

Nos ancêtres, venus de France, ont conquis un continent. Remontant fleuves et rivières, ils se sont lancés dans l'inconnu, ils ont assimilé des techniques indiennes comme le canotage, ils ont apprivoisé, si l'on peut dire, une nature dure et sauvage. Fiers, orgueilleux, durs de leur corps, ils ne pouvaient rester en place. Mais au cours de

leurs longs voyages, ils devenaient nostalgiques. Le soir, au coin du feu, ils chantaient et ils se racontaient leurs souvenirs. Ils les embellissaient sans doute, mais c'était bien ainsi.

Rolland Morrissette représente encore dans notre société industrialisée ce type d'homme. Certes, ce n'est pas un coureur des bois. Toutefois, à titre de menuisier-itinérant, il a couru les grands chantiers, ceux du mont Wright, de la Manic, de la Baie-James. Là, loin des siens, pour meubler ses loisirs, Rolland Morrissette a chanté et raconté.

Rentier, ou plutôt, jardinier-rentier, Rolland Morrissette jase encore. Écoute qui voudra, rien ne l'empêche de parler. Si d'aventure il peut trouver un auditoire et une bonne bouteille de brandy, Rolland Morrissette devient intarissable. Il raconte pendant des heures. Il fait revivre son petit village, les us et coutumes de son temps, les hommes qu'il a côtoyés. Il sait voir les choses, cerner les caractères, décrire les situations. Il parle longtemps et bien.

Dans chacun de ses récits, à travers les situations et les personnages, Rolland Morrissette se dépeint lui-même. C'est l'être tiraillé entre les grands espaces et la tranquillité du village, entre la liberté des bois et la contrainte du foyer, entre le danger du grand large et la sécurité du port.

Des hommes comme Rolland Morrissette, on en rencontre encore au Québec. Ils parlent beaucoup et bien, ils ne demandent pas mieux que de raconter. C'est là une source de documentation importante pour l'enseignement des sciences humaines. Certes, leurs témoignages doivent être nuancés, interprétés surtout. Des hommes comme Rolland Morrissette sont des richesses vivantes, des sources intarissables pour la connaissance du Québec. Ce qu'ils nous disent est aussi important, sinon plus, que les discours des hommes politiques. Ils expriment l'âme du peuple québécois.

Un jour, il y a de cela quelques années, Rolland Morrissette a décidé d'écrire ses contes. Nous vous les présentons aujourd'hui. Nous avons respecté, autant que faire se peut, le style de l'auteur. Nous remercions vivement Guylaine Hébert et Michelle Le Bot qui ont déchiffré et dactylographié le manuscrit, ainsi que Catherine Labelle qui a fait la dernière révision.

Michel Allard
Professeur
*Département des sciences de l'éducation*
*Université du Québec à Montréal*

# CONTES DE SAINT-PAUL-DE-CHESTER

**Joseph Morrissette,**
**mon père**

Au cours de ma vie, l'homme le plus satisfait de son sort que j'ai connu fut sans aucun doute mon propre père. Né de parents très pauvres dans un village des Cantons de l'Est, il devint «orphelin de père» à l'âge de six ans. Il était l'aîné d'une famille de quatre enfants. Il a connu la misère. Il commença très jeune à travailler dans les voisinages. Il chassait pour se faire quelques «piastres» qu'il donnait à sa mère afin qu'elle puisse acheter le nécessaire pour la famille. Malgré toutes ces privations, mon père était loin de se sentir malheureux. Admirateur de la nature, il pouvait passer une heure à regarder un oiseau faire son nid. Comme il aimait ces bois, ces rivières, ces montagnes! Et, je suis convaincu que si mon père avait eu de l'instruction, il aurait pu devenir un poète (car il composait tout ce qu'il voulait).

Quand il eut dix-sept ans, sa mère décida de vendre sa petite terre pour aller travailler aux États-Unis. Mon père consentit, mais avec regret. Un fois arrivé aux «États», il s'engagea dans un moulin de coton. Mais chaque année, il venait passer ses vacances au Canada. «Écœuré» comme il l'était du moulin, inutile de vous dire à quel point il aimait ses vacances. Il demeurait chez un de ses oncles du nom de Damasse Morrissette. Ce dernier était un drôle d'homme. D'une physionomie assez curieuse, deux sourcils d'une grosseur extraordinaire lui fermaient à moitié les yeux

comme s'il était toujours inquiet. Il parlait tranquillement et son patois favori était «Mitonnais». Sa femme s'appelait Métille. Elle aimait beaucoup les «jeunesses» et avait la réputation d'être un peu frivole avec les hommes.

Un dimanche soir, Damasse et Métille avaient décidé de faire une heureuse surprise à mon père. Ils savaient qu'une grosse veillée de «jeunesse» se tenait au bout du rang et ils voulaient s'organiser pour que mon père puisse y aller. C'était, pensaient-ils, pas mal ennuyant pour un garçon des États-Unis de passer tous ses dimanches avec des vieux. Métille avait lavé le linge de mon père et ciré ses souliers. Tout était prêt. Le dimanche soir, Métille mit la table de bonne heure. Mon père assis à la table en face de Damasse parlait de choses et d'autres. Damasse lui coupa la conversation, le regarda bien en face et lui posa cette question:

– Tu vas donc pas veiller, toi, bon rien?

Mon père lui répondit qu'il n'avait pas grand place à aller, qu'il ne connaissait pas beaucoup de jeunesses et qu'à pied, il ne pouvait pas se rendre bien loin. Damasse répliqua, en commençant par son patois favori:

– Et «Mitonnais», tu n'es pas au fait de ce qui se passe? Je ne suis pas une jeunesse moi, pis je sais qu'il y a une grosse veillée chez Téquinne au bout du rang et pis, quand tu dis

que tu es à pied, je te trouve assez difficile. C'est encore moi qui a la meilleure voiture du rang. Puis «Mondaine» c'est encore la petite jument qui attelle la mieux aux alentours.

Mon père fut l'homme le plus surpris du monde de voir que son oncle Damasse était prêt à lui prêter «Mondaine» dont il avait soin comme de la prunelle de ses yeux. Mon père le remercia de sa générosité et sans plus tarder, commença à se préparer pour aller «veiller». Mon oncle Damasse l'avertit:

– Écoute, Jos, je te prête «Mondaine» parce que je sais que tu es bien fiable que tu ne la mèneras pas trop vite. Asteur, n'oublie pas de prendre la fille à Borné Forcier en passant et «Mitonnais» je tiens à ça, moi! Tu as compris ce que je te dis Jos?

Cela ne faisait pas l'affaire de mon père de prendre la fille à Borné. Mon père la connaissait, elle était laide, pas «regardable», mais il n'avait pas le choix. Il promit à Damasse qu'il n'oublierait pas. Damasse alla atteler «Mondaine». Il passa les cordeaux à mon père en lui souhaitant une bonne veillée. Celui-ci arrêta prendre la fille de Borné Forcier mais il avait la «façon» plutôt courte. Durant la veillée, il rencontra la fille d'Isidore Latour qui était très jolie. Elle faisait de son mieux pour enjôler mon père, vu qu'il était un garçon des États-Unis. Mon père qui la trouvait bien à son goût lui offrit de la reconduire chez elle après la veillée. Elle accepta tout de suite.

Après la veillée, elle embarqua avec mon père et la fille de Borné Forcier qui était pas mal piteuse, car mon père l'avait négligée. Il débarqua la fille de Borné la première car elle demeurait avant d'arriver chez Damasse. Il avait encore huit milles à faire pour reconduire «la chatte à Latour» qui demeurait dans le deuxième rang.

Il était trois heures du matin. Son oncle Damasse, inquiet de «Mondaine», s'était levé et regardait dans le petit châssis avec l'espérance de les voir venir. Il commençait à désespérer lorsqu'il vit venir «Mondaine» d'assez loin car il faisait un beau clair de lune. En passant près de la maison, «Mondaine» alla pour entrer dans la cour comme à l'accoutumée. Mon père raidit les cordeaux et avec deux bons coups de fouet, il passa tout droit comme une balle.

Le matin, mon père se leva en même temps que les autres pour qu'on ne se doute pas qu'il avait veillé très tard. En se plaçant à la table, Damasse regarda mon père et il lui demanda:

– As-tu veillé tard hier soir?

– Je dois être arrivé aux alentours de minuit, répondit mon père.

– Ha! Ha! comme ça j'ai rêvé, «Mitonnais»! Je fais le somnambule asteur! C'est parce que je me suis levé à trois heures et j'ai regardé dans le châssis, il faisait un si beau clair de lune, hein? J'ai vu venir «Mondaine» sous le fouet puis tu as passé tout droit. Il paraissait

avoir une fille avec toi mais si tu es arrivé à minuit j'ai dû rêver.

Mon père se trouva tellement vendu et comme il partait pour les États le lendemain, il avoua tout à son oncle Damasse qui ne lui fit pas de reproche en lui disant :

– Jos, je ne veux pas te faire de reproche. C'est juste pour savoir si j'ai rêvé.

Mon père retourna aux États-Unis et rencontra ma mère, une fille de Dover, née dans la province de Québec. Lorsque ses parents s'étaient installés aux États-Unis, ma mère n'avait que six ans et depuis, elle n'avait pas revu son pays natal. Ma mère, en plus d'être très jolie, avait toutes les qualités pour faire une épouse exemplaire. Courageuse, vaillante, elle avait toujours travaillé dans « le moulin de coton ». C'était la meilleure main du moulin.

Mon père et ma mère travaillaient tous deux dans le même moulin. Après quelque temps de fréquentation, ils se marièrent. Petit à petit, ils économisèrent un peu d'argent. Mais je vous assure qu'il fallait travailler très fort car les salaires n'étaient pas très élevés dans ce temps-là. Mon père a toujours détesté travailler dans les moulins. Épris de liberté, il rêvait de revenir au Canada pour acheter une ferme. Endurer les patrons et le sifflet du moulin le rendaient malade. Mais, il devait économiser de l'argent pour acheter sa ferme. Lorsque le mois de mars arrivait, mon père se

disait en lui-même: «Si j'étais au Canada, ce serait le temps des sucres.»

Un jour de printemps, en revenant de dîner, il passa près de la maison d'un vieux Canadien qui avait une petite étable dans le fond de sa cour. Il y gardait une vache et des poules. Il faisait tellement beau qu'il avait lâché à l'extérieur sa vache avec son petit veau. Les poules grattaient sur le tas de fumier, le coq commença à chanter. Mon père regarda cela et en même temps il entendit le maudit sifflet du moulin criant de rentrer. Il se rendit directement au bureau et donna «sa notice». Trois semaines plus tard, mon père et ma mère retournèrent au Canada et achetèrent une petite terre.

Pendant quelques années, ils passaient l'été au Canada en cultivant une terre, et l'automne arrivé, ils remontaient aux États-Unis. Ils y travaillaient tout l'hiver pour économiser un peu d'argent afin d'améliorer leur ferme. Ma mère aurait préféré vivre aux États-Unis, mais comme mon père parlait du Canada à l'année longue, elle se sacrifia et accepta de faire sa vie au Canada. Lorsqu'ils décidèrent de s'y installer pour de bon, ils avaient six enfants. Mon père acheta un cheval et quelques bêtes à cornes. Et ils commencèrent pour ainsi dire leur vie de colon.

Ils demeuraient dans le huitième rang de la paroisse de Saint-Paul-de-Chester dans les Cantons de l'Est. Ce rang comptait vingt

familles. Les habitants du rang se fréquentaient beaucoup. Tous les soirs, on se rassemblait ici ou là, on jouait aux cartes, on se racontait des «peurs» et on chantait. Parmi cette société, il se trouvait de vrais bons joueurs de violon et je vous assure que les danses n'étaient pas oubliées.

Ma mère avait un frère qui demeurait dans le rang et avec tous ces divertissements, elle ne trouvait pas la vie trop monotone. Mon père ne donnait pas sa place dans les veillées. Très jasant, il racontait toutes sortes d'aventures qui lui étaient arrivées aux États-Unis. Il exagérait souvent en mettant cela au pire. De plus, il avait le don de composer une chanson dans le temps de le dire. S'il voulait riposter à quelqu'un, il lui chantait une chanson.

Dans le rang vivait un dénommé Moïse Dupuis. Il passait pour être l'homme le plus paresseux des alentours. Bel homme, assez gras, toujours rougeaud, il paraissait bien en santé. Mais on ne l'avait jamais vu travailler. Heureusement qu'il était célibataire. Il chassait et pêchait. Si quelqu'un lui demandait s'il était malade, il lui répondait qu'il était en parfaite santé mais qu'il était paresseux de naissance, qu'il était content de l'être et qu'il espérait l'être jusqu'à sa mort. Toujours de bonne humeur, il allait veiller presque tous les soirs. Mais, il ne parlait pas beaucoup. Il lui arrivait souvent de dormir sur sa chaise. Dans le temps des fêtes, chacun faisait sa veillée.

Un soir, où la veillée se tenait chez nous, mon père avait invité Moïse. La maison était pleine de monde. Moïse assis au bout du poêle commençait à sommeiller. Mon père était justement en train de «payer la traite». Arrivé à Moïse, il composa cette chanson qu'il chanta en le regardant.

Moïse, roi de la paresse, le roi des paresseux
tâche donc d'ouvrir la bouche si tu ne peux pas
t'ouvrir les yeux.
Avale donc ce verre qui te ravigotera.
Moïse, roi de la paresse, Moïse, roi des verrats.

Inutile de vous dire que les gens qui connaissaient Moïse trouvèrent la chanson de leur goût. Moïse même s'il sommeillait ne put s'empêcher de rire.

À cette époque, le temps des fêtes durait un mois. Chacun donnait un repas. Mais après les fêtes, je vous assure que c'était tranquille pour une secousse. D'abord les hivers étaient terriblement durs et comme les gens avaient dépensé toutes leurs modestes économies pour les fêtes, il fallait ménager sur tous «les bords» pour pouvoir passer l'hiver. Les gens pour se désennuyer durant cette période tranquille se rassemblaient, le soir, chez un voisin pour «entendre lire» un livre d'histoire. Mon père, dans tout le rang, était le seul qui recevait le journal et comme il possédait quelques livres, c'était la place toute désignée pour ce genre de veillée.

Mon père avait commencé à leur lire *Le médecin des pauvres*, une œuvre de Xavier de

Montépin. Mon père ne lisait que cinq chapitres par soir, afin d'en avoir pour plus longtemps. Il leur lisait cela comme s'il avait «acté». Atanasse Gagnon, l'un de nos voisins, commençait à pleurer aussitôt que mon père commençait à lire. Il y avait dans cet ouvrage un terrible personnage, «Le masque noir», qui semait la terreur partout où il passait et dont personne ne pouvait venir à bout. Lorsque mon père lisait ces aventures, le père Modeste Dubois, un gros bonhomme qui portait une tuque de laine sur la tête à l'année longue et qui gesticulait toujours en parlant, disait:

– Tute tute Madeleine, (c'était son patois favori !), ils ne pourront pas en venir à bout de cet animal! Il me semble qu'il y aurait des moyens pour en venir à bout. Qu'on l'empoisonne, qu'on fasse quelque chose, autrement il va tout virer à l'envers.

Chacun faisait ses remarques et, à minuit, tous retournaient chez eux, enchantés de leur veillée, et avec le goût de revenir le lendemain pour connaître la suite.

Je n'ai pas l'intention de vous raconter toute la vie de mon père. Je me contenterai donc de vous narrer quelques faits qui me sont restés dans la mémoire.

J'avais dix ans, j'étais allé labourer avec mon père. Je guidais les chevaux, mon père tenait les manchons. Nous avions une terre très rocheuse et très «montagneuse». Mais mon père l'aimait tellement qu'il prétendait

posséder la plus belle terre des alentours. Nous étions donc à labourer à travers les roches et les «caps», moi je tirais de toutes mes forces sur les cordeaux pour empêcher les chevaux d'aller trop vite. Nous étions rendus dans une petite vallée le long d'un ruisseau et comme c'était de la terre apportée par le ruisseau, elle était noire et assez grasse. Mon père me fit cette remarque:

– Regarde donc Roland, cette belle terre pareille comme les terres de Saint-Grégoire.

Comme j'avais les bras très fatigués de toujours retenir les chevaux, j'en profitai donc pour relâcher quelque peu les cordeaux. La charrue frappa une grosse roche et mon père échappa les manchons. La charrue fit une pirouette et l'un des manchons le frappa en dessous du menton; il «leva de terre» au moins de quatre pieds et retomba sur le dos. Le même maudit manchon m'arriva sur la tête. Cela eut pour effet de me plonger «la face la première» dans la raie de la charrue. Mon père, malgré sa douleur, eut la force de lâcher un sacre et de crier: «Wo». Il saignait de la bouche, sa pipe était introuvable. Quant à moi, j'ai vu des étoiles. J'avais une bosse sur la tête de la grosseur d'un œuf. Après avoir lavé nos plaies à l'eau froide dans le ruisseau, nous revînmes à la charrue. Je regardai mon père et lui dis:

– C'est ça que vous appelez de la terre de Saint-Grégoire?

Mon père me répondit:

– Bien oui, bien oui, il y a toujours des petits bouts qui sont plus «rough» les uns que les autres, mais dans l'ensemble c'est de la sacrée belle terre. Tiens tes cordeaux plus raides, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Ma mère aimait beaucoup faire du vin et elle en faisait de plusieurs sortes, de blé, de cerises, de gadelles. Elle utilisait de gros flacons de gin pour l'embouteillage. Comme ses bouteilles ne pouvaient pas être «capées», elle utilisait des bouchons de liège qu'elle enfonçait de toutes ses forces dans la bouteille. En plus, elle attachait une bonne corde sur le bouchon pour retenir la pression de la fermentation.

Un soir, nous étions tous couchés, excepté mon père qui lisait un roman des plus passionnants. Minuit venait de sonner, il était justement à lire un chapitre des plus «épeurants» lorsqu'un flacon éclata avec un bruit d'enfer. La force du coup fit sauter trois autres flacons dans le milieu de la place. Mon père qui ne s'adonnait pas à penser aux bouteilles de vin, fit un saut terrible et avec un cri de mort, il nous dit:

– Levez-vous, c'est un coup de revolver!

Nous sautâmes tous en bas de nos lits, ma mère descendit la première et elle reconnut tout de suite ses bouteilles de vin cassées dans le milieu de la place. Elle dit à mon père qu'il devait être bien apeuré par son livre

d'histoire pour prétendre que c'était un coup de revolver. Mon père lui dit de descendre ses flacons de vin à la cave qu'il ne voulait plus en voir un maudit dans l'armoire.

Le mois de février était une période de tempête. Il neigeait tous les jours; les vents étaient terribles, les chemins impraticables: personne ne pouvait sortir. Inutile de vous dire qu'il n'était pas question d'aller travailler. Mon père profitait de cette période de mauvais temps pour réparer à la maison les brides des chevaux.

Ce jour-là, il était venu en chercher une à l'écurie. Il était penché sur le bord de la crèche du cheval pour en prendre une qui se trouvait au fond. Léon, mon frère, convaincu que c'était moi qui était là, vif comme l'éclair, saisit mon père par derrière le cou, lui donna trois bonnes claques sur les fesses et le culbuta dans la crèche en lui disant:

– N'oublie pas de fermer la porte de l'étable comme il faut quand tu reviendras.

Arrivé à la maison, il m'aperçut assis au bout de la table. Comme mon père n'était pas à travailler la cordonnerie, Léon réalisa tout de suite son erreur. Il prit la porte et courut au poulailler.

Au bout de quelques minutes, mon père entra en se tenant les reins, tout plein de paille et avec un air découragé, en «maudit», comme on dit en bon canadien. Ma mère le regarda et lui dit:

– Mais veux-tu bien me dire où que tu es passé, tu es bien sale! Es-tu tombé en quelque part?

Pour toute réponse, mon père demanda:

– Avez-vous vu Léon vous autres?

Je lui dis qu'il était venu à la cuisine mais qu'il était ressorti tout de suite. Mon père m'ordonna d'aller voir où il était allé parce qu'il était subitement devenu fou.

– Si tu le trouves, ramène-le ici car on ne sait pas ce qu'il peut lui arriver.

Je demandai à mon père ce qui s'était passé. Il répondit qu'il n'avait pas le temps de donner des explications, que pour le moment l'important c'était de trouver Léon.

En toute hâte, je me rendis au poulailler. Je trouvai Léon assis sur un banc. Il semblait réfléchir. Après lui avoir raconté l'arrivée de mon père à la maison et qu'il m'avait envoyé à sa poursuite, je lui demandai ce qui s'était produit. Léon me raconta toute l'histoire. Il me dit qu'il préférait revenir un peu plus tard à la maison, et de retourner le dire à mon père. Je répliquai qu'il était mieux de me suivre car mon père était réellement inquiet. Léon prit son courage à deux mains et il me suivit dans la maison. Mon père le regarda et lui demanda s'il se sentait malade. Léon répondit que non.

– Pour quelle raison, poursuivit mon père, que tu m'as magané de même tout à l'heure? Explique-toi!

Léon lui dit qu'il pensait que c'était Roland et qu'il voulait jouer, tout simplement. Il fit des excuses à mon père, en attendant sa sentence. Mon père demanda encore:

– Tu es bien certain de bien me reconnaître?

Léon lui dit:

– Vous savez bien que je ne suis pas fou.

– Tu n'es pas fou, répondit mon père, je suis bien content car j'ai eu bien peur. Quant à moi, j'aurai mal aux reins pour une secousse. Mais même si ça avait été Roland, c'est toujours des espèces de jeux de fou de se tapocher dans les crèches des chevaux! Si la tempête peut finir, je vais vous mettre à l'ouvrage. Comme c'est là, vous ne travaillez pas assez fort. C'est justement la cause de vos folies!

Mon père était un chaud partisan libéral et, comme il était organisateur de sa paroisse, il était très bien vu du ministre Joseph-Édouard Perreault, représentant du comté à cette époque. Presque toujours élu par acclamation, éminent orateur et ayant beaucoup d'influence, monsieur Perreault obtenait ce qu'il voulait pour son comté. Pour couper au plus court, il était reconnu même de ses adversaires comme un surhomme et un homme très dangereux. Lorsque mon père avait des problèmes à régler avec qui que ce soit, il leur disait:

– Fais attention à ce que tu vas faire toi, parce que si tu ne veux pas comprendre le bon sens, je vais te sacrer dans les griffes à

Perreault, puis tu vas danser un maudit «rigodon».

Dans ce temps-là, les réunions du conseil se tenaient après la grand-messe. Mon père était échevin et comme le maire avait démissionné pour «cause de maladie», il fallait donc le remplacer. Quatre échevins avaient approché mon père pour le proposer. Mon père qui était très clairvoyant, après avoir sondé le terrain, était assuré d'être élu. Mais il y avait parmi les échevins qui voulaient devenir maire, un nommé Louis Legros, un conservateur depuis fort longtemps. Il s'opposait toujours à mon père dans le conseil. Comme c'était un gros cultivateur et qu'il avait beaucoup d'argent de «prêté», il prétendait que la place de maire lui appartenait. Il était orgueilleux fou et d'une promptitude extraordinaire, au point qu'il ne pouvait jamais régler rien à l'amiable.

On était donc en pleine assemblée pour élire un nouveau maire. La salle paroissiale était pleine à craquer. Tous étaient anxieux de connaître le nouveau maire. Le vote fut pris, mon père fut élu par deux voix de majorité. Louis Legros fit une crise épouvantable, accusant mon père d'avoir influencé les échevins et de s'être servi de la politique pour le faire battre. Mon père lui dit:

– Tu ferais mieux d'accepter ta défaite avec plus de courage que ça parce que comme c'est là tu accuses le conseil de malhonnêteté.

Écoute bien ce que je vais te dire Louis Legros. Pour ce que tu viens de dire là, te connaître comme je te connais, je te le pardonne. Mais si tu dis encore un mot, je vais te sacrer dans les griffes à Perreault, et tu vas danser un maudit rigodon.

Louis Legros comprit la gravité de cette menace et il décida de faire le silence.

Ma mère ignorante de tout cela, attendait avec impatience que mon père revienne pour retourner à la maison. Assise dans la voiture, elle préparait ses reproches. Enfin, mon père apparut et ma mère ne fut pas lente à lui faire des reproches. Mon père attela le cheval sans dire un mot. Une fois parti, mon père regarda ma mère et il lui dit :

– Sais-tu avec qui que tu es assise, toi-là ?

Ma mère fut un peu surprise de cette question et elle lui dit :

– Es-tu après troubler toi ? En voilà une demande, je suis assise à côté d'un homme qui ne s'en vient plus après la messe, qui s'amuse avec tout le monde.

– Bien je te dirai, ma belle, que tu es assise avec le maire de Saint-Paul.

– Qu'est-ce que tu dis là, répondit ma mère, tu es conseiller, tu n'es pas maire.

– Je ne l'étais pas mais je ne le suis plus, répondit mon père. C'est aujourd'hui qu'on nommait un nouveau maire et la majorité du conseil a été en ma faveur. J'aurais bien aimé que tu voies la face de Louis Legros. Il pensait

de «passer», mais je savais qu'il ne passerait pas. Il a fait la plus maudite crise! Un vrai déchaîné! J'ai été obligé, pour l'arrêter, de le menacer de le sacrer dans les griffes à Perreault. La peur l'a pris et il s'est tranquillisé.

Ma mère avec un peu d'orgueil lui dit:

– Dans ce cas-là, je me trouve mairesse moi.

– Bien oui! répondit mon père. Mais je t'avertis qu'il va falloir que tu m'attendes sans trop critiquer parce que les séances du conseil vont être encore longues, parce que j'ai de l'ordre à mettre dans bien des choses.

– Dans la position que tu es, je comprends cela, je t'attendrai, répondit ma mère.

Mon père donna un bon coup de fouet au cheval en lui disant:

– Marche-toi là, il faut aller droit, tu dois avoir faim toi, la mairesse, parce que moi, le maire, j'ai une faim de loup.

Nous étions en grande retraite paroissiale. Dans ce temps-là, chaque année, le bon curé se faisait un devoir d'organiser une grande retraite qui avait pour but de purifier davantage ses paroissiens contre certains péchés «d'habitude». Pour prêcher cette retraite, il faisait venir de certaines communautés des experts en prédication, c'est-à-dire des pères qui prêchaient des retraites à l'année longue. Surexcités par la dévotion, ils devenaient vraiment redoutables. Après certains de leurs sermons, j'ai vu des gens pris de désespoir en

se pensant damnés pour l'éternité. Ils refusaient l'absolution à des gens qui, à nos yeux, nous paraissaient bien excusables.

Remarquez bien ici que je ne veux pas critiquer ces saints pères. Mais je me suis toujours demandé s'il n'y avait pas un peu d'orgueil entre eux, lorsque venait le temps d'exposer leurs talents de prédicateurs. Ils avaient l'habitude, dans leurs sermons, de prévoir des entractes pour faire chanter des cantiques aux paroissiens. Après le cantique, il recommençaient à prêcher avec plus de violence. Mon père avait une grande facilité pour apprendre ces cantiques. Celui qui l'avait le plus impressionné était celui-ci: «Pardon, oh bon Jésus, pardon à ces coupables, car nous ne voulons plus être si misérables. Pardon, oh bon Jésus.» Avec une forte voix, il ne manquait pas de l'entonner de temps à autre lorsque l'affaire allait bien.

Nous étions à la cinquième journée d'une retraite de huit jours. Les gens faisaient le matin le plus gros de leur besogne et passaient le reste de la journée à l'église. Il y avait une messe tous les jours à minuit. Un soir, le père Lalemant monta en chaire vêtu de noir, un grand crucifix sur la poitrine, et dans cette petite église éclairée de quelques chandelles, il commença un sermon ayant comme principaux sujets, l'ivrognerie et l'impureté. Comme il y avait dans la paroisse quelques personnes qui pratiquaient ces vices, le bon

curé lui avait donné l'ordre de forcer un peu la note. Après avoir prononcé un sermon d'une violence telle que les gens en étaient presque paralysés de peur, il finit de la façon suivante, se retournant vers l'autel, et dit :

– Mon Dieu, je sais que dans cette paroisse il y a des gens qui n'ont jamais voulu se corriger de ces vices. Nous avons fait de grandes retraites et malgré les efforts de notre bon curé, ces gens continuent toujours à suivre le chemin de l'enfer. Serait-il possible pour une vieille paroisse catholique que des gens meurent dans cet état? Mon Dieu, s'il faut ma vie pour sauver ces pécheurs, je vous la donne.

Le lendemain matin, on trouva le père Lalemant mort dans son lit.

Ce fut la panique générale. Les gens remplis de dévotion se dirigèrent tous vers l'église. On avait exposé le père en chapelle ardente et son confrère de «prêche», le père Frédérique monta en chaire et commença un sermon qui n'était pas pour rassurer les gens. À plusieurs reprises, il s'adressa au père Lalemant et les gens étaient tellement apeurés qu'ils entendaient le père Lalemant répondre au père Frédérique. Pour un certain temps, cette retraite eut beaucoup d'effet dans la paroisse mais après que le plus gros de la peur fut passé, la plupart des gens retombèrent dans leurs mauvaises habitudes.

Un nommé Atanasse Gagnon, un voisin de chez nous, descendit un jour à Victoriaville en voiture. Ayant rencontré des amis à l'hôtel Bernier, il eut la malchance de s'enivrer. C'était un gros travaillant, généreux et de service. Mais en face d'une bouteille, il ne pouvait résister à la tentation. En revenant de Victoriaville, il s'endormit dans sa voiture. Arrivé au village de Saint-Paul, son cheval prit une mauvaise direction. Il «s'enligna» dans un petit chemin qui conduisait au cimetière. Passant à travers les monuments, la voiture tomba dans une fosse qui avait été creusée la journée même. Atanasse se réveilla en sursaut, et fut étonné de stupeur de se voir dans le fond d'une fosse, dans le cimetière.

Il commençait à faire noir. Un cultivateur qui demeurait tout près de là et qui s'en allait faire «son train» à l'étable entendit Atanasse qui criait de tous ses poumons:

– Fanal, fanal, viens à mon secours!

Il se rendit tout de suite au secours d'Atanasse. Après l'avoir relevé, il le conduisit dans le bon chemin. Comme cette pirouette avait dégrisé Atanasse, il remercia petit Blanc Forcier, son sauveur. Atanasse demanda à petit Blanc de bien vouloir «tenir» l'affaire morte vu que c'était le temps de la retraite et qu'il avait bien regret de son geste. Il espérait que cela passe inaperçu. Petit Blanc lui répondit:

– Sois sans crainte Atanasse.

Mais, comme petit Blanc Forcier était reconnu comme l'homme le plus bavard des alentours, il raconta cela à tout le monde, mais sous secret. Mon père qui était un des meilleurs amis d'Atanasse et qui aimait le taquiner s'était dit en lui-même: «Je ne le manquerai pas.»

Deux jours après cette aventure, Atanasse revenait de la retraite en voiture. Il entonna ce refrain:

– J'ai péché, je me suis saoulé, ma mère, pendant la retraite, j'ai fait de belles pirouettes.

– Chante pas cela, répondit Atanasse, cela me crève le cœur!

– Comment, répondit mon père, je ne chante pas pour toi. Tu sais que tu as fait une trop bonne retraite pour que je te chante une chanson de même. C'est une chanson que je sais depuis longtemps...

Un nommé Honoré Larendeau, un petit homme sec, d'une promptitude extraordinaire et d'une nervosité remarquable, fut pris de panique après avoir été se confesser au père Frédérique. Faisant des confidences à plusieurs de ses amis, il leur racontait ceci:

– J'arrive de la confesse. Je vais être une secousse avant d'y retourner. J'avais pas dit à moitié de mes péchés, il n'y avait plus moyen de parler. Je suis un homme damné m'a dit le père. Il n'y a pas de pardon pour moi pour le moment. Va falloir faire de grosses pénitences jusqu'à votre mort. Peut-être que Dieu me

pardonnera, quant au père Frédérique, il en doute!

Et Honoré, blanc comme un drap, continuait:

– Je vais en faire des sacrifices parce que j'aime mieux aller au ciel qu'en enfer. Mais j'ai mon orgueil. Il y a une limite pour se faire humilier. Lorsque j'arriverai de l'autre bord, si Saint-Pierre veut me recevoir comme il faut, je serai bien content. Mais s'il veut faire trop l'indépendant, je ne le licherai pas longtemps, zling dans l'enfer.

Les gens qui connaissaient Honoré de par sa promptitude et sa nervosité trouvaient cela bien drôle.

Nous étions rendus au temps des sucres. C'était notre première «ramasse» d'eau d'érable. Nous avions dompté un jeune cheval durant l'hiver. C'était justement avec ce cheval que nous étions à faire la «ramasse» d'eau d'érable. Le cheval allait très bien et paraissait «d'entendement». C'était une journée magnifique. Nous avions une «sucrerie» très accidentée. Rendus sur le plus haut de la côte, même s'il y avait très peu d'eau dans les chaudières vu que c'était la première ramasse, nous avions réussi à remplir la «tonne». Nous voulions faire bouillir cette eau au plus vite pour faire une petite «partie» de sucre le lendemain car deux de mes sœurs qui travaillaient aux Trois-Rivières venaient se «sucrer le bec».

Mon père finissait justement de nous dire que nous étions très chanceux d'avoir un cheval aussi tranquille pour ramasser quand il entonna son cantique favori: «Pardon oh bon Jésus. Pardon à ces coupables. Car nous ne voulons plus être si misérables. Pardon oh bon Jésus.» Au même moment, un siffleux qui sortait de son trou fit deux sauts devant le cheval. Almini s'épeura au point qu'il tourna «carré» comme une flamme et prit le bord de l'écurie à l'épouvante. Évidemment, la tonne «débarqua» et se mit à rouler dans un ravin pour aller se défaire sur un gros arbre. Mon père n'était pas un «sacreur» mais lorsqu'il vit partir la tonne, il lâcha un blasphème et il me dit:

– Tu parles d'un massacre. La fête au sucre est chez le diable. Sans compter que le cheval peut être bien estropié. La manière qu'il est parti, il ne voit plus clair. Il a pu s'assommer sur l'étable. Allons voir ça tout de suite.

On n'avait fait que quelques pas, lorsqu'on aperçut de nouveau le maudit siffleux qui trottait sur la croûte. Sans perdre de temps, mon père lui lança sa chaudière par la tête en disant:

– Baptême de siffleux, tu es la cause de tout ce massacre.

Comme la chaudière ne l'avait pas attrapé, il reprit son trou à la face de mon père qui lui promit d'avoir sa peau.

Nous retrouvâmes le cheval à la porte de l'écurie, blanc d'écume et très nerveux mais pas de blessure grave. Par contre, il restait juste une «menoire» et la moitié du harnais était perdue. Comme mon père avait lâché quelques sacres par rapport à ce malheureux accident, il se sentait mal à l'aise. Il ne tarda pas à aller à la confesse. Il raconta son affaire au bon curé qui, sans doute, se plaisait d'entendre le récit de ce drôle d'accident. Il demanda à mon père si la «tonne» était pleine.

– Bien pleine, de répondre mon père, de la belle eau d'érable.

– C'est pas mal choquant, répondit le bon curé. Pour une affaire comme ça vous direz une dizaine de chapelet. Allez en paix.

Mon père est mort à l'âge de 92 ans, laissant le souvenir d'un heureux homme qui sans ramasser de fortune, s'était toujours contenté de son sort. C'est sans doute la raison de sa longue vie.

# ALBERT,
# MON FRÈRE

Mon frère Albert était le sixième de notre famille qui comptait douze enfants. Il était si différent des autres qu'on se demandait souvent s'il appartenait bien à la même famille que nous. Albert ne mesurait que cinq pieds et quatre pouces. Très costaud, gras et ventru, d'un caractère bourru, Albert critiquait d'une façon remarquable. Très maladroit en affaires, il critiquait l'administration de tout le monde, celle du gouvernement comme celle de son père. Il était d'une promptitude extraordinaire. Quand il avait des « troubles », il ne voulait jamais l'admettre.

Bon travailleur et très généreux, Albert appréciait beaucoup ce que l'on faisait pour lui. Timide, il était malchanceux en amour. Son physique, ses manières et son esprit de critique ne plaisaient pas aux « créatures ». Lorsqu'il voyait qu'elles ne s'intéressaient pas à lui, il les envoyait au diable. J'ai toujours pensé que sans l'admettre, Albert comprenait son caractère. C'est peut-être la raison pour laquelle il resta célibataire.

La chasse et la pêche étaient ses plus grands passe-temps. D'une endurance remarquable, Albert pouvait poursuivre un gibier dans la neige, même s'il en avait jusque sous les bras, sans se plaindre de la fatigue. J'ai vu Albert, à l'âge de 14 ans, tuer un chevreuil dans un temps défendu ; il fit un demi-mille avec l'animal sur son dos à travers les précipices pour ne pas être vu. Mon père,

craignant les gardes-chasse, l'avait sermonné à son goût. Comme mon père avait un appétit terrible lorsqu'il mangeait du chevreuil, Albert le regardait et lui disait :

– Vous avez l'air à trouver cela bon du chevreuil tué dans un temps défendu, vous en mangez en maudit.

J'ai commencé à faire ma vie de jeunesse avec Albert et j'ai eu souvent à souffrir de sa promptitude. Albert mettait très souvent le « trouble » dans les veillées. J'ai eu à le défendre plusieurs fois. Même s'il était fort, il n'était pas fameux dans un combat aux poings car il avait les bras trop courts et il était un peu trop lent.

Dans notre jeunesse, les batailles après la grand-messe étaient assez courantes. Je me souviens d'Octave Fréchette, celui qui vendait de la bière dans les veillées. Une fois, il reprocha à Albert d'en avoir acheté deux bouteilles et de n'en avoir payé qu'une. C'est ainsi que la chicane commença et qu'Albert et Fréchette allèrent se battre dans un entrepôt de machines agricoles. Moi, j'ignorais tout de l'affaire. J'étais au petit restaurant du coin lorsqu'un de mes amis entra tout énervé en me disant qu'Albert se battait avec Fréchette à l'entrepôt. Je partis à l'épouvante au secours d'Albert. L'endroit était rempli de « jeunesses » qui regardaient la bataille. Ils étaient corps à corps se bousculant à travers les machines agricoles, se roulant par terre, râlant de rage.

Vite comme l'éclair, j'adressai une droite sur l'oreille de Fréchette. Il fit une pirouette et se trouva pris dans une herse à ressort. Albert profita de la situation. Il lui sauta à la gorge et l'étouffa, au point que j'eus toutes les misères à le faire lâcher.

Évidemment, l'affaire se rendit aux oreilles de mon père, qui ne manqua pas de nous faire toute une remontrance. ensuite, il se rendit chez Fréchette, il trouva celui-ci dans un lamentable état, le visage couvert de plaies et marchant tout croche. Mais mon père ne le prit pas en pitié pour autant. Il lui servit tout un sermon lui disant qu'il était pour le faire pendre pour avoir vendu de la bière sans licence. Fréchette avait tellement peur des menaces de mon père, qu'il lui fit toutes les excuses possibles. Mon père n'avait pas l'intention de le rapporter mais il prenait plaisir à lui faire peur. Mon père lui dit que pour l'amour de sa femme, il ne le rapporterait pas mais il fallait qu'il lui demanda pardon à genoux. Ce pauvre Fréchette avec beaucoup de difficultés se mit à genoux et demanda trois fois pardon à mon père.

Albert commença très jeune à faire du commerce. Dans ce temps-là, il y avait plusieurs personnes qui passaient de maison en maison pour vendre ou pour acheter toutes sortes de choses. Comme nous demeurions au bout du rang, ils couchaient souvent chez nous. C'était une visite qui faisait bien plaisir

à Albert. Lorsqu'il voyait venir une grosse voiture couverte, peinturée rouge, tirée par un gros cheval, Albert disait :

– Moi aussi un jour je serai *peddleur*.

Son premier commerce fut de ramasser la vieille fonte avec l'intention d'aller la vendre à la fonderie de Victoriaville. Ce commerce je ne l'ai jamais oublié car Albert m'avait engagé pour l'aider. On parcourait les terres des milles à la ronde avec chacun une poche sur le dos pour ramasser des vieilles pointes de charrues, des morceaux de machinerie agricole. Albert, très ambitieux, remplissait toujours trop les poches et nous revenions à la maison à moitié morts de fatigue. Un soir, en soupant, Albert demanda à mon père s'il pouvait avoir le cheval pour aller vendre sa fonte à Victoriaville. Mon père n'était pas pressé d'accepter cette proposition car Albert n'avait que 13 ans et n'était pas trop débrouillard. Albert insistait en disant qu'il allait prendre le « Petit Prince », c'était le nom du cheval. Cet animal n'avait peur de rien et il était si paresseux qu'il ne se fatiguait jamais.

Le soir même, Albert prépara sa charge. Le lendemain matin, il partit à quatre heures. Il s'assit sur le devant d'une charrette à deux roues. C'était un vrai supplice car elle n'avait aucun ressort. Il y avait 14 milles pour se rendre à Victoriaville, c'était un long parcours. Il arriva à la fonderie Buteau à deux heures de l'après-midi. J.-M. Buteau était sur le chemin

de la banqueroute. Il dit à Albert qu'il ne payait rien pour le moment car il était à réviser les livres mais que s'il voulait, il inscrirait la pesanteur de sa fonte avec le montant d'argent qu'il lui devait et qu'il lui enverrait un chèque la semaine suivante. Cela ne faisait pas l'affaire d'Albert mais il n'avait pas le choix. Alors Albert remonta à la maison juste avec la facture. Il arriva à la maison très tard dans la nuit. Le lendemain matin, mon père demanda à Albert combien sa fonte lui avait rapporté.

– Ça m'a donné 10$, répondit Albert, mais il ne m'a pas payé car il est à réviser les livres.

Il montra la facture à mon père qui réalisa l'affaire tout de suite. Il dit à Albert:

– Je pense que tu n'auras pas une cent, il doit être dans de mauvaises affaires. En tout cas, j'ai à faire à Victoriaville cette semaine et je vais aller voir.

Deux jours plus tard, mon père se rendit à Victoriaville et alla au bureau de Buteau. Cet homme était très prétentieux et orgueilleux. Il avait une réputation de buveur et de courailleur de jupons. Il venait juste d'engager une des plus belles filles de Victoriaville comme secrétaire. Il était assis à côté d'elle, et l'agaçait comme on dit en bon canadien. Buteau connaissait mon père comme organisateur libéral. Il savait que mon père avait beaucoup d'influence auprès du ministre Joseph-Édouard Perreault. Mon père lui

montra la facture et il lui demanda pour quelle raison il avait laissé Albert décharger sa fonte et qu'il ne l'avait pas payé. Buteau, très nerveux, dit à mon père que les livres étaient en révision pour quelques jours. Mon père lui répondit :

– Écoute Buteau, es-tu en banqueroute ? Moi je ne m'occupe pas de tes livres. Si tu ne payes pas tout de suite, je m'en vais sacrer ça dans les griffes à Perreault et tu vas danser un maudit rigodon.

Buteau fut tellement embarrassé par cette réponse, qu'il paya mon père tout de suite. Puis, mon père donna l'argent à Albert en lui disant :

– Tiens, apprends à faire des affaires, j'ai pas l'impression que tu vas faire un bien bon *businessman*.

Un mois après cette aventure, un nommé Pit Lonvale, ivrogne et paresseux qui passait trois fois par année pour acheter les vieilles poches et le crin de cheval arrêta à la maison. Mon père était parti pour le village. Albert lui vendit toutes les poches qu'on avait à la maison mais il n'y avait pas de crin de cheval. Il dit à Lonvale que s'il voulait attendre un peu, il pourrait en trouver. Lonvale dit qu'il allait au bout du rang et qu'il arrêterait en revenant. Albert se rendit à l'étable avec une grande paire de ciseaux et commença la trime des chevaux. Mon père possédait le plus beau «team» de chevaux des alentours. Leur crinière

était de toute beauté et leur queue d'un beau noir luisant, pendant presque jusqu'à terre. Mon père était très fier de ses chevaux. Albert était tellement désireux de faire de l'argent avec le crin qu'il ne s'aperçut pas qu'il en coupait trop et lorsqu'il se rendit compte, il était trop tard. Lonvale arrêta de nouveau et Albert lui vendit son crin pour 2$. Il en avait ramassé plein une poche. Réalisant son mauvais coup, et voyant revenir mon père du village, il décrocha sa canne à pêche et prit le bord de la rivière. Mon père en nettoyant l'étable arrêta net, regarda les chevaux et dit ceci:

– Mais dis-moi donc, mes yeux font-ils défaut? Je ne rêve pourtant pas, on dirait que les chevaux ont eu la queue coupée.

Il me dit:

– Roland, viens ici un peu.

Comme j'ignorais l'affaire, je ne pouvais pas voir qui avait eu l'audace de faire une pareille sottise. Je sortis un cheval, on l'examina comme il faut. Mon père me dit:

– J'en vois pas d'autres que le maudit petit Ken Lavertue qui est venu dans la nuit. Il a toujours été jaloux de ces chevaux-là. Si j'avais des preuves, je le ferais sacrer en prison mais qui va prouver cela?

Au souper, mon père parla de cela à ma mère qui lui dit que Lonvale était passé dans la journée mais qu'elle n'avait pas vu Albert lui vendre du crin. Nous eûmes tout de suite

un doute sur Albert et comme mon père l'avait vu aller vers la rivière avec sa ligne à pêche et qu'il n'était pas encore revenu, il dit ceci:

– Ceci ne me surprendrait pas que ce soit Papou.

C'était le sobriquet que l'on donnait à Albert de temps à autre. Comme Albert n'était pas grand mais très gras, le mot lui convenait très bien. Au même moment, la porte s'ouvrit et Albert entra avec un air de triomphe. Il nous dit ceci:

– Comment trouvez-vous ma pêche?

Mon père, au lieu de le féliciter lui dit:

– Est-ce toi qui a coupé la queue des chevaux?

Albert blêmit et il dit:

– Oui, c'est moi qui en ai ôté un peu, il y en avait un peu trop. La mode ce n'est pas les grosses crinières chez les chevaux. C'est comme le monde, les cheveux se portent plus courts de ce temps-ci.

Mon père lui dit:

– Tu a gaspillé ce «team» de chevaux là pour vendre du crin à Lonvale, combien as-tu reçu pour ce crin?

– 2$, répondit Albert.

Mon père lui dit qu'il préférait donner 25$ pour ne pas voir son «team» de chevaux écharogné et qu'on ne pouvait plus aller sur le chemin avec ces chevaux-là, car tout le monde nous montrerait du doigt.Ma mère lui dit:

– Lorsque tu as l'idée de faire de pareilles choses, pourquoi ne nous en parles-tu pas avant?

Albert répondit:

– Une personne qui ne peut pas prendre une décision tout seul, c'est un bon à rien.

Mes parents auraient préféré qu'Albert fréquente une fille au lieu de «courailler» les veillées de jeunesse car il avait commencé à prendre un coup. Comme il était batailleur, il prétendait qu'une bonne fille aurait plus d'influence sur son caractère. Ma mère lui avait même suggéré le nom de quelques filles qu'elle trouvait bien de son goût. Pour toute réponse, Albert dit:

– Lorsque j'irai en voir une, c'est moi qui la choisirai, baptême.

Deux semaines après, Albert décida d'aller voir une fille qu'il avait rencontrée dans une veillée de jeunesse. Cette fille demeurait à Saint-Rémi, la troisième paroisse de chez nous, à une distance de 25 milles dans un chemin presque impraticable. Albert partait le dimanche après dîner pour aller veiller. Mon père qui ménageait les chevaux avait bien du regret d'avoir parlé des filles à Albert. Heureusement que les fréquentations ne durèrent que trois semaines. On n'a jamais su la cause de la rupture.

À l'âge de 20 ans, Albert décida de partir de la maison et de faire du commerce. Il demanda son héritage à mon père. Il lui donna 1 000$.

Il alla demeurer avec un de mes frères qui avait un petit restaurant à Trois-Rivières. Il acheta un gros cheval avec un harnais décoré de cuivre et une grosse voiture de «peddleur». Il parcourut tous les magasins de la ville et il acheta tout ce qui était meilleur marché. Il chargea sa voiture et il partit sur un chemin inconnu dans le bout de Sainte-Marguerite. Comme c'était dans le temps de la crise économique, les gens avaient très peu d'argent. En plus, il avait frappé un des districts les plus pauvres de la province. La première semaine, Albert vendit un marteau, cinq paires de bas de coton, une chemise de travail, dix livres de clous de quatre pouces et un sac de gros sel. Après avoir «peddlé» pendant deux semaines dans ces parages, Albert se découragea, vendit son cheval et sa voiture et décida d'acheter le petit restaurant de son frère Léon. Il avait une assez bonne clientèle et il faisait assez bien son affaire mais ça lui coûtait bien cher pour le gin car il en buvait beaucoup. Il prétendait que c'était le meilleur remède pour sa bronchite et il payait la traite à plusieurs de ses clients. Il louait une chambre à un barbier très ivrogne qui était toujours en retard pour payer son loyer. Albert choisissait toujours le moment où il faisait la barbe à quelqu'un pour le collecter. Comme le barbier ne payait pas souvent, il le sermonnait à son goût. J'ai rarement vu deux hommes travailler ensemble et se détester autant.

Albert engageait souvent deux de ses petits neveux, Marcel et Robert, pour l'aider à faire son ménage. Chaque fois que je les rencontre, ils me racontent les souvenirs qu'ils ont d'Albert. Il était très généreux et leur donnait des bonbons mais il les faisait travailler très fort. Il était très dur pour le service, surtout les matins où sa bronchite le fatiguait. Il couchait dans un petit passage en arrière de son restaurant, un fusil de calibre 12 à côté de son lit. Un petit châssis ouvert au-dessus de son lit. Un soir, il entendit du bruit dans la cour, pensant que c'étaient des voleurs, il saisit son fusil et il tira un coup en l'air. Les voisins, pris de panique, appelèrent la police. On lui dit de ne jamais tirer dans l'air la nuit, même s'il entendait des bruits étranges. Pour toute réponse, Albert leur dit qu'il était tranquille chez lui et qu'il n'attendrait pas d'être mort pour sauver sa peau.

Lorsque Albert venait nous visiter à la vieille terre, c'était toujours la même chose. Il arrivait toujours avec deux gros quarante onces de gin, les poches pleines de gros cigares. Après avoir payé la traite à mon père et lui avoir donné une boîte de cigares, il lui demandait de l'accompagner pour aller faire un tour sur la terre. Là il commençait à critiquer son administration :

– Vous avez labouré à la mauvaise place ; l'engrais que vous employez ne convient pas à votre terrain.

Il regardait les vaches :

– Vous gardez encore le Mulot et la Barré ? (C'était le nom des deux vaches.) Faites-vous exprès pour perdre de l'argent, elles n'ont jamais payé leurs dépenses.

Après avoir critiqué un peu sur tout, il revenait à la maison, prenait deux bons coups de gin et il partait pour la chasse. Il revenait toujours avec du gibier. Nous étions dans le temps des foins lorsque Albert nous arriva. Il nous dit qu'il allait profiter de sa petite vacance pour nous donner un coup de main. Il nous dit qu'il fallait faucher. Mon père lui dit de ne pas en faucher trop grand car le temps n'était pas trop sûr. Albert cerna toute la prairie du même morceau, mon père était parti pour la boutique de forge et lorsqu'il revint, il aperçut Albert qui avait trois tours de fait et en plus, il commençait à pleuvoir. Mon père l'arrêta et Albert lui dit :

– Vous garderez bien toujours votre vieille méthode de virailler aux alentours des pieds.

Ce qu'il y avait de pire, c'est que lorsqu'on est venu pour racler le foin, ce n'était pas assez large pour passer le grand râteau. Il y avait quatre pieds qui passaient dans le foin non coupé. Quand on l'a chargé, il y avait juste la place pour passer la charrette. Il a fallu charger le foin par l'arrière de la charrette.

Un bon matin où Albert commençait à être fatigué par sa clientèle, il vendit son restau-

rant. Pour changer le mal de place, il prit une bonne vacance. Il voyagea un peu partout, fréquentant les clubs et les tavernes. Il rencontra un type de Montréal qui lui dit qu'il avait un restaurant à louer à Montréal. Albert loua le restaurant qui était situé dans une ruelle de la rue Saint-Laurent. C'était assez comique de voir cela, une clôture entourait le restaurant et il y avait une grosse porte de fer à l'entrée. Lorsque Albert partait après la veillée, il fermait cette porte qui faisait un bruit d'enfer et il plaçait un cadenas d'une grosseur extraordinaire. Il faisait assez d'argent pour faire une bonne vie. Comme la clientèle était à 80 pour cent des gens de la pègre, la peur le prit et il abandonna son restaurant.

Fatigué du commerce, il décida d'aller vivre aux États-Unis. Il s'engagea dans un hôtel de New York comme aide-cuisinier. Albert pratiqua ce métier jusqu'à sa pension. Il changea souvent d'hôtel car il était souvent en désaccord avec le cuisinier. Il mourut seul dans un hôtel de Miami. Sans avoir progressé, il a toujours vécu à son goût sans jamais demander de l'aide à personne.

# Mon oncle Hachey Perron

Né le 28 novembre 1840, dans un pauvre village nommé Les Éboulements, mon oncle Hachey Perron était le cinquième enfant d'une famille de dix. Son père, Damien, était marié à Lisette Boisjoli. Damien Perron était maître d'école. À cette époque, dans les pauvres cantons, les maîtres d'école ne recevaient en salaire que 75$ par année. Avec un tel salaire, il était tout à fait impossible de faire vivre convenablement une famille. Damien Perron réussissait tant bien que mal. Mais, un bon jour, après une longue conversation avec son épouse, Damien Perron décida d'aller tenter sa chance aux États-Unis. Les trois plus vieux de ses enfants étaient d'âge à travailler. Comme c'était la mode de s'engager dans les moulins de coton, il voulait tenter sa chance comme tant d'autres Canadiens. Damien Perron, son épouse et leurs enfants s'embarquèrent à bord d'un petit train en route pour les États-Unis. Ils s'installèrent dans un quartier très pauvre de la ville de Dover. Ce quartier comptait déjà beaucoup de Canadiens.

Damien Perron et ses trois enfants les plus âgés, Jos, Johnny et Marie commencèrent à travailler au même moulin. Ils s'y plurent tant et si bien qu'ils se demandèrent pour quelle raison ils n'avaient pas déménagé plus tôt. Leur bonheur fut de courte durée, deux ans après leur arrivée, Damien Perron fut atteint de cancer d'intestin. La maladie fut longue et très pénible. Après un an de souffrance, il décéda.

Au cours de sa maladie, il réprimandait souvent ses deux plus vieux garçons qui commençaient à fréquenter des mauvais endroits et à s'enivrer de temps à autre. Ce n'était certainement pas parce qu'ils avaient manqué de bons conseils et de discipline, de leur père et de leur mère, deux fervents catholiques très sobres et surtout très respectueux de l'autorité. Damien Perron était reconnu comme un maître d'école très sévère. La discipline qu'il donnait à ses élèves serait considérée, de nos jours, comme de la brutalité. Malgré les bons conseils et l'exemple de leurs parents, Jos et Johnny continuèrent leur vie de libertinage.

Mais, revenons au héros de notre récit. Après la mort de son père, mon oncle Hachey jura à sa mère qu'il ne suivrait pas la trace de ses frères et qu'il ferait l'impossible pour l'exempter de la misère. D'une corpulence remarquable, il travaillait comme deux. Après avoir fait sa journée dans le moulin de coton, il travaillait tous les soirs à différentes «jobs». Il remettait toutes ses économies à sa mère. À l'âge de 19 ans, il prit une vacance de deux semaines en Canada chez un de ses oncles qui demeurait à Saint-Paul-de-Chester, paroisse du comté d'Arthabaska dans les Cantons de l'Est. Au cours de son séjour, il rencontra une jolie fille du nom d'Olévine Gagnon. Pris d'amitié pour cette jeune fille qui n'avait que 16 ans, il commença à faire des projets

d'avenir. Il en fit part à sa mère en lui disant que désormais ses économies serviraient à l'achat d'une terre en Canada. Il ajouta qu'il avait l'intention de se marier et d'aller vivre dans son pays natal qu'il n'avait jamais oublié. Sa mère lui répondit qu'elle ne demandait qu'une chose au bon Dieu, c'était qu'il soit heureux. Les fréquentations se firent par correspondance et un an après la première rencontre, le mariage eut lieu.

Mon oncle Hachey acheta une terre à demi défrichée dans le 10e rang de la paroisse Saint-Paul-de-Chester. Pendant deux ans, sa femme et lui continuèrent à travailler dans les moulins de coton. Mais, chaque été, il venait travailler seul sur sa terre en Canada. C'était difficile pour des nouveaux mariés de se séparer. Mais son épouse, aussi courageuse que lui, préférait travailler avec l'intention de bâtir une petite maison sur cette terre qui n'avait comme habitation qu'un petit «camp» de bois rond. Cette terre était voisine de celle de mon grand-père. Ce dernier était décédé mais son épouse et ses deux garçons, c'est-à-dire mon père et mon oncle Charles, demeuraient sur cette petite ferme.

Évidemment, mon père était témoin de cette vie de solitude et de l'immense travail que mon oncle Hachey accomplissait tous les jours. Il ne manquait pas à l'occasion de raconter les prouesses de mon oncle Hachey, en voici une.

Mon oncle Hachey avait acheté au magasin général un manche de faux tellement gros qu'il n'avait jamais été possible de le vendre. Il avait placé sa faux à l'équerre avec le manche. Ainsi, il pouvait faucher deux fois plus large qu'à l'ordinaire. Par des journées très chaudes, il fauchait toute la journée avec cette faux ce qui lui a valu le surnom de «bras de fer». Évidemment, mon oncle Hachey n'était pas un manchot. Il mesurait six pieds, portait très peu de graisse et pesait deux cents livres. Il avait deux grands yeux bleus qui semblaient devenir blancs dans ses moments de promptitude. Une énorme moustache ornait une figure très sévère. Mon oncle Hachey n'était pas rancunier, mais une fois en colère il n'était pas facile de lui piler sur les pieds. Malgré son apparence, il aimait bien le plaisir. À l'occasion, il taquinait tous et chacun. Très gourmand, même seul pour se faire à manger, il avait toujours toute la nourriture désirée. Il aimait bien prendre un petit «coup» mais il n'en faisait pas d'abus. Il aimait bien s'amuser de temps à autre avec mon père et mon oncle Charles pour éloigner un peu sa solitude.

Un soir que les petits gars étaient assis sur le perron, mon oncle Hachey leur cria:

– Je suis souple pour un homme qui a fauché toute la journée, je vais faire un petit *canari bird.*

Il était monté dans un érable et il se balançait après une branche. Comme les

petits gars lui accordaient une grande importance, il redoublait d'ardeur. Malheureusement, la branche cassa. Mon oncle Hachey tomba d'une hauteur de vingt pieds sur un gros tas de roches. Les petits gars s'empressèrent d'aller à son secours. Mais, ils ne pouvaient pas s'empêcher de rire. Même si mon oncle Hachey était très dur pour son corps, il se tâtait à plusieurs places. Heureusement qu'il n'avait aucun membre de cassé. Il avait un talon foulé, une prune sur la tête et quelques égratignures. Il se releva en boitant et il dit aux petits gars qu'il avait fini d'imiter les oiseaux et que la prochaine fois, il imiterait les siffleux parce que cela était moins dangereux.

Le printemps suivant, mon oncle Hachey revenait sur sa terre. Mais cette fois, il amenait avec lui sa femme et ses deux jeunes enfants. Il avait l'intention de ne plus remonter aux États-Unis. Ils s'installèrent dans son « camp de bois », mais mon oncle commença tout de suite à bâtir une maison. Il était un homme très adroit dans tout ce qu'il entreprenait mais il préférait travailler le bois à tout autre genre de métier. Travaillant jour et nuit, la maison fut construite en très peu de temps. Par la suite, il ajouta une étable. Pour donner une idée à mes lecteurs du travail et de l'habileté de ce jeune couple, sept ans après son arrivée, il était mieux organisé que de vieux colons après toute une génération.

Dans l'intervalle, mon père était monté travailler aux États-Unis. Il passa quelques années de sa jeunesse à travailler dans les moulins de coton. Il rencontra la sœur de mon oncle Hachey, celle qui, deux ans après leur rencontre, devenait son épouse. Mon père, qui détestait travailler dans les moulins et qui s'ennuyait du Canada décida de revenir dans son pays natal pour y faire sa vie. Au cours d'une vacance en Canada, il acheta une petite ferme dans le huitième rang de Saint-Paul, c'est-à-dire le rang voisin de mon oncle Hachey. Inutile de vous dire que mon oncle était content qu'un beau-frère s'installe près de lui.

De jour en jour, d'année en année, mon oncle Hachey améliorait sa ferme de façon remarquable. Les gens comprenaient mal qu'un homme qui avait passé sa jeunesse à travailler dans les moulins à coton puisse avoir autant de talent comme cultivateur.

Rares sont ceux qui n'ont pas d'épreuves. Dans la nuit du 25 janvier, à deux heures du matin, par un froid terrible et des vents qui semblaient vouloir tout détruire, le feu se déclara à la demeure de mon oncle Hachey avec une telle ardeur que lui et les siens eurent juste le temps de sauver leur vie. Ils se réfugièrent dans l'étable pour le reste de la nuit. Par une pareille température, c'était toute une épreuve. Lorsque mon oncle Hachey raconta cela à ma mère, il lui dit :

– Écoute bien Adélina (c'était le nom de ma mère), dans de pareilles secousses le bon Dieu nous parle, le malheur nous a frappés mais je ne suis pas homme à me laisser abattre, je vais rebâtir et au plus vite.

Hachey et sa famille s'installèrent dans une maison abandonnée et ils se mirent à l'œuvre. Mon père fit le tour de deux paroisses, demandant l'aumône pour ces pauvres affligés. Les gens se montraient très généreux. Évidemment, ils avaient très peu d'argent, mais ils donnaient ce qu'ils avaient en effets et en vivres et promettaient du temps pour aider à reconstruire. Ce n'était pas le bois qui manquait car cette terre était couverte du meilleur bois pour la construction mais il fallait le préparer. Avec l'aide de tous et de chacun cela se fit très rapidement. Trois mois plus tard, la maison était construite. C'était une très belle et grande maison. Car la famille était nombreuse. Chaque année, un nouveau-né venait grossir les rangs. Ils eurent dix-huit enfants, quinze garçons et trois filles. Ils étaient tous d'une grosse capacité et des bourreaux de travail. Évidemment, chacun avait son caractère. Le plus malin était sans doute Élie qui passait pour le mouton noir de la famille. Je vais vous raconter une de ses malicieuses aventures.

Par une journée de tempête d'hiver, mon oncle Hachey était parti en raquettes au bureau de poste. Élie avait en visite un de ses cousins

du nom de Napoléon Gagnon, un bon garçon, mais qui ne détestait pas participer à de mauvais tours. Comme la tempête était trop forte pour aller bûcher du bois, Élie dit à Napoléon:

– C'est une maudite bonne journée pour battre les chevaux, viens avec moi à l'écurie.

Mon oncle Hachey avait deux belles juments poulinières qui devaient mettre bas prochainement. Lorsque ces juments portaient, elles devenaient très malignes. Agacées, elles hennissaient et ruaient au point que c'était vraiment épeurant. Paul, le cadet d'Élie, que tout le monde appelait petit Paul, parce qu'il n'était pas grand, décida d'aller avec eux. Une fois rendu dans l'étable, Élie décrocha une bride, se plaça de côté d'une jument de façon à ne pas se faire ruer et commença à donner des coups de bride dans les flancs. Celle-ci hennissait et ruait sans arrêt. L'autre jument qui était à côté imitait la première. Comme petit Paul et Napoléon trouvaient cela bien drôle, Élie tout en sacrant n'arrêtait pas; c'était un carnage. Mon oncle Hachey qui revenait du bureau de poste entendit ce vacarme. En courant, il se rendit à l'étable et écouta à la porte. Napoléon, par hasard, aperçut mon oncle Hachey par une petite fenêtre à côté de la porte. Pour sauver sa peau, il crut bon de réprimander Élie en ces termes:

– Arrête donc de battre cette jument-là, Élie, tu n'es pas raisonnable. Tu vas l'avorter.

Imagine-toi donc si ton père savait ça lui qui aime tant ses juments.

– Toi Poléon, répondit Élie, tu serais bien trop peureux pour faire cela. Tu aurais bien trop peur de ton père. Mais moi, je suis pas un peureux comme toi.

La porte s'ouvrit comme un coup de vent. Mon oncle apparut les yeux blancs, la moustache à l'équerre. Il arracha la bride des mains d'Élie et lui adressa deux coups au meilleur de sa connaissance. Élie culbuta dans une crèche à vache. Petit Paul eut le même sort. Napoléon qui était en visite et qui de plus avait réprimandé Élie se croyait sauvé. Il reçut seulement un coup mais un bon. Même s'il était costaud, il «toupilla» et tomba dans la boîte à moulée. Sans s'occuper de leur sort, mon oncle alla raconter cela à ma tante Olévine. Nos trois larrons se ramassèrent tant bien que mal. Ils lavèrent leurs bleus à l'eau froide. Une fois un peu remis de leurs émotions, Élie engueula Poléon en le traitant d'hypocrite et l'accusa de l'avoir vendu pour sauver sa peau. Heureusement petit Paul réussit à calmer Élie car il voulait battre Poléon à tout prix. L'heure du souper arrivée, nos trois larrons, la mine piteuse, prirent place à table. Ils ne parlaient pas. Mon oncle leur dit ceci:

– Si je vous ai donné une correction cet après-midi, mes enfants, c'est parce que je vous aime. Je ne veux pas que vous deveniez des *malvats*.

Élie répondit :

– Une curieuse preuve d'amour ! Vous nous avez presque tués.

Vers cette même époque, dans cette paroisse catholique de Saint-Paul-de-Chester, huit familles avaient abandonné la religion catholique pour devenir protestantes à la suite de la construction de l'église. Une partie de la paroisse voulait avoir l'église dans sa localité, évidemment l'autre moitié plaidait pour l'avoir dans la sienne. L'église se construisit du côté opposé à ces huit familles. Comme ces paroissiens n'étaient pas des plus fervents catholiques, ils profitèrent de la situation pour non seulement abandonner leur religion mais aussi pour faire de la propagande. Ils se construisirent une petite chapelle et réussirent à avoir comme ministre du culte un Français du nom de Georges Delporte. C'était un homme aimable et bien généreux. Comme mon oncle Hachey avait une grosse famille, monsieur Delporte leur donnait du linge et beaucoup d'autres cadeaux. Mon oncle Hachey et sa famille avaient tellement d'amitié pour monsieur Delporte qu'ils le considéraient plus que leur propre curé. Dans les proches parents de ma tante Olévine, il y avait déjà des protestants; alors, ce fut ma tante Olévine qui la première commença à négliger sa religion. Mon oncle Hachey suivit son exemple. Le ministre profita de la situation pour les approcher de plus près. Un bon jour, mon

oncle et ma tante abandonnèrent la religion catholique pour devenir protestants avec leur famille.

Ce fut un dur coup pour ma mère qui était tellement catholique qu'elle aurait tout fait pour défendre sa religion. Pour un certain temps, cette situation créa une grande gêne entre les deux familles. Les relations se faisaient plutôt rares. Mais entre frère et sœur demeurant si proche, il n'était pas question de garder rancune. Cependant, à chaque fois que l'occasion se présentait, il y avait de terribles discussions. Heureusement que lors des veillées ou des repas des fêtes, la discussion commençait sur la fin de la veillée autrement on aurait appelé cela une veillée manquée. Chacun apportait ses arguments dans le but de convaincre l'autre qu'il avait raison; mais c'était peine perdue. Pour l'observateur, c'étaient des discussions assez comiques, car, dans leur ignorance, ils interprétaient des paroles de l'Évangile à leur manière.

À une veillée du jour de l'An, chez mon père, vers deux heures du matin, les gens, un peu éméchés par le «petit blanc», commencèrent à discuter de religion. Il y avait là mon oncle Luc Gagnon et sa famille, ma tante Teldé et bien entendu la famille de mon oncle Hachey. C'étaient tous des apostats. Ma tante Olévine, en s'adressant à ma mère, dit ceci:

– Regarde Délina, il est écrit dans l'Évangile *beaucoup d'appelés mais peu d'élus*. Il y a bien

plus de catholiques que de protestants ce qui veut dire qu'il n'y a pas grand chance pour vous autres.

Ma mère répliqua en lui disant de ne pas prendre la paroisse pour le reste du monde et qu'il y avait bien plus de protestants que de catholiques. Un des garçons de ma tante Olévine, qui allait au collège et qui écoutait la discussion, donna raison à ma mère. Ma tante Olévine se trouva désorganisée. Ma tante Teldé, une grosse créature bonasse qui ne savait pas lire ni écrire, au parler lent et mielleux dit ceci:

– Bien moi, Délina, j'ai pas de reproche à me faire parce qu'il n'y a pas une journée durant laquelle je ne fais pas une prière pour que le pape se convertisse.

Ma mère qui était prompte saisit ma tante Teldé par l'épaule en lui disant:

– Toi, Teldé, avec l'intelligence que tu as, tu pries pour que le pape se convertisse, ça dépasse les bornes.

Mon père qui était d'une grande diplomatie arrêta la discussion en leur disant:

– Nous avons trop eu une belle veillée pour la gâter avec de pareilles discussions entre si proches parents. Je vais payer la traite et vous allez vous donner la main.

Après avoir pris un bon coup, les chansons recommencèrent.

D'année en année, mon oncle améliorait sa ferme de façon remarquable. Il construisit la

première grange à comble français de la paroisse. C'était pour ce temps-là, un bâtiment d'une grandeur extraordinaire. Avec des enfants travaillants et qui ne dépensaient à peu près rien, mon oncle Hachey s'enrichit vite. Ma tante Olévine travaillait jour et nuit. Elle écaillait des fèves à la main. Elle les échangeait au magasin général pour un gilet. Mon oncle entaillait l'eau d'érable toute la nuit avec un fanal pour ne pas en perdre une goutte.

Le malheur frappa de nouveau mon oncle Hachey, ma tante fut atteinte d'une pneumonie qui s'aggravait de jour en jour, elle mourut deux mois plus tard. Ici, je fais remarquer à mes lecteurs que, de nos jours, pareille maladie serait assez facile à guérir. Mais, dans ce temps-là, les docteurs de campagne envoyaient leurs malades à l'hôpital beaucoup trop tard. Alors, la majorité des gens mouraient dans leur maison et, dans bien des cas, sans même savoir le nom de leur maladie. Ma tante Olévine mourut en silence dans la nuit sans que mon oncle en eut connaissance. Ce matin-là, mon oncle se leva à cinq heures du matin, comme à l'accoutumée, il constata que sa femme était morte à côté de lui. Ce fut un choc terrible pour mon oncle qui aimait bien sa femme et qui appréciait ses grandes qualités. Et, ce n'était pas tout, il fallait annoncer cette triste nouvelle à ses pauvres enfants qui n'étaient pas encore éveillés, inutile de dire que

cela demandait du courage. Il les éveilla en leur disant que leur mère se sentait affaiblie. En la voyant, ses pauvres enfants se rendirent compte tout de suite qu'elle était morte et ce fut un drame indescriptible. Les funérailles eurent lieu trois jours plus tard. C'était le 25 avril, juste dans une période de dégel et les chemins étaient tellement mauvais qu'il était impossible d'avoir un corbillard. Comme le plus proche cimetière protestant était situé à Danville à une distance de trente milles, tout s'enchaînait pour que la situation soit encore plus triste. On plaça la tombe sur un gros quatre roues double conduit par les deux meilleurs chevaux et le défilé se fit sous une fine pluie glaciale.

La mort prématurée de ma tante Olévine créa un grand vide dans cette maison où le bonheur semblait exister. Mon oncle demeura un an avec ses enfants. Puis, il vendit sa ferme à deux de ses enfants Ernest et Élie qui ne faisaient pas trop bon ménage ensemble. Élie prenait un coup trop fort et Ernest, au contraire, était sobre. Deux ans plus tard, ils revendirent la terre à l'un de leur frère du nom de Benjamin.

Ernest acheta une grosse ferme dans le Vermont tandis qu'Élie déménagea à Montréal. Il y travailla le reste de sa vie comme journalier. Élie était très vaillant et doué d'une santé de fer, mais toutes ses économies ont toujours été victimes de la boisson. Benjamin

qui avait acheté la terre paternelle et qui était le portrait de son père est devenu un des cultivateurs les plus prospères de sa paroisse. Dans cette grosse famille, il n'y en a eu que deux qui n'ont pas fait de progrès, petit Paul et, sans aucun doute, Élie. L'un des fils de mon oncle Hachey, Wilfrid, est devenu millionnaire et a administré la plus grosse pépinière de la province de Québec à l'Abord-à-Plouffe.

Revenons à mon oncle Hachey. Après avoir vendu sa terre, il prit une longue vacance aux États-Unis. Au cours de ce voyage, il rencontra une vieille fille du nom d'Éva Benoît, assez jolie et très bien tournée, qui demeurait avec son père âgé de 75 ans. Sans être parents, c'étaient de vieilles connaissances de mon oncle Hachey. Personne de la lignée de Benoît n'avait prospéré. Malgré tout cela, mon oncle Hachey était tellement amouraché d'Éva qu'il ne voyait plus ses défauts. Il la demanda en mariage. Profitant de son amour aveugle, elle lui fit ses conditions: d'abord, il fallait qu'il l'avantage de 15000$, s'engage à avoir soin de son père jusqu'à sa mort et paie les frais funéraires. Pour le mariage, elle lui demanda un diamant et de belles toilettes. Mon oncle qui tenait à la marier consentit à tous ses caprices. Ses enfants ne voyaient pas ce mariage d'un bon œil. Ils en firent la remarque à leur père. Celui-ci leur répondit qu'il avait assez travaillé dans sa vie pour avoir la femme qu'il désirait. Le mariage eut lieu. Fier de sa

nouvelle femme, il visita tous les parents du Canada qui étaient tous convaincus qu'elle l'avait marié pour son argent. Elle possédait certaines qualités, elle était bonne cuisinière, propre et assez vaillante mais elle était très dépensière et surtout très autoritaire, deux choses que mon oncle détestait. Mais, elle avait pris la maîtrise avant même de se marier et en profitait pour satisfaire ses caprices. Mon oncle qui se sentait responsable de la situation préférait souffrir en silence.

Mon oncle Hachey était trop vaillant pour rester à ne rien faire. Il acheta une belle petite ferme dans le Vermont. Il aimait la terre par-dessus toutes choses et il se plaisait à entretenir cette ferme comme au temps de sa jeunesse. Deux ans plus tard, il fut victime d'un malheureux accident qui entraîna sa mort. Travaillant dans un grenier, il tomba sur le ciment. Après avoir passé quelques jours dans le coma, il mourut sans avoir repris connaissance. Il était âgé de 76 ans. C'est ainsi qu'a fini la vie de ce grand défricheur qui par son courage et son talent a contribué au progrès de sa paroisse, de sa province et même de son pays.

# Mon oncle
# Charles Rouleau

Si je me permets de vous raconter une partie de la vie de mon oncle Charles Rouleau, ce n'est pas avec l'intention de donner une leçon d'humilité à mes lecteurs, mais le caractère de cet homme pourrait servir d'exemple pour les vaniteux, les orgueilleux, en un mot, pour ceux qui ne veulent jamais admettre leurs torts même s'ils sont coupables. Vous allez vous en rendre compte au cours de mon histoire.

D'abord, laissez-moi vous dire que celui que l'on a toujours appelé mon oncle Charles n'avait aucune parenté avec la famille, mais nous avions tellement d'amitié et de considération pour lui et son épouse que nous les appelions toujours mon oncle Charles et ma tante Gédéenne. Ils étaient bien heureux de se faire appeler mon oncle et ma tante. Ce couple fut sans contredit les plus grands amis que mon père et ma mère ont fréquentés et dans toutes nos réunions de famille, mon oncle et ma tante Gédéenne étaient toujours présents. Je vais vous donner une petite idée de leur corpulence. Mon oncle Charles est venu au monde gras. Il mesurait cinq pieds et dix pouces et pesait 220 livres, très bel homme, de beaux cheveux blonds, des yeux bleus; en un mot, aucun défaut de figure mais ce qui était le plus remarquable, c'était sa peau. Non seulement mon oncle a toujours été rougeaud, mais c'est comme s'il avait eu du rose dans sa peau, ce qui était vraiment remarquable. La

majorité des gens l'appelait le rougeaud à Rouleau.

Ma tante était bien différente: de corpulence très délicate, deux petits yeux noirs très perçants, de grandes oreilles, un petit nez pointu; elle n'était pas très jolie mais elle était tellement gaie et sympathique que nous avions autant d'amitié pour elle que pour mon oncle.

On dit souvent qui s'assemble se ressemble et si ces conjoints ne se ressemblaient pas de corpulence, ils avaient le même caractère et les mêmes idées et c'est sans doute pour cette raison qu'ils ont fait si bon ménage.

Maintenant revenons à mon oncle Charles. Né de parents très à l'aise pour le temps, son père avait la plus belle ferme du canton, un troupeau et de très bons bâtiments. Mon oncle fut un peu gâté dans son jeune âge, ne travaillant pas trop fort ce qui faisait son affaire car mon oncle ne fut jamais un bourreau du travail. En plus d'une jeunesse sans misère, mon oncle hérita du bien paternel avec très peu de redevances; il était sans contredit le mieux établi du canton et c'est à partir de ce moment que mon oncle commença à s'appauvrir de jour en jour. Évidemment, un couple aussi jovial et sympathique ne manquait pas d'amis et comme mon oncle et ma tante étaient déjà trop sorteux de nature, ils ne ménageaient pas leur temps pour visiter leurs amis, faisant faire le train par tous et chacun. Beaucoup de choses étaient négligées. À leur retour, le lait

était caillé dans les bidons, les cochons mal soignés mais cet heureux couple ne s'en faisait pas pour autant. De la minute qu'ils avaient fait une belle promenade, ils étaient satisfaits, ils remettaient les affaires à l'ordre et ils étaient prêts à repartir. Le fait d'aimer tellement à sortir, ils trouvaient que la vie de cultivateur demandait trop de surveillance. Le goût de la terre s'en alla et avant d'être trop appauvris, ils vendirent leur terre et ils firent encan. Ils achetèrent une maison dans le village et partirent un petit restaurant avec un peu d'épicerie. Comme ils avaient bien des amis et deux de leurs filles qui commençaient à jeunesser, ils eurent vite une clientèle mais l'administration manquait. Mon oncle vendait un peu de boisson mais avec son grand cœur, il en donnait trop et le fait d'en prendre trop lui-même, les profits étaient très minces. Mon oncle n'était pas un coureur de jupons mais lorsqu'il servait des belles femmes au restaurant, il avait la façon de taper de la serviette qui était vraiment comique. Le fait d'avoir un petit commerce ne les retenait pas plus à la maison. Ils sortaient même plus que sur leur terre, faisant garder le petit commerce par leurs filles mais la caisse n'était pas trop forte à leur retour. Après cinq ans de commerce, ils avaient eu un déficit à tous les ans ; ils décidèrent de vendre ce petit commerce avec perte et de ne plus rien risquer pour conserver le petit peu qui leur restait.

Ils achetèrent une petite maison avec un grand jardin et commencèrent à vivre selon leurs moyens qui leur permettaient de faire une vie très modeste et, n'ayant plus d'occupation, ils pouvaient voisiner leurs amis à leur aise. Leur voisin qui gardait un bon petit cheval de voiture prêtait à l'occasion son cheval à mon oncle. Nous avions leur visite souvent, ce qui nous faisait bien plaisir. Le fait que mon oncle Charles demeurait au village, chaque fois qu'un enfant marchait au catéchisme, il demeurait chez lui. Le dimanche, après la grand-messe, c'était le refuge. Souvent nous restions à dîner et ça jouait aux cartes tout l'après-midi. Mon oncle et ma tante aimaient beaucoup à chanter. Mon oncle avait une très belle voix de baryton. Il savait plusieurs chansons mais sa préférée c'était *Les cloches du hameau*. Que de fois nous l'avons entendu entonner cette très belle chanson. Quant à ma tante, elle avait un timbre de voix très étrange: elle chantait tellement faux que personne ne pouvait «chorusser». De plus, elle avait un petit râlement dans sa voix et c'est pour cette raison que mon père l'avait baptisée la «caraque», mais nous n'avons jamais su ce que ce mot voulait dire. Quant à mon oncle Charles, mon père l'appelait plus souvent Charlu.

C'était après les fêtes, dans la période la plus monotone, les visites se faisaient rares,

mon père regardant dans le châssis et voyant venir un berlot les reconnaissait tout de suite:

– Tiens voilà Charlu et la caraque.

Mon père et ma mère qui aimaient la visite et qui étaient très parlants étaient des plus heureux. Ils savaient que c'était un visite de deux jours. Mon père nous envoyait dételer le cheval en nous disant de le soigner comme il faut. Inutile de vous dire que dans la maison, la jasette avait sa place. Ils ne se comprenaient pas toujours car ils parlaient tous ensemble mais ils se reprenaient. Mon père avait toujours une balance de whisky blanc et avant de se mettre à la table, il disait ceci:

– Qu'est-ce que tu en penses, toi, Charlu, avant de se mettre à table si on avait une bouteille pour nous donner l'appétit, ça serait bon, hein?

Mon oncle disait ceci:

– Comprends ça serait bon mais après les fêtes comme ça, c'est rare ça Jos.

Mon père s'appelait Joseph mais on l'appelait toujours Jos. Mon père ouvrait la porte de l'armoire, sortait une belle grosse bouteille en disant ceci:

– J'en ai moi.

Mon oncle regardait mon père et disait ceci:

– Damné Jos, j'ai pensé que tu me mettrais l'eau à la bouche pour rien.

Ma tante, avec un grand éclat de rire poursuivait:

– Et damné Jos drôle, tu seras bien toujours pareil.

Après avoir pris chacun un petit coup, on mangeait avec appétit. Après le repas, le jeu de cartes commençait et le jeu préféré était le quatre-sept et lorsque ma tante Gédéenne avait une poule, il n'y avait rien de plus comique que de l'entendre avec sa petite voix claire chanter la poule. Mon oncle Charles était bien à surveiller car il avait une manière à lui de tricher sans que l'on s'en aperçoive.

Évidemment au cours de ces visites, on attaquait plusieurs sujets, on se rappelait les événements du passé, les joies, les malheurs, la façon qu'on avait administré son affaire. Sur ce point-là, mon oncle Charles et ma tante étaient le couple le moins orgueilleux que l'on avait eu l'occasion de connaître. Non seulement ils acceptaient leurs torts avec humilité mais c'est comme si ça leur aurait fait plaisir. Mon père qui connaissait si bien leur caractère ne manquait pas de leur rappeler leur mauvaise administration tout en se donnant du crédit. Car même si mon père n'avait pas fait de merveilles, comparativement à mon oncle, il avait beaucoup de différence. Je me souviens d'une conversation entre mon père et mon oncle à propos de leur administration. Mon père disait :

– C'est bien pour dire Charlu comment que ça marche dans la vie, quand j'ai acheté ma petite terre du long de la rivière, j'avais juste

200$, la maison pleine d'enfants. La maison c'était ni plus ni moins qu'un camp de bois rond, il fallait aller chercher l'eau à la rivière, il faisait assez froid l'hiver dans la maison que l'on chauffait toute la nuit. Malgré tout l'eau gelait dans le lavabo. Je te dis que c'était pas rigolo mon Charlu. Je m'interrogeais sur l'avenir, je gardais d'un côté pour voir s'il n'y avait pas moyen d'en sortir. C'était bien noir. Je gardais d'un autre côté, c'était encore bien plus noir. Me suis grippé là et j'ai dit à la grâce du bon Dieu. On allait se promener chez vous, bien organisés comme vous étiez et on se disait il y a du monde chanceux comparé à d'autres.

Tout le temps que mon père racontait cela, mon oncle et ma tante approuvaient mon père sans contredire, ce qui l'encourageait. Sans trop s'en rendre compte, mon père commençait le procès de mon oncle Charles.

– Et puis toi, Charlu, bien organisé comme tu étais, tu as tout fricassé ça dans le même ragoût et dans pas grand temps à part de cela. Mais ça pouvait pas faire autrement, vous étiez trop trotteurs. Cultivateur lorsqu'on y est pas, le train est bien négligé. Tu revenais, les bidons de lait n'avaient pas été mis dans l'eau, le lait tout caillé, les cochons bien mal soignés, les œufs pas levés. Comme la fois que ta plus belle vache était morte en vêlant. Si tu avais été chez vous, tu l'aurais sauvée.

Tout le temps que mon père énumérait ses malchances, mon oncle et ma tante approu-

vaient mon père à cent pour cent. Mon oncle disait à mon père:

– Toi tu connais ça Jos et tu as une bonne mémoire à part de cela tu te rappelles de tout ça. Quant à moi, j'ai bien oublié de mes maladresses.

Et quand mon père avait à peu près fini d'énumérer leurs talents, il commençait à les encourager en leur disant ceci:

– Vous avez fait une maudite belle vie, bien plus belle vie que l'on a faite nous autres. Vous avez jamais travaillé fort. Quand vous avez eu votre petit restaurant, vous avez fait une vie de pacha vous autres qui aimiez le monde, il en manquait pas. Toi qui aime le sucrage, tu en as sucé des «paparmanes» et toi Charlu, tu ne ménageais pas le petit blanc. Comme là présentement, vous pouvez pas être mieux. En face de l'église, bons dévocieux comme vous autres, vous assistez à tous les offices, vous ramassez des grâces pour l'autre monde, vous avez un des plus beaux jardins du village. Vous êtes les premiers à avoir une petite pension du gouvernement comme nécessiteux, vous avez bien fait de la prendre. Comme de raison, s'il en avait trop de même, le gouvernement ne fournirait pas mais un par ci par là, ça nuit à personne ça. Comme moi, ça coûte peut-être dix cents par mois pour t'aider à vivre, c'est rien pantoute. Tu as une petite assurance à maladie, t'as pas de maladie grave mais de temps en temps, la

gratelle te prend, tu soutires tout ce que tu peux. La compagnie d'assurances fait pas d'argent avec toi, mais toi ça fait ton affaire. Tiens Charlu, prends un coup et chante-moi *Les cloches du hameau.*

Mon oncle disait ceci:

– Écoute Jos, après un encouragement comme tu viens de nous donner là et un bon coup en plus, faudrait être pas mal couillon pour te refuser cela.

Et mon oncle entonnait *Les cloches du hameau.* Après cette chanson, le jeu de cartes recommençait et lorsque le moment de partir était venu, mon oncle et ma tante disaient:

– Encore deux belles journées de notre vie de passées.

Mon oncle Charles et ma tante Gédéenne firent cette heureuse vie jusqu'à leur mort. Mon oncle est mort à 80 ans et ma tante à 86 ans, laissant dans le cœur de tous ceux qu'ils avaient connus le bonheur de connaître le meilleur des souvenirs.

**HORACE**

Je me permets de vous raconter quelques-uns des exploits de cet homme qu'était Horace. D'abord, je veux vous donner une petite idée de son physique et de son «maudit» caractère. Il mesurait six pieds et un pouce et pesait cent quarante-cinq livres. Il avait la tête ronde comme un navet. Deux grandes oreilles décollées et une couronne de cheveux raides comme un porc-épic ornaient un crâne sec recouvert d'une peau de couleur jaunâtre. Il avait les yeux couleur poivre et sel et un grand nez en trompe finissant en forme de crochet jaillissait de son visage. Horace était affligé d'un défaut de gencive. Il avait des dents en forme de biseau qui sortaient de sa bouche d'un quart de pouce. Il pouvait facilement mastiquer une poule avec les os. Comme il avait l'habitude de mordre dans ses batailles, malheur à ses victimes! Il portait des vêtements toujours trop grands qui lui donnaient une apparence encore plus «épeurante». Il marchait en zigzaguant sur ses grands pieds plats. À sa démarche, on le reconnaissait de loin.

Maintenant, parlons un peu de son caractère. Dès son enfance, c'est-à-dire au sein de sa mère, Horace possédait tous les signes d'un enfant chétif. Sa mère eut beaucoup de difficultés à l'allaiter car si ça n'allait pas à son goût, il ne voulait pas boire. Il commença à fréquenter la classe à l'âge de sept ans et aucune institutrice ne réussit à le dominer. À l'âge de huit ans, j'ai vu Horace déserter la

classe, prendre «le bois» et aller se réfugier dans une cabane à sucre. Ses parents ne le retrouvèrent que deux jours plus tard et durent utiliser la force pour le ramener à la maison. Il commença à boire à l'âge de dix ans en volant le vin de sa mère et en se fabriquant lui-même une espèce de «cholo». Il réussissait à s'enivrer à l'occasion.

Par pitié, le bon curé lui fit faire sa confirmation et sa première communion, mais Horace n'acceptait aucun principe religieux. Le septième d'une famille de douze enfants, Horace avait le don d'arrêter le sang et ce n'était certainement pas en disant des prières. Les gens disaient qu'il invoquait Satan pour ce genre de médecine.

Devenu homme, il était bon trappeur et travaillait de temps en temps dans les chantiers. Il gagnait assez d'argent pour satisfaire ses caprices. Il n'avait pas son pareil comme sacreur, il inventait même des sacres comme par exemple «tripaille de sacristie» et «gangrène de pape». C'était tout de même des sacres assez rares! Dans les chantiers, Horace était le seul qui pouvait faire décrocher une épinette par une brise de blasphèmes. Même s'il buvait à l'année longue, il préférait la semaine sainte pour ses plus grosses «brosses».

Un Vendredi saint où tous les gens du rang étaient allés à la messe, Horace s'enferma dans la grange avec un gallon de whisky, faisant la plus «maudite» crise qu'on n'avait

jamais vue. Il semblait être possédé du diable, blasphémant à pleins poumons, maudissant la providence, mordant les manches de fourches et menaçant de mettre le feu. Les gens rassemblés autour de la grange récitaient des prières. Sa mère, avec un rameau, aspergeait d'eau bénite le bord de la grange et demandait à l'institutrice du rang de faire prier ses élèves pour que Horace revienne à lui. Il ne finit sa crise que lorsqu'il tomba de fatigue sur le carré de foin.

– Bon sang! dit sa mère, que cet enfant est chétif.

Plus chiqueur que fumeur, Horace avait de la difficulté à ce procurer du tabac assez fort pour le satisfaire. Seul le tabac du nom de «Vargéline» pouvait le contenter. Il lui arrivait parfois de se retirer à l'écart au bord des bois, le long de la petite rivière. Assis sur une souche ou sur une grosse roche, il semblait jongler. Préparait-il des méfaits? Lui seul le savait.

Un beau matin du mois de mai, se rendant à cet endroit, Horace bourra sa pipe de «Vargéline» et s'assit sur sa souche. Il jonglait comme à «l'accoutumée». Il fut dérangé dans sa rêverie de façon assez brutale. Le propriétaire de ce terrain, un nommé Zèbre Latour, gardait un gros chien noir du nom de «Mors Yable», nom qu'il lui avait donné par orgueil de sa férocité. Ce chien était des plus dangereux. À plusieurs reprises, les gens avaient fait pres-

sion auprès de Zèbre pour qu'il s'en débarrasse. Ce dernier, homme têtu et peu charitable, qui considérait son chien plus que sa femme, n'avait pas donné suite aux recommandations des gens. «Mors Yable», apercevant Horace, partit comme une flèche. En quelques sauts, il était déjà rendu à lui. Il attrapa Horace par une jambe de culotte avec certainement l'intention de le dévorer. Comme Horace n'était pas homme pour avoir peur d'un chien, il lui donna une dure leçon. Vif comme l'éclair et avec une attisée de blasphèmes, il saisit «Mors Yable» à la gorge et le serra tellement que sa langue sortit de sa gueule d'au moins trois pouces. Pour finir le match, Horace lui arracha la langue du «gorgotton». «Mors Yable» réussit tant bien mal à retourner à la maison, mais il mourut une heure après au bout de son sang. Zèbre à bout de désespoir poursuivit Horace. Mais, comme «Mors Yable» était connu comme chien très dangereux, Horace était à son «corps défendant». Zèbre, en plus de perdre son chien, perdit son procès à la satisfaction de tous les gens du rang.

Le député libéral de notre comté, ministre de la Colonisation, des Mines et de la Voirie, l'honorable Joseph-Édouard Perreault, était souvent élu par acclamation. Il était difficile de trouver un homme de taille à lui faire la lutte. Un jour cependant, il eut comme adversaire un nommé Romuald Paradis, l'homme qui

avait accumulé quelques milliers de piastres. Il avait terminé un cours commercial et était à la fois orgueilleux fou et polisson. Comme il n'était pas orateur, ses discours n'étaient composés que de sottises et d'injures envers Perreault. Ils avaient fréquenté la petite école ensemble et s'étaient toujours détestés. Paradis profitait de cette lutte pour attaquer la vie privée de Perreault.

Mon père, un libéral de toujours et maire de la paroisse, était le principal organisateur de Perreault. Un jour, on devait tenir une grande assemblée contradictoire. Le dimanche précédent, Perreault avait rencontré mon père et lui avait dit:

– Jos, j'ai un service à te demander à propos de l'assemblée de dimanche.

– Quel service? répondit mon père.

– Tu ne pourrais pas trouver quelqu'un de pas trop responsable et qui possède assez d'audace pour faire fermer la gueule au maudit fou à Paradis. Il faudrait lui dire qu'il a menti et s'il y a un moyen, soulever la foule contre lui. Si tu trouves le type en question, dis-lui qu'on le récompensera comme il faut.

Mon père qui avait déjà Horace en tête répondit:

– Je pense que je peux arranger cela, Perreault.

Après avoir recommandé à mon père de faire tout cela en secret, il lui dit:

– J'espère que tu vas réussir ton affaire.

Le soir même, mon père se rendit voir Horace. Après lui avoir donné deux bons «coups» et lui avoir rappelé tous les défauts de Paradis, y compris celui d'être «un maudit maquereau», mon père lui demanda s'il voulait faire la job. Horace qui était de famille libérale et qui détestait Paradis, dit à mon père:

– Tu peux compter sur moi Jos, pour faire une job comme cela, et je ne veux pas avoir une cent à part de cela. Mais tu comprends, ça prend une couple de quarante onces.

– C'est en plein ce que je voulais te donner Horace, c'est un marché fait.

– Passe-moi les quarante onces.

Mon père qui connaissait Horace ne voulait pas les lui donner tout de suite. Il lui dit qu'il lui donnerait les deux quarante onces après l'assemblée. Horace accepta. Mon père lui dit:

– Écoute Horace, fais bien attention que personne ne sache cela, on pourrait être mal pris. Moi comme maire, je pourrais être disqualifié.

Horace répondit:

– La tombe, calvaire.

Ils se laissèrent en se disant à demain. Le lendemain matin, on vit venir Horace éméché, comme on dit, et qui réclamait ses «quarante onces». Mon père essaya de lui faire comprendre qu'il ne fallait pas qu'il soit trop «chaud» pour faire la job. Horace répondit:

– Tripaille de sacristie, Jos je me connais, il m'en faut au moins un ce matin ou je démissionne.

Mon père n'avait pas le choix et il lui passa un «quarante onces» mais avec regret.

Après la grand-messe, on n'avait jamais vu autant de monde à une assemblée. Toutes les paroisses du comté étaient représentées. Perreault demanda à mon père s'il avait trouvé le type en question. Mon père lui raconta l'affaire. Perreault qui connaissait Horace répondit:

– C'est en plein le type pour cela, s'il peut pas se saouler...

Toujours est-il que l'assemblée commença. Après avoir entendu une couple de jeunes avocats, mon père présenta Paradis qui, les doigts remplis de bagues, était habillé comme un ancien seigneur. Paradis commença son discours qui n'avait rien d'intéressant. Il criait à pleins poumons et n'ayant pas d'arguments pour parler de politique, il tomba à nouveau sur le dos de Perreault. Mon père et Perreault regardaient partout dans l'espoir de voir Horace. Ils partageaient la même inquiétude. Horace apparut avec un grand habit de couleur brique, une chemise trop grande de couleur violette, chaussé de grands souliers rouges et portant une cravate verte. Il zigzaguait et empestait l'alcool. Malgré tout, il parvint à se rendre à Paradis et d'une voix haute et claire, cria:

– Tu as menti plein ta gueule *mon étole.*

Paradis, rouge de colère, répliqua:

– Quel est ce sale individu qui vient m'interrompre de façon aussi polissonne?
– Oui, oui tu as menti, tu es un «maudit maquereau» et ta mère était une vieille «courailleuse».

Et dévisageant mon père, il lui dit:
– Correct Jos, c'est ça que tu voulais avoir?

Imaginez la réaction de mon père. Comme la majorité de la foule était des libéraux, ce fut un délire d'applaudissements et Horace fut félicité de toutes parts. Perreault, très satisfait d'Horace, dit à mon père de lui donner encore deux bouteilles et même si Horace ne se rappelait pas au juste ce qu'il avait dit, il était très satisfait de son marché.

Chose assez étrange, malgré sa vie endiablée, Horace n'était pas un impudique. Il avait même un certain respect pour les créatures et semblait détester l'impureté. Les gens prétendaient qu'Horace était trop chétif pour être amoureux. Un vieux garçon du deuxième rang, un nommé Paléon Jean-Pierre, pervers au dernier degré, avait pris l'habitude de courailler les petites filles dans les champs de framboises. Torse nu, il montait sur les souches et sifflait pour attirer leurs regards dans l'intention de les corrompre. Comme de raison, Horace apprit la nouvelle. Ne perdant pas une minute, il agrippa son fusil de calibre 12 et partit à l'affût du pervers.

Après quatre heures de marche, il entendit siffler. Avec ses yeux de chat, il aperçut

Paléon Jean-Pierre, torse nu, debout sur une souche. Vif comme l'éclair, Horace lui adressa un coup de fusil au meilleur de sa connaissance. Paléon reçut deux plombs dans une fesse et deux autres dans les jarrets. Avec un cri de gorille et en se tortillant de douleur, il prit le bord de la maison et fut obligé d'aller chez le docteur. La nouvelle se répandit à cent lieux à la ronde et tout le monde était d'accord pour dire que malgré tout, Horace faisait des maudits bons coups.

Il était un très bon joueur de violon et un bon danseur de gigues. Cela lui valait souvent des invitations dans les noces ou les grosses veillées de danse. Mais les gens qui l'invitaient le regrettaient toujours, car Horace buvait comme dix et finissait toujours par mettre le trouble.

Un nommé Évangéliste Brindamour qui avait marié sa fille et qui n'avait pas invité Horace pour jouer du violon fut victime de ses méfaits. Horace, en « maudit », décida de se venger. Comme les noces se faisaient en voiture, on choisissait toujours la plus belle pour les mariés. Évangéliste avait une belle voiture avec un toit de toile. Évangéliste, très heureux d'avoir une aussi belle voiture pour les mariés, lui avait fait une grande toilette. Il l'avait même décorée. Horace partit en pleine nuit et alla dévisser presque complètement les deux vis qui retenaient le toit. Le lendemain matin, les mariés, en grandes toilettes et avec

des chapeaux hautes formes partirent pour l'église. Comme le chemin était assez raboteux, les deux vis tombèrent et d'un coup sec le toit leur tomba sur la tête. Le cheval prit l'épouvante avec les mariés emprisonnés sous le toit et criant au secours. Heureusement, des gens travaillant le long du chemin les aperçurent et réussirent à arrêter le cheval. Les mariés avaient plusieurs égratignures, et imaginez-vous leurs toilettes! Le mariage fut retardé de deux heures. On peut dire que la noce fut désorganisée. Tout le monde savait que c'était Horace, mais comment le prouver! Horace, enchanté d'avoir pu satisfaire sa vengeance, se préparait déjà pour un autre méfait.

Je pourrais vous en raconter encore sur sa vie mouvementée. Je me contenterai de dire quelques mots sur sa mort. Atteint du cancer du foie, Horace mourut à 75 ans dans un hospice. Le chapelain l'approcha plusieurs fois pour le convertir. Horace le prit en aversion. Malgré cela, il fut prouvé qu'il se convertit et qu'il s'imposa lui-même des pénitences. Il arrêta de boire, ne fumait plus, faisait la grève de la faim et se donnait même la «discipline»: tous les matins, il se fouettait lui-même. Donc, qui sait, peut-être que malgré sa vie endiablée, Horace a obtenu une place comme celle que je désire moi-même dans le royaume des cieux.

# Jos Gagnon,
## notre ancien voisin

Si je me permets d'écrire quelques lignes sur la vie de cet homme qu'était Jos Gagnon, ce n'est pas pour en faire des éloges. Je l'ai tellement détesté qu'il me revient à l'esprit chaque jour. Je rêve à lui toutes les nuits. J'aimerais que mes lecteurs, même s'ils ne l'ont pas connu, partagent mes opinions et déclarent avec moi que Jos Gagnon fut l'homme le plus déplaisant à tous les points de vue.

J'ai eu l'occasion de travailler dans les coins les plus éloignés, de vivre avec des gens révoltés par la misère. Mais ils ne cherchaient pas à vivre aux dépens des autres. J'ai beaucoup plus d'admiration pour cette catégorie de réprouvés.

Jos Gagnon, à la face sympathique et aux yeux de serpent, avait le don «d'enfirouaper» presque tout le monde. Il était vantard et menteur. Pour obtenir une faveur, il pouvait organiser un mensonge des mois à l'avance et même faire pendre un pape. En un mot, c'était un malvat.

Ses parents étaient très sévères et il commença très jeune à les exploiter en ne travaillant presque jamais. Il avait tellement le don de mentir que dans tous ses méfaits, on lui donnait toujours le bénéfice du doute même s'il était le plus coupable. Il pouvait faire croire les pires mensonges aux gens parce qu'il s'habillait très bien et portait une cravate à l'année longue. Il ramassait les livres et les almanachs qu'il pouvait trouver. Il s'était

organisé une bibliothèque, faisant mine de vouloir s'instruire. Il parlait souvent d'astronomie, tirait l'horoscope et interprétait les songes. Il passait la moitié de son temps le nez dans les livres, juste pour ne pas travailler. Il était ivrogne en secret mais ce n'était pas le pire de ses défauts. Il était impudique et pervers au point de vivre continuellement dans la luxure. Il s'était fait engager par une agence et passait de maison en maison pour vendre des pommiers avec l'intention de «maquereaunner les créatures».

Après une longue vie de jeunesse et de débauche, il finit par révolter ses parents et son entourage au point d'être chassé de la place. Alors, il décida de s'en aller au lac Saint-Jean qui était à l'époque un pays de colonisation. Il se bâtit un petit «camp» et obtint deux lots du gouvernement. Vivant en concubinage, il fut vingt ans sans revenir dans son village natal. Un bon matin, Jos Gagnon, habillé comme un prince, apparut. Il visita tous et chacun. Plus menteur que jamais, il racontait son succès au lac Saint-Jean. D'après ses dires, il possédait les trois plus belles terres du canton et il avait placé un gros montant d'argent dans une mine de cuivre. Comme il avait été le voisin de mon père et qu'ils avaient grandi ensemble, une de ses premières visites fut chez nous.

Mes parents qui aimaient beaucoup la visite, et mon père qui parlait de façon remar-

quable, semblaient satisfaits. Ma mère, très bonne cuisinière, préparait une table de choix. Jos Gagnon profitait de son influence de serpent pour leur faire des compliments, raconter des souvenirs de leur vie de jeunesse, toujours avec l'intention de prolonger sa visite. Même si mon père connaissait ses défauts, il le reçut beaucoup mieux qu'il ne le méritait. Au bout de quelques jours, mon frère Albert et moi, nous le détestions royalement. Nous fîmes remarquer à nos parents qu'on ne comprenait pas qu'un vieux aussi déplaisant puisse être reçu comme un frère. Au bout de cinq semaines, mon père commença à en avoir assez lui aussi. Il décida de régler le cas et lui dit:

– Jos, prépare ta valise, demain matin je vais à la fromagerie. Tu vas embarquer avec moi, je vais te débarquer chez Atanasse, ton frère. Organise-toi pour ne pas retarder.

Le lendemain, quelle fut notre satisfaction de le voir embarquer dans la charrette avec sa valise.

Au cours de son passage chez nous, il s'était informé auprès de ma mère de sa cousine Clarisse qui demeurait aux États-Unis et qui était devenue veuve. Comme il l'avait connue au temps de sa jeunesse, il demanda si elle avait bien perdu de sa beauté car elle était très jolie et bien tournée. Ma mère ne pensait qu'il avait l'idée de lui faire la cour car elle aurait averti Clarisse de ne pas se laisser enjôler par lui. L'affaire resta morte pendant

deux ans. Au bout de deux ans, Jos Gagnon tenta sa chance, il alla rendre visite à Clarisse. Après lui avoir conter bien «des romances» et l'avoir mis au fait de sa fortune, il lui proposa le mariage. Comme elle n'était pas assez riche et gagnait sa vie péniblement, elle accepta à la condition qu'il l'avantage d'un gros montant d'argent après sa mort. Il lui répondit ceci:

– Soyez sans crainte mon amour, ce sera au-delà de vos espérances.

Quelques jours après le mariage, ils décidèrent de faire leur voyage de noces au Canada. Un beau matin du mois de juin, mon frère Albert et moi partions à la pêche à la petite truite. Après une longue journée de marche et avoir enduré les moustiques, nous étions parvenus à prendre huit douzaines de ces beaux petits poissons. Accablés de fatigue et avec une faim de loup, quel fut notre désespoir en arrivant à la maison d'apercevoir Jos Gagnon. Ma mère était en promenade chez ma sœur. Il n'y avait à la maison que ma jeune sœur de douze ans pour faire la besogne. Mon frère Albert et moi étions très pressés de préparer nos poissons pour satisfaire au plus vite notre faim. À mesure que nous avions une poêlée de prête, ma sœur Etna la faisait rôtir et Jos Gagnon lui faisait des compliments sur sa beauté et sur ses talents de cuisinière. Etna, excitée par les compliments, emplissait leurs assiettes. Entrant dans la maison, j'aperçus Jos Gagnon

qui remplissait l'assiette à madame Gagnon (c'est de cette façon-là qu'il la nommait) et lui disait ceci:

– Avez-vous déjà eu la chance madame Gagnon de manger de cette délicieuse petite truite du Canada? Nous serions roi et princesse que nous ne pourrions pas avoir un meilleur souper. Encore un peu madame Gagnon tandis qu'on a la chance d'en avoir?

Vite comme l'éclair, je saisis Etna par le bras et en me regardant, elle comprit la situation. Mon frère Albert qui avait un caractère bourru et qui fut toujours le plus chétif de la famille, «fessait» à grands coups de poing sur le hangar. Il avait les jointures en sang et sacrait au point que je me demandais où il avait appris à sacrer comme cela. Après avoir fini notre crise, nous approchâmes de la table. Comme mon père avait un gros appétit et qu'il avait mangé sa part, il ne restait qu'une petite poêlée pour nous satisfaire. Jos Gagnon voulut nous faire des compliments, mais Albert le coupa en lui disant qu'on aimerait mieux avoir moins de compliments et plus de truites à manger.

Comme mon père ne voyait pas ce mariage d'un bon œil et qu'il avait peur qu'ils demeurent longtemps à la maison, il avait beaucoup moins de «façon» que d'habitude. Le lendemain matin, avant même que nous fîmes nos remarques, il dit ceci:

– Ils n'ont pas à s'attendre que je les laisse flâner ici longtemps. Ils vont être surpris parce que je vais régler cela ces jours-ci.

Inutile de vous dire que nous approuvâmes sa décision. Le lendemain, Jos Gagnon et madame Gagnon, après s'être levés à dix heures de l'avant-midi, s'étaient installés sur la galerie et parlaient d'argent. J'avais décidé d'écouter leur conversation. J'étais passé par un châssis de la cave pour mieux entendre. Ils étaient justement à fixer le montant qu'elle désirait recevoir après la mort de Jos Gagnon. Elle lui demandait ceci:

– Si je vous demandais le quart de votre fortune, est-ce que cela vous conviendrait?

Jos Gagnon fit un petit sursaut et répondit ceci:

– Ho madame Gagnon! Comme je regrette de ne pouvoir accepter votre demande car cela représenterait une somme énorme. J'avais l'intention de vous donner 3000$ car après tout, j'en ai plusieurs dans ma famille qui sont pas riches et qui méritent d'avoir quelque chose.

La regardant avec ses yeux de serpent, il dit encore:

– Est-ce que cela vous va madame Gagnon?

Comme elle avait toujours été pauvre, elle accepta tout de suite. Il lui fit une caresse et dit:

– Qui commence bien, finit bien.

J'en avais assez. Je sortis de ma cachette et allai raconter cela à mon père. Il eut un éclat de rire et dit ceci:

– S'il faut qu'il crève avant elle, cette pauvre Clarisse va être «enfirouapée» comme il faut.

Le lendemain matin, comme mon père partait en toute hâte pour la fromagerie, il aperçut Jos Gagnon qui lui faisait signe d'arrêter. Mon père lui demanda ce qu'il voulait. Jos Gagnon lui dit ceci:

– Te rendrais-tu chez le boucher Jos, madame Gagnon manifeste le désir de manger de l'agneau.

Mon père n'était pas un sacreur mais, une fois à bout de patience, rien ne pouvait l'arrêter. Il répondit ceci:

– Baptême de dargeux, maudit de l'agneau, tu sais bien qu'il n'y a pas un boucher qui vend ça par ici. On n'est pas en Arménie ici. Vous mangerez ni de l'agneau ni d'autres sortes de viande parce qu'aussitôt que je vais revenir de la fromagerie, je vais vous conduire chez Atanasse. Nous autres, on est pressé. Nous sommes en plein dans le temps des foins. Etna qui a seulement douze ans doit faire à manger, on n'a pas le temps de s'occuper de vous autres, baptême. Ramassez vos bagages tout de suite pour ne pas me retarder. Comprends-tu ce que je te dis là?

Avec un coup de cordeau à la jument, il partit comme une flambée. Les mariés Gagnon comprirent qu'il était temps de partir.

Après avoir végété un peu partout, ils retournèrent dans le petit loyer de madame Gagnon et c'est à partir de ce moment que cette dernière se rendit compte de ses défauts et après trois ans de vie insupportable, elle fut atteinte d'un cancer du sang. Elle eut la chance de mourir avant lui. Quelle aurait été sa déception, à la mort de ce vieux menteur, de constater qu'il n'avait à peu près rien! À partir de ce jour, Jos Gagnon fit une triste vie, végétant d'un bord et de l'autre, essayant d'attirer la sympathie des gens en disant qu'il venait de perdre les trois quarts de sa fortune dans une mine. Les gens qui commençaient à s'apercevoir à quel point il était vantard ne le recevaient pas à bras ouverts. Atteint de deux maladies, de la gangrène et de la prostate, il mourut chez Atanasse. Celui-ci s'aperçut qu'il n'aurait pas grand-chose après sa mort, alors il ne «dodichait» pas trop. À sa mort, il ne lui restait que 800$. Quel soulagement ce fut pour tout le monde de le voir disparaître pour toujours.

Pour ma part, même s'il n'est pas permis de juger, j'ai toujours douté que Dieu, dans sa miséricorde, ait pu pardonner à cette «nuisance» publique qu'était Jos Gagnon.

# Napoléon Gagnon,
## le fromager du rang

Fils d'Atanasse Gagnon et d'Émilia Binette, Napoléon Gagnon est né à Saint-Paul-de-Chester dans les Cantons de l'Est le huit mai 1892. Même si ses parents étaient de forte corpulence, c'était une grande surprise pour tous ceux qui avait eu l'occasion de voir un bébé aussi gros à sa naissance. Napoléon pesait 14 livres, pas très grand mais très ventru. Il avait une très belle figure, des beaux yeux toujours rougeauds. Tout le monde s'accordait à dire que, même avec son ventre, c'était un beau bébé. Après quelques consultations, on décida de l'appeler Napoléon. Comme à cette époque beaucoup de gens avaient la manie de raccourcir les noms, on l'appelait Poléon tout court. Ce fut un enfant assez facile à élever. Caractère joyeux, assez obéissant, très généreux pour ses camarades, mais comme il n'y a personne sans défaut, lorsque Poléon faisait une colère, il était vraiment redoutable, cherchant à tout briser. Il avait la manie de se tortiller la langue qui devenait bleue. Et même si ses parents faisaient beaucoup d'efforts pour le calmer, cela n'avait aucun effet. Il revenait à la normale de lui-même. Comme cela lui arrivait très rarement de se mettre en colère, son père, très orgueilleux de la force de ses enfants, disait souvent ceci:

– Avec la force que Poléon va avoir, en colère il sera pas facile à moucher.

Poléon commença à travailler très jeune dans les chantiers. Son père qui possédait de

grandes forêts et qui faisait chantier à l'année longue accoutumait ses enfants à travailler très ferme dans le bois. Poléon commença à l'âge de douze ans à faire chantier avec son père. Comme il aimait les chevaux par-dessus toutes choses et qu'il avait le don de les conduire à la perfection, cela lui valut le titre du meilleur «team master» de tous les «charrouilleurs». Poléon avait très bien soin de ses chevaux, leur donnait la meilleure nourriture possible, les brossait matin et soir et ne les fouettait jamais pour rien.

D'abord, il faut dire que Poléon avait une voix tellement forte que, lorsqu'il poussait un cri, on pouvait l'entendre à de grandes distances. Lorsqu'il était en colère, il ne ménageait pas ses poumons avec un cri de gorille et une couple de sacres choisis de son répertoire. Les chevaux en avaient tellement peur qu'ils se surpassaient. Poléon n'a jamais demandé de l'aide d'autres chevaux pour se déprendre.

Poléon avait atteint l'âge de quinze ans, pas très grand, il pesait 245 livres. Il va sans dire que son ventre prenait une bonne partie de son poids. C'est la raison pour laquelle la majorité des gens l'appelait «Poléon le pansu». Sa vie de jeunesse fut assez courte, mais pleine d'entrain. Sans être un ivrogne, il aimait bien prendre un petit coup. Ses boissons préférées étaient le gros gin et le cholo, une bière qu'il fabriquait lui-même à laquelle il

ajoutait beaucoup d'ingrédients. Il en avait toujours un bidon qui fermentait.

Dans les veillées, il était très divertissant. Bon danseur de gigues, il épatait tout le monde tellement il était souple pour un aussi gros homme. Comme chanteur, il avait une voix de ténor. Il se maria à l'âge de dix-huit ans avec une très jolie fille, Mérilda Binette qui passait pour une des plus belles femmes de la paroisse. Poléon était très fier de sa femme. En plus d'être très jolie, Mérilda était très gentille avec tout le monde. Poléon la gâtait beaucoup au point de vue de la toilette. Un soir dans un *party* des fêtes, un nommé Étienne Lavertue qui passait pour un coureur de jupons et qui avait pris un coup de trop, s'était permis de trop flirter Mérilda. Poléon lui poigna une «mosselle» en lui disant ceci:

– Aventure-toi pas trop loin toi mon étole.

Lavertue devenu blanc fit des excuses à Poléon. L'affaire n'alla pas plus loin mais Lavertue eut un bleu sur la «mosselle» pendant un mois.

Après son mariage, Poléon acheta la terre de son père qui était voisin de la nôtre. Évidemment, ayant toujours été voisin, j'étais plus au courant que tous les autres des allées et venues de Poléon. Après avoir pris possession de la terre de son père qui était une des plus belles terres des environs, mais qui n'avait que trois arpents et demi de large, Poléon décida de construire une fromagerie

pour augmenter ses revenus. À cette époque, la mode était d'une fromagerie à tous les deux rangs d'habitants. Comme nous étions obligés d'aller porter notre lait assez loin, Poléon était assuré d'une bonne clientèle.

Ici, je veux faire remarquer à mes lecteurs qu'à cette époque, la fromagerie du rang était une grande distraction pour les gens. Ça leur donnait l'occasion d'échanger leurs idées. Le samedi soir, on faisait le fromage et on le pesait avant de le descendre à Victoriaville. Chacun attendait avec impatience que le fromage soit terminé pour en manger à son goût. C'était si bon ce fromage frais fait. Chaque cultivateur à son tour descendait le fromage à Victoriaville soit une distance de quinze milles. Alors, ce voyage donnait l'occasion aux gens d'aller en ville. Ils en profitaient pour faire certains achats qui manquaient chez eux.

Je n'ai jamais été contre le progrès, mais je me permets de dire avec certitude que la disparition des écoles de rang, des fromageries, des moulins à scie et même des chemins de fer qui passaient dans plusieurs petits villages où les gens prenaient plaisir à aller voir arriver le train ont contribué à dépeupler nos campagnes.

Poléon aimait tellement les chevaux qu'il s'était permis d'aller dans les grandes écuries de Montréal et d'acheter un des plus beaux «team» de chevaux de l'écurie au prix de 700$,

ce qui était beaucoup d'argent à cette époque. Les deux juments de cinq ans, de même pesanteur, de couleur rouge foncé se ressemblaient tellement que nous avions de la difficulté à les reconnaître.

Il va sans dire que chacun venait admirer le «team» à Poléon. Je me rappelle que la journée de l'exposition de Victoriaville, Poléon s'était levé le matin à quatre heures pour descendre son «team» à Victoriaville. Les juges lui accordèrent le premier prix. Après avoir décoré les brides de pompons et de rubans rouges, Poléon revenait de l'exposition plus heureux qu'un roi. Pour compléter son bonheur, il avait dans sa poche un flacon de gin et, le soir en revenant chez lui, Poléon chantait à pleine voix *Les montagnards*.

Trois mois après cet événement, une de ses juments tomba malade et, malgré les meilleurs soins du vétérinaire, elle finit par mourir sans que l'on puisse dire la cause de sa maladie. Ce fut un dur coup pour Poléon. Lorsqu'on lui parlait de la mort de sa jument, Poléon répondait:

– Cela c'est pas d'autre chose qu'une main criminelle.

Poléon était un bon catholique, mais très superstitieux. Il croyait aux sorts, aux avertissements, en un mot à tout ce qui se rapprochait de la sorcellerie. Du côté religieux, il était très respectueux des principes. Jamais il ne se plaçait à la table sans dire son

bénédicité et les grâces après le repas. Le matin de Pâques, avant le soleil levé, Poléon se rendait au ruisseau et, après avoir rempli deux grandes chaudières d'eau de Pâques, il revenait à la maison en chantant *Les rameaux* à pleine voix. Et après avoir embouteillé sa provision pour l'année, il faisait boire la balance à ses chevaux. Je me rappelle un matin que je l'avais accompagné pour chercher l'eau de Pâques et que l'un de ses chevaux ne voulait pas boire de l'eau de Pâques, Poléon dit:

– Tu parles d'un christ de rebelle, tu vas boire l'eau de Pâques ou bien je vas te péter les oreilles mon baptême.

Poléon était un gros sacreur. Son père, ses frères avaient cette habitude. Le fait de toujours travailler dans les chantiers les instruisait sur ce rapport-là. Dans les chantiers, le sacre va avec la hache. Poléon sacrait plus souvent sans malice et même sans le savoir. Je me rappelle, un matin, au magasin général notre bon curé avait annoncé à Poléon la mort subite du forgeron du village. Poléon regarda le curé dans les yeux et d'une voix très forte, il dit:

– Dites-moi pas monsieur le curé qu'il est mort à matin, cierge de calvaire, il est parti vite.

Poléon eut juste un enfant; un garçon du nom de Germain. Il ressemblait beaucoup à son père. Il n'y avait que le marcher qui les

différenciait. Poléon marchait les pieds en dehors tandis que son garçon marchait les pieds en dedans. Évidemment, il fut bien gâté par ses parents et malheur à celui qui lui aurait fait du mal. Je me rappelle que Donat, le frère de Poléon, un buveur batailleur qui passait pour le meilleur homme des alentours s'était permis de donner une petite taloche à Germain. Poléon l'enlaça et le serra tellement fort que Donat se lamentait à tous les saints. Il se sentait pris comme dans un étau. Il répétait à Poléon :

– Poléon, je me sens mourir.

Lorsque Poléon le lâcha, il était temps. Il tomba par terre tellement il était épuisé. Poléon pris de panique, courut chercher une chaudière d'eau froide et la versa sur sa tête. Cela eut pour effet de le ravigoter. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois que Poléon avec sa prise de l'ours le ramenait à la raison.

Il arrivait de temps à autre à Poléon de prendre une petite brosse, comme l'on dit en bon canadien, et, dans ce temps-là, il fallait être assez prudent au cas qu'il ferait une colère. Un soir, Poléon se rendit à l'exposition de Victoriaville avec des amis. Un « charroyeur », un nommé Hector Lalancette demeurant à Ham Nord, qui était jaloux des chevaux de Poléon et qui avait pris un coup de trop, commença à obstiner Poléon. Ce dernier avec sa voix de tonnerre et une couple de sacres dit à Lalancette qu'il avait menti. Alors le chef de

police qui était sur les lieux alla dire à Poléon de se tenir tranquille. Poléon vite comme l'éclair saisit deux gros fanaux à gaz qui étaient placés le long d'un mur de ciment et en sacrant partit après le policier qui eut tellement peur qu'il disparut à travers la foule. Il va sans dire que tous se tordaient de rire. Et Lalancette qui avait obstiné Poléon avait disparu lui aussi.

À l'occasion du mariage de ma sœur Aurore avec Alfred Binette qui demeurait à Sainte-Hélène-de-Chester, paroisse voisine de la nôtre, mon frère Josaphat qui demeurait aux États-Unis était venu avec une grosse machine neuve une « Scrébour ». Comme personne n'avait de machine dans la paroisse, après la grand-messe, tout le monde l'examinait. Poléon avait embarqué avec nous autres pour venir à la grand-messe. Comme il était notre voisin, la journée des noces, il était avec nous autres et, trois jours après, il était chez le père du marié à Sainte-Hélène. Poléon était convaincu qu'il ne serait pas invité, mais Josaphat qui aimait bien Poléon qui avait fait une partie de sa vie de jeunesse avec lui avait organisé cela pour que Poléon soit invité la veille des noces à Sainte-Hélène. Josaphat alla donc annoncer l'invitation à Poléon en lui disant qu'il pourrait embarquer avec eux autres en machine. De plus, il lui dit qu'il viendrait lui aider à faire son fromage le lendemain pour qu'il puisse partir pas trop tard pour Sainte-

Hélène. Poléon était tellement content qu'il poigna Josaphat par le fessier de ses culottes et il le leva droit en l'air en lui disant:

– Cierge de baptême, toi tu connais ça.

Le lendemain, de très bonne heure, Josaphat se rendit à la fromagerie pour aider Poléon. Mais il fallait bien qu'il attende que tout le lait soit livré pour faire le fromage. Lorsqu'il y avait des cultivateurs qui étaient un peu en retard pour livrer leur lait, on faisait crier le sifflet de la fromagerie afin de presser les gens. Ce matin-là, Hyacinthe Hamel n'était pas encore arrivé avec son lait. Poléon avait organisé son sifflet qui criait sans arrêt, Poléon boudait en disant:

– Qu'est-ce qu'il fait ce vieux christ-là? A-t-il oublié de se lever? Si je peux lui voir la face, il va voir ma façon de penser.

Hyacinthe était un petit vieux assez comique reconnu pour n'avoir aucune malice. Il ne mesurait que cinq pieds et était assez costaud, avec un petit œil rigolant tout le temps. Il était un peu embrassant. Lorsqu'on lui parlait, il nous regardait avec un œil en rigolant comme s'il avait douté de notre sincérité. Ses premières paroles en arrivant avec son lait furent ceci:

– Mais dis-moi donc, le feu est-il pris, le sifflet n'arrête pas de crier.

Poléon lui répondit ceci:

– Avez-vous oublié de vous lever à matin calvaire, déchargez cette canisse-là au plus

baptême qu'on commence le fromage normalement.

Il faut attendre un certain temps avant d'ajouter la pressure au lait. Pour avoir plus de rendement, Poléon ajoutait la pressure tout de suite. Il augmenta la dose pour que le lait caille plus vite dans l'intention de finir son fromage plus vite au détriment du rendement avec la même quantité de lait. Ordinairement, Poléon faisait sept meules. Cette journée-là, il fit quatre meules. À deux heures de l'après-midi, le fromage était fini. Enfin, on partait pour les noces à Sainte-Hélène.

On n'avait jamais vu deux femmes s'adonner aussi bien ensemble que la femme à Josaphat et la femme à Poléon. Tout le monde était heureux. Poléon avait embarqué dans la valise du «char» un bidon de huit gallons de cholo. Le chemin pour se rendre à Sainte-Hélène était très montagneux. Comme la machine à Josaphat chauffait et qu'on n'avait pas d'eau à la main, on remplissait le radiateur de cholo. On se rendit sans trop de troubles. Ce fut une veillée de noces des plus endiablées. On chanta et dansa toute la nuit. On revint enchanté de cette veillée.

Lorsque Josaphat repartit pour les États-Unis, Poléon lui serra la main tellement fort qu'il fit des efforts pour ne pas crier. Les larmes dans les yeux, Poléon dit à Josaphat:

– Ma va mettre du temps en christ avant d'oublier ta visite.

Poléon qui n'avait qu'un enfant et qui n'aimait pas la terre décida de vendre sa propriété. Comme les fromageries commençaient à disparaître des rangs, il vendit sa fromagerie. Il acheta un petit morceau de terre avec un bâtiment. Son père lui vendit ses terres à bois et Poléon recommença à faire chantier. Il aimait tellement à faire chantier que même en déficit Poléon était heureux. Poléon ne fut jamais un ambitieux au point de vue argent. Toujours satisfait de son sort, il aimait vivre à son goût, il répétait souvent: «Vivons bien, nous mourrons gras.»

En parlant de Poléon, je veux vous parler de son appétit féroce qui coûtait assez cher à entretenir. Car, en plus d'être très gourmand, il avait un estomac de fer. J'ai vu Poléon charroyer dans des froids où personne n'osait travailler dehors. Mon père qui était frileux et qui voyait passer Poléon qui chantait à pleine voix, disait:

– Avez-vous vu un homme de même? Je comprends qu'une masse de graisse comme ça le froid a de la misère à traverser cela, mais il y a toujours le nez et les yeux qui sont à l'air. Comment se fait-il que le nez ne lui gèle pas?

Poléon fit chantier aussi longtemps qu'il eut du bois de commerce et, après que son meilleur bois fut coupé, il vendit ses chevaux et se fit camionneur. Étant connu de tout le monde, il avait beaucoup d'ouvrage. Il fit du camionnage durant cinq ans, mais la maladie

le força à abandonner ce genre d'ouvrage, après avoir subi deux thromboses. Poléon décéda aimé de tous. Une foule nombreuse assista à son service. Tant qu'à moi, en le regardant pour une dernière fois dans son cercueil, toute une série de souvenirs revenait à ma mémoire. Je me disais en moi-même, sera-t-il plus heureux dans un autre monde qu'il ne l'a été sur la terre?

FRANÇOIS PAQUETTE

Orphelin de mère à l'âge de cinq ans, François Paquette connut une enfance des plus malheureuses. Son père, Napoléon, ivrogne paresseux fit connaître à ce pauvre François beaucoup de misères. Après la mort de sa mère, il n'avait que sa jeune sœur de dix ans pour s'occuper de lui car son père, un libertin de toujours, passait plus de temps à vagabonder qu'à s'occuper de son foyer. Travaillant lorsqu'il ne lui restait que quelques-sous, demeurant dans une vieille maison de campagne, sa famille souffrait même du froid en hiver car Napoléon Paquette était trop négligent pour faire les réparations qui s'imposent à la veille de l'hiver.

Le curé de la paroisse avait voulu placer François dans un orphelinat mais Napoléon Paquette s'opposa avec un certain esprit d'orgueil. Il lui dit qu'il n'avait pas besoin de personne pour faire vivre ses enfants. Comme ils demeuraient très loin de l'école, François ne commença à aller à la classe qu'à l'âge de huit ans. Il réussit à apprendre à lire et à écrire mais avec beaucoup de difficultés. Sa sœur Francine fatiguée de cette triste vie se maria à l'âge de quinze ans. Son père décida de vivre en concubinage avec une veuve très pauvre qui avait un caractère insupportable. François connut une deuxième mère ce qui fut pour lui une nouvelle épreuve très dure.

Après deux ans de cette triste vie, François alla demeurer chez un cultivateur qui avait

beaucoup d'ouvrage, qui le faisait travailler bien fort et qui ne lui donnait à peu près rien. À l'âge de dix-huit ans, il partit pour la guerre. C'était le début de la guerre de 1914. Il n'est revenu dans sa paroisse natale qu'après l'armistice. Il participa aux plus terribles combats. Il ne fut jamais blessé mais il revint un peu chaviré de ses terribles aventures.

Avant son départ, François avait fréquenté une jolie voisine. Comme il l'aimait beaucoup, il avait l'espérance de l'avoir comme épouse. À son retour, quelle fut sa déception de la retrouver mariée et mère de deux enfants. François Paquette dégoûté de la vie, révolté par la misère, décida d'aller vivre seul en ermite dans une grande forêt à la limite de la paroisse. Il se construisit un petit «camp» de bois rond et commença une nouvelle vie. Il défricha un petit morceau de terre pour semer quelques légumes et comme il faisait la chasse et la pêche, il réussit à sauver sa vie. Il disait qu'il n'avait jamais été aussi heureux. Comme il demeurait au fond de la forêt et qu'il n'avait pas de chemin qui conduisait à son «camp», il n'avait à peu près jamais de visite. Il n'y avait que les aventuriers et quelques chasseurs qui allaient le voir car il fallait savoir s'orienter pour ne pas s'écarter.

Mon frère Albert et moi, mordus par l'aventure en plus d'aimer la chasse et les bois par-dessus toutes choses, projetions depuis longtemps d'aller voir cet ermite qui hantait

notre esprit. Par un beau matin du mois de juin, nous partîmes à la recherche de François Paquette. Nous avions simplement dit à nos parents que nous allions à la pêche à la petite rivière comme à l'accoutumée car ils nous auraient défendu une telle aventure de peur que nous nous égarions. Nous avions pris beaucoup de renseignements sur la façon de s'y rendre. Après trois heures de marche dans la forêt, nous réalisâmes que nous étions bien écartés. Assis sur une souche, nous nous demandions ce que nous allions faire. La peur commençait à nous envahir. Comme nous avions grande faim, Albert me dit:

– On va commencer à manger notre lunch et après cela on va prendre une décision.

Comme Albert avait trois ans de plus que moi, c'est-à-dire 14 ans, je décidai de suivre ses conseils. Après avoir mangé, Albert décida de monter dans un arbre et de crier de toute la force de ses poumons. Peut-être que nous serions entendus par des pêcheurs! Après cinq longs cris désespérés, nous eûmes l'heureuse surprise d'apercevoir François Paquette qui venait à notre secours. Nous regardions cet homme dont on avait bien entendu parler mais que l'on voyait pour la première fois: les cheveux blancs comme la neige qui descendaient sur ses épaules. Il devait mesurer au moins six pieds et peser deux cents livres. Il avait une très belle figure qui annonçait la bonté. Il nous dit que nous étions

tout près de son camp et il nous invita à aller voir toute sa place. Inutile de vous dire à quel point nous étions heureux d'avoir été retrouvés et d'aller voir cette place tant désirée.

Après quelques minutes de marche, nous arrivâmes dans une éclaircie qui était le petit domaine de François. Il commença à nous faire visiter sa cage où il gardait dix poules. C'était de toute beauté de voir cet enclos fait de petits arbres tous plantés côte à côte à la même distance. Avec l'écorce de certaines branches, il les avait tissés ensemble. Le dessus de l'enclos était recouvert de la même façon pour préserver les poules des oiseaux de proie et des hiboux. Il nous raconta qu'un oiseau de proie était venu lui en voler une. Il avait placé une trappe et il l'avait trouvé le cou pris. Après avoir admiré la cage à poules, nous visitâmes la cage à lapins qui était faite de la même manière. François avait douze beaux gros lapins qui semblaient être en très bonne santé. Mais ce qui frappa le plus notre imagination, ce fut de voir un petit chevreuil qu'il avait réussi à capturer. Il était tellement apprivoisé qu'il venait manger dans nos mains.

François nous fit visiter son jardin. Il semait plusieurs sortes de légumes. Il nous fit remarquer que c'étaient des patates qu'il semait le plus. Il avait toujours quelque chose à manger. Il semait du sarrasin qui était le grain le plus pratique pour lui. Avec du sarrasin, il pouvait nourrir ses poules, se faire

de la galette et en plus c'était le grain qui attirait le plus de perdrix. Il en tuait tant qu'il voulait. Dans cette petite terre neuve, il y avait des fraises des champs en abondance. François dit qu'il était justement en train d'en ramasser pour l'hiver. Je lui ai demandé s'il faisait des confitures, il me dit que pour tout de suite, il remplissait des flocons qu'il bouchait avec soin. Il n'ajoutait pas de sucre. Lorsqu'il les mangeait, il les faisait bouillir et les sucrait. C'était très bon, c'était la même recette pour les framboises. Après avoir fait le tour de son terrain, nous avons visité son «camp». Il avait douze pieds carrés, un gros poêle à deux ponts placé au milieu du plancher. Nous lui demandâmes pour quelle raison les planches avaient toutes un espace entre elles. Il nous dit que c'était pour que la chaleur pénètre dans la cave pour éviter que ses patates ne gèlent. Un lit était à même le mur couvert avec une belle peau d'ours d'une grosseur extraordinaire. Il nous dit qu'il avait pris cet ours dans une trappe. Il avait tanné la peau lui-même. Il avait fait une petite table et deux chaises avec de petits bouleaux ronds. Il voulut nous faire manger des petites truites qu'il avait prises le matin même dans un petit ruisseau qui passait tout près de son camp. Il les faisait cuire à la braise sur un feu extérieur. Nous le remerciâmes de sa générosité car on ne voulait pas trop s'attarder. Nous lui demandâmes s'il allait au village de temps à

autre pour se procurer certaines choses dont il avait grandement besoin. Il nous dit qu'il allait au village de Notre-Dame-de-Ham cinq fois par année. Un nommé Fatime Ramsay avait été nommé par la paroisse pour le visiter de temps à autre au cas où il serait malade. Il lui apportait certaines choses.

Mon frère Albert et moi le pressions de questions et il nous répondait de façon assez drôle. Je ne veux pas dire que François était fou, mais il était revenu de la guerre un peu gazé et le fait de parler très rarement lui avait fait oublier bien des mots. Après lui avoir demandé s'il avait eu bien de la misère à la guerre, François répondit:

– La guerre, c'est bon juste pour les chétifs. Tout le monde est chétif à la guerre mais les plus chétifs c'est les Allemands. Je leur ai crié bien des fois «tirez pas si dur! vous allez nous attraper», mais ils n'arrêtaient pas les maudits Allemands. Ça c'est chétif.

Après avoir tout visité, nous le quittâmes. Il nous dit de suivre le petit ruisseau qu'il n'y avait aucun danger de s'écarter. Même si je n'avais que onze ans, je regardais cet homme et je me disais en moi-même: il y a tant de jeunes personnes en parfaite santé qui se font vivre par l'État et François seul dans cette grande forêt est heureux de son sort tout en faisant sa vie de façon aussi indépendante. Non seulement je l'admirais, mais j'enviais son sort. Nous revînmes à la maison sans diffi-

culté. Émerveillés, nous projetions de retourner en hiver en raquettes pour voir de quelle façon il vivait durant la froide saison.

François eut une visite beaucoup moins appréciable que la nôtre. Un nommé Octave Pigeon, vieux garçon qui passait son temps à jouer des tours à tout le monde et qui prenait un coup à l'année longue, décida de jouer un tour à François. Ayant en visite un de ses cousins des États-Unis, un malvat du même calibre que lui, ils se rendirent chez François. Pigeon qui connaissait François savait qu'il était très facile de lui faire croire bien des choses. Il avait averti son cousin de ne parler qu'en anglais et comme François ne parlait pas l'anglais, cela l'embarrasserait davantage. Pigeon dit à François que son cousin était un employé du gouvernement qui venait lui demander pour acheter son terrain car il y avait des prospecteurs qui avaient découvert une mine de cuivre à trois milles de sa place et qu'il avait besoin de son terrain et qu'il était prêt à lui donner un gros prix. Pigeon dit à François qu'il était bien mieux de régler cela à l'amiable car s'il ne voulait pas vendre, ils passeraient sur son terrain quand même et il aurait beaucoup moins d'avantages. Car s'il acceptait l'offre tout de suite, il lui donnait un an pour se déplacer. Autrement, il pourrait être déplacé d'un coup. François qui croyait à cette manigance n'avait pas le choix. Il consentit mais avec regret. Pigeon lui dit que

le gouvernement avait décidé de lui donner 2 000 $. C'était une petite fortune pour François mais ce n'est pas ce montant qui décida François d'accepter, c'était plutôt le fait qu'il se sentait pris. Pigeon lui dit que son cousin voulait que le contrat se passe tout de suite car il partait pour Québec le lendemain. Alors Pigeon dit à François de les suivre pour aller chez un notaire qui demeurait au village.

Nos trois hommes embarquèrent sur leurs raquettes pour se rendre à la demeure de Pigeon et de là, en carriole pour se rendre chez le notaire. Pigeon avait un beau petit cheval trotteur qui n'avait pas besoin du fouet pour brasser la carriole. Il était même difficile à retenir une fois parti. François et Pigeon étaient assis ensemble sur le siège arrière. Le cousin portait un gros manteau de chat sauvage et une tuque. On avait environ deux milles de fait, Pigeon dit à François :

– Si je me suis assis avec toi en arrière, c'est que j'ai commencé à avoir des remords en embarquant dans la carriole, je fais une affaire là que je n'aurais jamais dû faire et j'ai été payé pour cela mais je vais tout te dire. Il se prépare une autre guerre avec les Allemands et comme ils ont besoin de soldats d'expérience, ils veulent t'engager de nouveau. C'est pas pour la vente de ton terrain que tu vas signer des papiers là c'est pour te réengager pour la guerre.

François devenu blême comme un drap dit ceci:

– La guerre avec les Allemands, jamais, non jamais, j'aime mieux mourir.

– Écoute, lui dit Pigeon, je vais te dire ce que tu dois faire. Dis à mon cousin que tu veux arrêter pour uriner. Lorsque tu seras débarqué, moi je connais mon cheval, j'ai seulement à lâcher un cri. Toi, va plus vite que tu pourras.

François lui dit qu'il ne pouvait pas parler au cousin parce qu'il ne parlait pas anglais. Pigeon lui dit qu'il avait juste à pousser le cousin et de lui dire «mi pice».

– Montre-toi en même temps et répète cela une couple de fois, il va comprendre. Moi, je vais crier à mon cheval «Haille bonhomme» et toi prends le bois à l'épouvante.

Imaginez si le cousin ratoureur riait dans sa barbe en entendant cette conversation. François le poussa dans le dos et il lui dit:

– Mi pice.

– Wait you sad mi pice ok, que répondit le cousin.

Il eut de la difficulté à arrêter le cheval. Une fois arrêté, François sauta en bas de la carriole et Pigeon lâcha le cri d'alarme «Haille bonhomme». Le cheval partit comme une flamme et François fit un vrai saut de lièvre vers le bois dans la neige jusqu'au cou. Il courait comme un désespéré vers le bois et nos deux ratoureurs le regardaient s'enfuir en

se tordant de rire. Ce pauvre François retourna à son camp à moitié mort de fatigue se promettant pour l'avenir de fuir tout étranger qui viendrait lui rendre visite.

Comme l'histoire de ce vilain tour était parvenue aux oreilles du maire de la paroisse, il décida de servir une leçon à Pigeon et à son cousin. Après les avoir sermonnés à son goût, il leur dit que s'il ne donnait pas chacun vingt piastres à François pour leur vilain tour, il les rapporterait aux autorités et qu'ils pourraient faire de la prison. Pris de peur, ils acceptèrent tout de suite. Ils donnèrent l'argent au maire. Le lendemain, le maire envoya porter cet argent à François par Fatime. Après avoir raconté les faits à François, Fatime lui remit l'argent. François envoya bien des mercis au maire et il dit à Fatime:

– Le premier chevreuil que je vais tuer, je vais donner une fesse au maire et l'autre à toi.

Cinq ans après cette aventure, François fut trouvé dans son camp la moitié du corps paralysé. Il fut conduit à l'hospice et il mourut trois semaines plus tard. François était catholique et malgré la distance, il n'avait jamais manqué de faire ses Pâques. C'est ainsi que décéda cet homme un peu révolté par la misère qui avait décidé de faire sa vie de façon indépendante avec la nature et dans la solitude des grands bois.

# Le père Jean-Pierre

Parmi les nombreuses familles canadiennes-françaises qui demeuraient dans les Cantons de l'Est, l'une d'entre elles se fit remarquer à cause du physique bien particulier de chacun de ses membres et de leurs manières que l'on pourrait qualifier de singulières. Voisins de chez nous, nous eûmes l'occasion de connaître leurs aventures.

Parlons d'abord du père Jean. Il était «bâti» comme un ours, mesurait six pieds et pesait 350 livres. Doué d'une force herculéenne, il n'était pas facile à déplacer. Il était marié à une grosse et grande brune du nom de Julie qui pesait 200 livres. Ils avaient neuf enfants: Pierre, Antoine, Clovisse, Napoléon, Urbain, Tony, Rémi et Alphonse et une grande noire Artimise que tout le monde nommait la grande noire à Jean-Pierre. Pierre mesurait sept pouces de plus que son père, et pesait 280 livres. Il passait pour le meilleur homme «à la ronde». Il était l'orgueil du père Jean. Il n'était pas un batailleur et il détestait les faiseurs de troubles. Lorsqu'il entrait dans une taverne et qu'il s'apercevait qu'il y avait trop de tapage, il avait la manie de faire deux pirouettes sur lui-même et d'imprimer ses deux talons de bottes au plafond. Ceci avait pour effet de tranquilliser l'assistance.

Revenons au père Jean-Pierre. Il était si «avaricieux» que lorsqu'une piastre entrait dans sa poche, elle avait fini de «voir le jour». Il avait réussi à élever sa grosse famille sur une

petite terre de trois arpents de large en mangeant du gros lard salé et de la soupe aux pois à l'année longue. Inutile de vous dire que les enfants n'étaient pas gâtés par les friandises. Heureusement que leur corpulence leur permit de gagner leur vie très jeune. Le père Jean faisait un petit commerce très habile. Il travaillait le cuir, ramassait tous les vieux attelages qu'il pouvait trouver. Il les réparait avec un grand soin et il les vendait en faisant un bon profit. C'était le meilleur genre d'ouvrage pour le père Jean, car il était très lent dans ses mouvements et même dans son parler. Assis sur une bonne grosse chaise de bois franc, il réparait ses vieux attelages avec délices. Il parcourait tous les encans du canton avec l'intention d'y acheter son matériel et rien ne pouvait le mettre plus en fureur que lorsque quelqu'un faisait monter les prix.

Un beau matin du mois d'octobre, le père Jean se rendait à un encan chez Antoine Chrétien. Ce matin-là, après avoir examiné les attelages sur tous les bords, il aperçut un nommé Euclide Bileaudeau qui examinait aussi les attelages. Sans perdre de temps, il alla le rencontrer et lui dit en commençant par son patois préféré :

– Batin de torchon, aurais-tu l'idée d'acheter l'attelage, Bileaudeau ?

– Peut-être, si elle ne monte pas trop chère.

– Eh bien, écoute ce que je vais te dire, lui dit le père Jean. Pour toi, ça peut pas faire ton

affaire, tu sais pas travailler le cuir. Tandis que moi, c'est mon métier. C'est plein d'allure que ce soit moi qui l'achète. Alors, je t'avertis de ne pas la faire monter pour rien car tu en subiras les conséquences.

– Dans le temps comme dans le temps, répondit Bileaudeau.

Un nommé «petit Phonse Narrice» que tout le monde appelait la «gazette du village», témoin de la conversation, raconta cela à toute l'assistance. Lorsque le moment fut venu de vendre le harnais, tout le monde se rassembla pour voir ce qui se passerait. L'encanteur, une grande gaffe de farceur et qui espérait faire du trouble, dit:

– Voici un maudit harnais qui avec une pluie de réparations redeviendrait comme neuf. Vous père Jean qui réparez le cuir, c'est en plein l'article pour vous. Une offre pour l'attelage?

– 25 cents, de répondre le père Jean.

– Une piastre cria Bileaudeau.

Le père Jean regarda Bileaudeau d'un méchant œil et dit:

– 10 cents de mieux.

– Une piastre et demie, ajouta Bileaudeau.

Le père Jean avec un geste assez lent enleva son pardessus et s'exclama:

– Batin de torchon, on va régler cela.

Bileaudeau fit la même chose mais d'un geste beaucoup plus rapide. Comme ce dernier avait la réputation d'être un homme très fort, les gens se disaient entre eux: «Ça va

être une maudite bataille». Le père Jean regarda son adversaire dans les yeux et lui dit:

– J'ai remarqué comme il faut la façon dont tu as ôté ton manteau, et tu as l'estomac poilu. Je crois que tu es un bon homme. C'est bien connu que deux hommes comme nous, une fois émoustillés, on peut se faire mal. Il y a une manière pour savoir qui est le meilleur sans se blesser.

Tout près, il y avait une épinette de 25 pieds de long et d'un pied de gros qui devait sceller la grange. Le père Jean la «poigna» par un bout et la leva droit en l'air comme s'il avait levé une canne à pêche. Il la laissa tomber à deux pieds de Bileaudeau et lui dit:

– Tiens, essaie ça.

Inutile de vous dire que Bileaudeau remit son pardessus et s'effaça.

Le père Jean aimait à raconter les tours de force de ses garçons. Parlant de son cadet Alphonse, il disait:

– S'il n'a pas la malchance, je crois qu'il va faire un maudit bon homme. La semaine passée, il a dansé toute la nuit et après avoir pris «un coup» à une grosse veillée chez Tancrède Lavigne. À son retour à la maison, vers 7 heures du matin, je lui ai demandé de venir m'aider à réparer la clôture au bord de la montagne. Les vaches étaient passées dans le champ d'avoine à Pavi Fréchette. Il me répondit qu'il ne «filait» pas pour faire de la

clôture et qu'il allait se coucher. J'ai répliqué qu'il y avait deux gros piquets à planter et que j'aimerais bien qu'il vienne les tenir pour que je les «masse» comme il faut. Il consentit à me suivre. Après avoir placé le piquet en bonne position, Phonse le tenant aussi droit que possible, je m'élançai avec ma grosse masse, arme qu'un homme ordinaire aurait de la misère à soulever de terre. Batin de torchon, Phonse a eu une petite «endormitoire» et le piquet a dû se déplacer parce que Phonse reçut le coup en plein sur la tête! Il n'est pas tombé, mais il a penché sur le bord de la montagne! Un peu étourdi comme de raison, il descendit à la maison, il se lava la tête à l'eau froide, se coucha et dormit toute la journée comme une bûche. Il se leva le soir, sans même se plaindre du mal de tête.

Un mois après cette aventure, Phonse et sa sœur Artimise se rendaient à une grosse veillée de «jeunesse» à l'autre bout du rang. Il y avait là un grand «jack» du nom de Pit Nolin. C'était un effronté qui faisait le beau parce qu'il arrivait de la «drave» et portait une paire de bottes avec des éperons. Dansant avec la sœur de Phonse et ignorant qu'il était son frère, il lui fit cette remarque:

– Vous ne trouvez pas, mademoiselle, que Phonse à Jean-Pierre ressemble à un évêque?

C'est vrai que Phonse était habillé de façon assez remarquable mais Pit Nolin aurait mieux fait de ne pas faire ce commentaire. Artimise

lui répondit que c'était un garçon comme les autres.

Aussitôt la danse terminée, elle raconta cela à Phonse :

– Je te remercie de me l'avoir dit, Artimise. Je vais régler cela tout de suite, fit Phonse.

S'approchant de Nolin, il lui lança :

– Tu as dit que je ressemblais à un évêque?

– Je l'ai dit parce que c'est vrai que tu y ressembles, répondit Nolin d'un air effronté.

– Bien, un évêque, ça confirme! répondit Phonse en lui administrant un coup de poing dans le front.

Nolin fit deux pirouettes sur lui-même et passa à travers la porte. Inutile de dire que Nolin fut dompté pour un certain temps.

Par un beau matin du mois de mai, le père reçut la visite de Pierre Tardif qui était son deuxième voisin. Tardif demanda au père Jean s'il voulait lui prêter une chaîne pour son garçon Émile qui faisait de la terre neuve. Il avait eu la malchance de casser la sienne en arrachant une grosse souche. Le père Jean lui répondit :

– Ça me ferait plaisir de te la prêter Pierre, mais j'ai une raison de ne pas le faire. Je vais t'expliquer cela et tu vas comprendre. Comme c'est là, ma chaîne est bien accrochée dans mon hangar, elle ne s'use pas et ne rouille pas non plus. Si je te la prête, elle va frotter sur les roches, passer dans l'eau ce qui va la «maganer». C'est pour ces raisons que je ne

peux pas te la prêter. Tu comprends cela Pierre?

Pierre accepta cette réponse avec mépris et il retourna chez lui en se disant que jamais il ne ferait affaire avec le père Jean. Trois semaines après cette rencontre, Urbain, un garçon du père Jean, travaillait à faire de «l'abattis» avec une paire de bœufs d'une force extraordinaire. Il avait «dessouché» un arbre avec toutes ses racines. Il aurait peut-être réussi à le rendre à la bonne place mais il eut une malchance semblable à celle du garçon Tardif. Mais cette fois-ci, au lieu de la chaîne, ce fut le crochet qui cassa. Revenu à la maison, il raconta cela à son père. Le père Jean, qui savait que Pierre Tardif était renommé pour fabriquer les meilleurs crochets, décida d'aller le voir pour lui en emprunter un. Imaginez la surprise de Tardif de voir arriver le père Jean pour lui emprunter un crochet! Il en profita pour lui rafraîchir la mémoire:

– Père Jean, je ne vous comprends pas. Vous avez refusé de me prêter une chaîne il y a trois semaines et vous avez l'audace de me demander un crochet. Si c'était un autre que vous, je le prêterais avec un grand plaisir. Mais avec vous, ça ne marche pas car je ne vous considère pas comme un ami.

Le père Jean le regarda dans les yeux et dit:

– Batin de torchon! Pierre, sais-tu que tu me fais réfléchir? Écoute bien ce que je vais te

dire. Je veux être ton ami, prête-moi ton crochet.

Pierre fut tellement saisi par cette réponse qu'il le lui prêta.

Un jour, on avait organisé une grosse veillée chez le père Jean pour fêter l'arrivée de Napoléon qui revenait des chantiers. On avait invité un très bon joueur de violon car Napoléon passait pour le meilleur danseur de gigues simples des alentours. Comme il avait une «haleine de chien», il se faisait une gloire de vanner le joueur de violon. Même s'il était un bon danseur, les gens qui désiraient danser les quadrilles trouvaient ses gigues trop longues. Mais ce n'était pas facile de lui faire des remarques car Napoléon, ivrogne, batailleur et d'une force peu commune en profitait pour engendrer la chicane.

On était en pleine veillée chez le père Jean. Après avoir fait danser quelques «novices», Napoléon se préparait pour le dessert, comme on dit en bon canadien. Son tour arrivé, il commença à «tasser» toutes les jeunesses dans les quatre coins de la maison. Avec un crayon, il traça un cercle sur le plancher, et, ses souliers fermés pour la circonstance, il sauta au milieu du cercle et commença sa gigue. Le joueur de violon faisait de son mieux pour accompagner Poléon mais après une demi-heure, ce pauvre musicien commençait à «jeter de l'eau» et désirait que Poléon s'arrête.

Les jeunesses tassées dans les coins comme des sardines, désireuses de danser les quadrilles, commençaient à murmurer. Artimise la sœur de Poléon lui en fit la remarque. Il lui répondit:

– Toi la grande noire, j'ai pas besoin de tes conseils.

Sur ces mots, Pierre intervint et dit à Poléon qu'il était temps qu'il arrête. Poléon lui répondit qu'il n'arrêterait pas plus pour lui que pour un autre, qu'il n'avait même pas commencé à «battre les ailes de pigeon» et qu'il en avait encore pour une demi-heure. Pierre, vite comme l'éclair, saisit Poléon par les deux épaules et l'envoya s'écraser sur une grosse chaise de bois franc qui s'écroula comme un château de cartes. Poléon en resta saisi.

Le père Jean, fumant sa pipe à côté du poêle, se leva bien tranquillement, alla mettre la main sur l'épaule de Pierre, et lui dit ceci:

– Pierre tu seras toujours pierre!

Et sans plus de préambule, il alla bien tranquillement reprendre sa place au bout du poêle. Poléon se releva, et tellement confus de cette défaite, il décida d'aller se coucher. La veillée reprit à la satisfaction de tout le monde.

Si le père Jean était remarquable par sa force et son physique, il ne l'était pas moins par son appétit. Il était vorace dans les repas de fêtes, surtout lorsqu'il avait pris quelques «coups de petit blanc»! Ordinairement, il

mangeait tant que la table n'était pas découverte.

Invité à un souper chez Antoine Parizeau, on plaça le père Jean au bout de la table. Phébée, la femme d'Antoine, était renommée surtout pour son ragoût de pattes de cochon. Elle avait pris grand soin d'en faire toute une quantité pour la circonstance. Comme c'était le mets favori du père Jean, il «attaqua» le plat de ragoût avec voracité. Dans ce temps-là, la coutume était de chanter en mangeant, ce qui prolongeait de beaucoup le souper. Comme le père Jean ne chantait pas, c'était tout à son avantage.

Après que tout le monde eut chanté et mangé à sa guise, Phébée commença à enlever les couverts. Lorsqu'elle arriva au père, elle lui demanda:

– Avez-vous bien mangé père Jean?

– Batin de torchon, que tu as du bon ragoût Phébée, répondit le père Jean. Passe-moi donc la *bolle*.

Et le père Jean finit le reste. Quand il se leva de table, il dit à Phébée qu'il avait pris tout un souper. Il alla s'asseoir au bout du poêle, alluma sa pipe et sembla s'endormir.

On enleva les tables et on commença à danser les quadrilles. Tout fut arrêté par un bruit étrange: le père Jean venait de tomber en bas de sa chaise sans connaissance. Puisqu'il était impossible d'avoir un docteur avant quatre heures, il fallait agir au plus vite. On

essaya de lui faire boire une solution de soda à pâte avec de la moutarde, mais sans succès. On confia donc le cas à Titoine Hamel qui était le charlatan des environs. Il leur ordonna de rouler le père Jean dans un tonneau de mélasse vide. On confia le père Jean à la «tonne» à mélasse vide et comme il y avait une côte près de la maison, on le fit rouler en bas. Ceci eut pour effet de secouer le père joliment. Titoine examina le visage du père Jean et ordonna de répéter l'opération «au plus maudit». Ce n'est qu'au troisième voyage que le père Jean eut son premier «rapport» et qu'il «déboucha». Titoine Hamel fit un geste d'orgueil et s'écria:

– Il est sauvé! Si on avait attendu le docteur, il serait mort!

Il remercia ses sauveteurs et en badinant, il accusa Phébée d'avoir fait du trop bon ragoût! Titoine fut chaleureusement félicité pour sa médecine mystérieuse et la veillée recommença avec plus d'ardeur.

Je m'en voulais de finir mon histoire sans faire les louanges de cette courageuse personne qu'était Julie, le femme du père Jean, que tout le monde appelait la «sainte» femme. Elle travaillait jour et nuit et acceptait toute privation sans murmure. Le père Jean reconnaissait ses qualités et ne manquait pas d'en faire les louanges lorsqu'il parlait d'elle. Mais victime de son avarice, il ne dépensait jamais une piastre pour lui faire des faveurs.

Atteinte d'une grave maladie, cette pauvre Julie souffrait en silence sans même connaître la cause de son mal car le père Jean ne faisait pas venir le docteur. S'affaiblissant de jour en jour, elle dit à son mari que sa mort n'était pas loin. Le père Jean lui répondit que le bon Dieu n'était pas un sauvage et qu'il ne laisserait pas partir une aussi bonne femme dont il avait tant besoin. Comme Julie insistait pour lui faire comprendre la gravité de sa maladie, le père Jean lui dit ceci :

– Batin de torchon, meurs, je ne t'ai jamais obstinée.

Deux jours après, le père Jean se réveilla, sa femme morte à ses côtés.

Pour la première fois de sa vie, il fit une crise de larmes et il se rendit chez le bon curé Maurice pour lui annoncer la nouvelle en lui disant ceci :

– J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre ce matin Monsieur le curé. Je me suis réveillé et Julie était morte à côté de moi, froide comme de la glace.

– Pas possible, répondit le bon curé. Tu n'as pas vu le docteur, tu n'es pas venu me chercher.

– Batin de torchon, je ne pensais jamais qu'elle était malade comme ça. Je perds une sainte femme Monsieur le curé. Comme elle ne m'a jamais coûté cher, j'aimerais bien lui faire chanter un beau service.

– Elle a bien mérité cela, répondit le curé.

Monsieur Maurice qui connaissait le père Jean réputé pour son avarice trouvait cela un peu étrange de sa part. Ce dernier lui demanda ceci:

– Combien ça coûte pour un service de première classe?

– Vingt piastres, répondit le curé, deuxième classe, quinze piastres.

– Batin de torchon, c'est vrai que c'est une affaire! Je n'ai jamais fait chanter un service, je ne pensais pas que c'était si cher. De dernière classe, combien ça coûte Monsieur le curé?

– On peut faire cela pour dix piastres, répondit le curé.

– Batin de torchon, Monsieur le curé, Julie, une sainte femme comme elle a toujours été, elle est certainement sauvée. C'est bien une folie que de dépenser de l'argent pour rien. Vous n'avez pas quelque chose où on pourrait prier pareil et qui ne coûterait rien?

Monsieur le curé répondit qu'il n'avait rien de meilleur marché en fait de service que celui de dernière classe

– Les vêpres, ça ne coûte rien, remarqua le père Jean. Forcez sur les vêpres.

– J'ai trop connu ta femme pour l'enterrer aux vêpres, répondit le curé. Fatigue-toi pas, je vais lui faire chanter un beau service et ça ne te coûtera rien.

Le père Jean lui serra la main en le remerciant de sa grande générosité.

Rémi était le plus jeune des garçons du père Jean. Il était toujours demeuré avec ses parents. Il aimait la maîtresse d'école à la folie. Rémi avait souvent demandé au père de lui vendre la terre pour qu'il puisse se marier et commencer une vie nouvelle. Le père Jean lui avait toujours répondu de ne pas se fatiguer avec cela, car lorsqu'il jugerait qu'il aurait l'âge d'administrer quelque chose, il le lui dirait. Comme il n'y avait plus de femme dans la maison, Rémi profita de la situation pour renouveler sa demande. Son père lui répondit :

– Marie-toi et prend l'affaire en main. Quant à moi, je ferai le mort pour six mois et au bout de ce temps, je ressusciterai. Si tu as administré cela à mon goût, je te donnerai la terre et tu auras soin de moi jusqu'à ma mort. Si tu as mal administré cela, ce sera le contraire.

Rémi accepta la proposition et le mariage ne tarda pas. Lui et sa femme faisaient de leur mieux pour bien administrer l'affaire. Quant au père Jean, il mangeait, dormait et se berçait toute la journée sur la galerie en fumant sa pipe. Il ne parlait que pour le strict nécessaire.

Un jour, Rémi était allé au village. Le chien de William Laverture qui était reconnu pour être un mangeur de moutons commença à poursuivre les moutons de Rémi. Après une course endiablée, les moutons devenus fous sautaient les clôtures en laissant une partie de leur laine dans la broche piquante. Le plus

beau mouton de Rémi, poursuivi par le chien, alla se jeter dans la clôture de broche juste en face du père Jean. Il se prit le cou dans la clôture. Le chien profita de la situation pour dévorer ce pauvre mouton sous les yeux du père Jean qui ne se dérangea pas. Rémi de retour à la maison aperçut son plus beau mouton dévoré et demanda au père Jean pour quelle raison il n'avait pas sauvé le mouton. Le père Jean lui dit :

– Comme tu n'as pas de mémoire Rémi ! Je t'ai pourtant dit que pour six mois j'étais mort ! En étant mort, je ne pouvais pas aller sauver le mouton.

Le père Jean n'eut pas la chance de ressusciter comme il l'avait dit à Rémi car un mois après cette aventure, il mourut d'une indigestion aiguë. Il laissa dans l'esprit de ceux qui l'avait connu toute une série de souvenirs de ses étranges aventures.

Trois mois après la mort de son père, Rémi eut la douleur de voir mourir sa femme. Rémi jura de ne jamais aimer une autre femme. Seul dans sa maison, il invitait les voisins pour veiller et comme il était très superstitieux, il avait la manie de raconter toutes sortes d'histoires « épeurantes ». Les jeunes des alentours allaient tous les soirs veiller chez Rémi pour entendre ses histoires de chasse-galerie, de revenants, de feux follets. Lorsqu'ils revenaient chez eux après la veillée, ils semblaient être poursuivis par des mauvais

esprits. C'est à «l'épouvante» qu'ils retournaient à la maison.

Permettez-moi de vous raconter deux de ses histoires. La première parle de sa défunte femme et la deuxième, d'un phénomène étrange et Rémi racontait:

– Comme j'aurais aimé voir la défunte, j'ai toujours demandé au bon Dieu qu'elle m'apparaisse. Mais je n'avais pas le bonheur de la voir dans mes songes. Un soir que j'avais été à l'écurie après la veillée, il pouvait être aux alentours de minuit, j'aperçus une lueur dans la trappe au plafond de l'étable. Je m'approchai pour examiner cela. J'aperçus ma défunte Odile, belle comme un ange, qui me regardait dans les yeux et qui me dit: «Rémi, Rémi». Je fis deux signes de la croix, et partis pour aller l'embrasser mais elle disparut. C'est là que j'ai commencé à la porter. J'ai eu l'impression que je l'avais sur les épaules pendant deux mois. Je ne la voyais pas, mais je la portais. J'ai pensé que j'avais trop forcé la volonté du Seigneur en lui demandant qu'Odile m'apparaisse. C'est pour cette raison que ce n'est jamais bon de forcer la volonté du Seigneur. Deux jours après cette apparition, je fumais tranquillement ma pipe devant le poêle, en pensant à aller me coucher. Tout à coup, je vis partir le miroir qui traversa la maison pour aller se démolir sur la cheminée du poêle. Je me suis dis tout de suite: «Mon frère Clovisse est mort.» Comme de fait, trois

jours après je reçus le télégramme disant: «Clovisse est mort et enterré dans un «pitre» de sable.»

J'aurais encore beaucoup à vous dire sur cette étrange famille. Je me contenterai donc de terminer cette histoire en vous disant que pour ceux qui l'ont connue, c'était une famille assez curieuse.

# Les Pellerin

Le 15 mai 1860, deux frères du nom de Luc et de Jimmy Pellerin partaient de Lévis pour acheter deux petites terres dans le septième rang de la paroisse de Saint-Paul-de-Chester dans les Cantons de l'Est. Après avoir visité plusieurs paroisses, ils avaient choisi ce coin de terre qui leur semblait très avantageux. Leurs deux terres, voisines l'une de l'autre, avaient en superficie trois arpents de large sur cinquante de profondeur. Ces deux terres avaient été occupées par deux villageois qui y avaient vécu sept ans. Comme ces deux colons venaient de la grande ville, ils avaient manqué de courage pour continuer à vivre dans ce coin reculé des Cantons de l'Est. Puisqu'ils n'avaient jamais payé leurs taxes, le conseil municipal fit vendre les deux terres. Luc et Jimmy qui étaient au courant de l'affaire les achetèrent à très bon marché. Luc et Jimmy n'étaient pas des bourreaux de travail. Jimmy surtout, admirateur de la nature, aimait la chasse et la pêche par-dessus toutes choses. Saint-Paul-de-Chester était l'endroit tout désigné pour satisfaire leurs passions. Les petites rivières remplies de truites et les bois pleins de gibiers de toutes sortes abondaient.

Jimmy, âgé de vingt-sept ans, était marié avec une grande brune très jolie, du nom de Clémentine Levert. Deux filles étaient nées de cette union. Luc avait comme épouse une petite «créature» aux cheveux et aux yeux

d'un noir étincelant. Sans être jolie, elle était très attirante, d'une bonté infinie. Elle avait toujours le sourire aux lèvres. Mariée depuis trois ans, elle était mère de deux garçons et d'une fille.

Luc et Jimmy ne possédaient pas le même physique. Luc était un grand sec tandis que Jimmy était court mais assez costaud. Mais au point de vue caractère, ils se ressemblaient beaucoup. Ils avaient les mêmes gesticulations dans leur parler et surtout, ils utilisaient les mêmes patois. Au point de vue travail, Luc n'était jamais pressé mais il aimait le travail. Jimmy était reconnu comme très paresseux. Chacun s'installa dans une petite maison de bois rond construite par les premiers défricheurs et ils commencèrent une nouvelle vie.

Dans ce petit rang de campagne, vivaient déjà dix familles. Ces braves gens paraissaient très heureux de leur sort. Ils étaient très dévoués les uns envers les autres. Souvent, ils organisaient des corvées. Le soir, ils se réunissaient pour jouer aux cartes, prendre un «coup» de «petit blanc» et danser des «sets carrés». Jimmy et Luc étaient très heureux d'être entourés d'aussi bon monde.

Six mois après son arrivée, la femme de Jimmy mit au monde un garçon. Ce fut pour eux une grande joie. Jimmy espérait tellement avoir un garçon qu'il avait choisi son nom à l'avance. Luc et Délima furent choisis comme parrain et marraine. Jimmy leur dit ceci:

– Voudrais pas forcer la note, mais si vous voulez me faire plaisir, donnez-lui le nom d'Edmond.

N'oubliant pas son patois favori, il ajouta :

– Sacarlotte sacréguer, sais pas si c'est une hantise, mais j'ai ce nom-là dans l'idée depuis que Clémentine est en famille.

On l'appela donc Edmond.

Très jeune, il donnait des signes d'un caractère assez étrange. Presque toujours souriant, il lui arrivait de faire de terribles colères de temps à autre. Sa crise finie, il revenait très joyeux. On pouvait même le prendre pour le meilleur enfant du monde. À l'âge de six ans, il commença à aller à l'école du rang. Il était très studieux et surtout travaillait de façon remarquable. C'était lui qui rentrait le bois pour chauffer le poêle de l'école. Toujours au-devant de la maîtresse en cas de besoin. En plus de ces qualités, il était très joli et chantait très bien. Sa maîtresse l'aimait bien. Elle faisait de son mieux pour ne pas le faire choquer car elle savait qu'une fois en colère, rien ne pouvait arrêter sa crise. À l'âge de dix ans, Edmond commençait déjà à travailler dans son entourage. Il aidait à faire les jardins, à traire les vaches, à ramasser les fruits. Il cherchait toujours à avoir de l'ouvrage. Tout le monde était d'accord pour dire qu'ils n'avaient jamais vu un enfant aussi travaillant et qu'il ne ressemblait pas à son père sur ce rapport-là. Il arrivait à Edmond de

faire remarquer à son père qu'il ne faisait pas beaucoup d'ouvrage dans une journée. Mais Jimmy rigolait bien de cela. Il répondait à Edmond en ces termes:

– Toi, fiston, tu es trop travaillant, tu vas te ruiner très jeune. Rappelle-toi que les oiseaux du ciel ne sèment pas mais moissonnent. Ne t'en fais pas avec la vie et tu seras heureux.

Edmond n'approuvait pas cela. Un jour que Jimmy et Luc sciaient du bois et que Jimmy ne donnait pas un gros rendement, Luc arrêta net de scier, regarda Jimmy et lui dit:

– Jimmy, Jimmy, embarque si tu veux mais laisse-toi pas traîner les pieds.

Edmond qui était justement là à corder du bois fit cette remarque à son père:

– Moi me faire dire cela, je considérerais cela comme une insulte.

Il empoigna la scie et se mit à scier comme un possédé. Luc lui dit:

– Donne la poignée à Jimmy, sacréguer, j'aime encore mieux scier avec lui. Toi tu vas me faire mourir.

Edmond, à l'âge de 15 ans, avait un physique remarquable. Les jeunes filles ne manquaient pas de lui faire de l'œil. Cependant, Edmond avait un petit défaut de langue, il bégayait un peu mais cela ne l'embarrassait pas trop. Edmond avait beaucoup de qualités mais il avait aussi des défauts. Il était alcoolique. À son âge, il ne buvait pas trop

souvent, mais lorsqu'il avait l'occasion, il s'enivrait. Sous ce rapport, il avait certainement hérité du défaut de son père qui était ivrogne à l'occasion. Évidemment, sa femme le contrôlait pas mal. Mais lorsqu'il avait une chance, il se saoulait.

Quelques colons de Saint-Paul-de-Chester avaient pris l'habitude d'aller faire les foins chez des fermiers à St-John's-Berry au Vermont. Ces fermiers engageaient tous ceux qui voulaient, surtout les faucheurs. C'était un avantage pour ceux qui voulaient se ramasser un peu d'argent. Luc et Jimmy étaient deux bons faucheurs à la petite faux. Edmond était même meilleur que son père. Il avait moins d'expérience mais il était plus vaillant. Après avoir discuté entre eux, ils décidèrent d'aller faire les foins au Vermont. Un bon matin, ils se firent descendre à Victoriaville pour prendre le train.

Arrivés au Vermont, ils s'engagèrent chez un gros fermier du nom de Jerry Bamsey, un homme de six pieds et deux pouces qui pesait 280 livres. C'était un bon diable mais qui ne parlait que quelques mots en français. Il avait deux façons d'engager ses hommes, à la job ou à l'heure. Ceux qui travaillaient à la job faisaient plus d'argent évidemment car ils travaillaient plus fort. Luc et Jimmy préférèrent travailler à la job mais Edmond s'engagea à l'heure. Edmond était tellement vaillant qu'il se faisait remarquer parmi tous les

autres, même s'il perdait une journée de temps à autre par rapport à la boisson. D'un caractère joyeux, il faisait des pitreries à la demande. Il était aimé de tout le monde.

Leur travail dura un mois et demi. Ils revinrent à leur demeure très enchantés de leur aventure, ayant de l'argent en poche. Les parents n'avaient pas oublié de les fêter à leur retour. Il va sans dire qu'ils avaient beaucoup à raconter à leurs amis de leur voyage. De temps en temps, ils prononçaient quelques mots en anglais pour épater davantage leur entourage. Edmond fit ce genre de vie jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Il allait faire les foins toujours à la même place et, l'hiver, allait dans les chantiers.

Après avoir fréquenté pendant six mois une jolie fille du nom de Zéphyrine Desrosiers, il décida de la marier. Le père Jimmy lui donna sa terre à condition qu'il les fasse vivre, lui et son épouse, jusqu'à leur mort et qu'il lui donne 50$ par année pour son argent de poche. Jimmy était père de quatre enfants, deux garçons et deux filles mais il ne restait qu'Edmond à la maison. Ses deux filles étaient mariées et Napoléon, le frère d'Edmond, demeurait à Montréal.

En parlant de famille, j'aimerais faire une petite description de la famille du père Luc. Ici, je fais remarquer à mes lecteurs que si je commence à écrire «le père Luc» et «le père Jimmy», c'est qu'on les nommait ainsi dans

leur entourage vu qu'ils commençaient à prendre de l'âge. Le père Luc avait dix enfants, six garçons et quatre filles. Cette famille était très unie. Les enfants ne cherchaient pas à s'éloigner trop du foyer paternel. Tous portaient un très grand respect envers leurs parents. C'étaient des enfants très «dévotteux» surtout Ernest le plus vieux de la famille qui priait même en travaillant. Mais comme il arrive toujours des petits troubles même dans les meilleures familles, je me permets de vous raconter une petite aventure qui arriva à Émile, le plus jeune, le préféré du père Luc, mais aussi le petit mouton noir de la famille. On l'appelait presque toujours Titi. On lui avait donné ce sobriquet par rapport à sa petite taille. Titi n'était pas du tout coléreux, toujours gai et souriant, il faisait mine de toujours vouloir rendre service. Il avait toutes les apparences d'un petit saint. Mais, comme les apparences sont souvent trompeuses, Titi avait plusieurs défauts. D'abord, il était hypocrite à cent pour cent et menteur en plus d'être coureur de jupons. Titi fréquentait la maîtresse d'école du rang. Comme l'école était très proche de leur demeure, Titi allait veiller à l'école presque tous les soirs. C'était une très bonne institutrice, très «dévotteuse» et qui avait une très bonne réputation. Malgré tout cela, la maîtresse d'école était enceinte de cinq mois. Titi avait l'intention de la marier. Il avait fait part de son projet à son père. Ce dernier était très heureux

de ce prochain mariage mais ignorait complètement que la future femme de Titi était enceinte. Après avoir fait un petit caucus de famille, les enfants décidèrent de mettre leur père au courant de la situation. Mais tous manquaient de courage pour annoncer la nouvelle au père Luc. Dans ce temps-là, si une fille avait un enfant, cela faisait tout un drame.

Il fut donc décidé que l'homme le plus qualifié pour annoncer la nouvelle était le cousin Edmond. Ils lui demandèrent s'il voulait leur rendre ce service. Edmond répondit :

– C'est pas un job que j'aime bien, mais si vous êtes trop peureux pour parler, je vais lui dire, moi, calvaire.

Et ici je fais remarquer à mes lecteurs qu'Edmond avait l'habitude de sacrer à l'occasion.

La journée même, Edmond prit deux bons « coups » de petit blanc et se rendit chez le père Luc qui était à se bercer tout en admirant la nature. Après avoir échangé quelques mots sur la température, Edmond dit :

– Je viens vous voir aujourd'hui mon oncle, c'est pas pour parler de température, c'est quelque chose de bien plus grave que cela.

– Sacarlotte sacréguer, Edmond, est-il arrivé un malheur ? Parle Edmond, parle.

– C'était pas à moi à vous apprendre cette nouvelle-là mon oncle, mais pas un maudit ne voulait vous le dire.

– Mais dis-moi donc Edmond, veux-tu me faire languir plus longtemps? Parle, ouvre-toi.
– Bien oui, bien oui, je vais parler. Je suis venu. Vous savez mon oncle que Titi doit se marier dans deux mois avec la maîtresse d'école.
– Bien oui, bien oui, Edmond je suis au fait de tout cela.
– Oui, vous savez cela mon oncle mais vous ne savez pas par exemple que Titi l'a partie pour la famille. Elle est de cinq mois. Le fait d'aller à l'école tous les soirs sans surveillance, c'est ce qui est arrivé.
– Oh, oh sacarlotte sacréguer Edmond, c'est toute une nouvelle! Tu parles en connaissance de cause Edmond? Tu es bien sûr de cela?
– C'est tel que je vous le conte, mon oncle.
– Pas, pas, pas, pas fou Titi, pas fou.
– Maudit, mon oncle que vous prenez bien ça.
– Sacréguer Edmond, faut pas s'en faire avec cela. Ils ont eu une petite faiblesse d'amour, ils vont se marier. Les choses vont s'arranger. Titi a bon cœur. Je ne doute pas de leur bonheur.
– Je suis bien content de voir que vous prenez cela de même mon oncle, là je m'en vais, je suis pressé.
– Salut Edmond et merci pour la nouvelle.

Le père Luc fit une petite remontrance à Titi mais tout s'arrangea à l'amiable.

Un mois après cet événement, Edmond devenait orphelin de mère. La pauvre femme

mourait d'une indigestion aiguë. Ce fut une grande douleur pour la famille et même pour son entourage, car cette femme était aimée de tous ceux qui la connaissaient. Le père Jimmy restait seul avec Edmond. Accoutumé de se faire dodicher par sa sainte femme, il manquait beaucoup de tendresse. Edmond sans être trop dur pour son père était trop pressé pour s'occuper de ses caprices et le père Jimmy, qui passait la plupart de son temps dans la balançoire, n'aidait pas beaucoup à Edmond. Ce dernier était toujours enterré d'ouvrage et travaillait comme deux bons hommes. Il fatiguait de voir le père Jimmy se bercer dans la balançoire. Edmond était tellement matinal que lorsque les gens se levaient, Edmond était déjà rendu à l'ouvrage.

C'était le temps des foins; mon oncle Hachey qui possédait une terre voisine de celle d'Edmond avait dit à ses garçons:

– Demain matin, on va poigner Edmond. On va se lever assez tôt pour commencer à faucher avant lui.

Le lendemain, à la levée du jour, ils se rendirent au champ pour surprendre Edmond mais quelle fut leur déception d'entendre le bruit de la faucheuse. Edmond fauchait déjà et de sa belle voix. il entonna *Les montagnards*, sa chanson favorite. Edmond avait cette habitude de chanter en fauchant. Il n'y avait rien de plus beau, le matin de bonne heure, que d'entendre cette belle voix.

Inutile de vous dire que dans les veillées, on ne manquait pas de faire chanter Edmond. Il était comique de voir le père Jimmy très fier de son Edmond, avertissant les gens de faire silence. Il se levait debout, les deux mains en l'air et il disait ceci:

– Halte-là! Edmond chante!

Sur le plan financier, Edmond progressait très vite. Il avait bâti une bonne maison. Elle n'était pas luxueuse mais assez grande pour loger une grosse famille. Edmond était déjà père de neuf enfants. Chaque année, un nouveau-né venait s'ajouter à la famille. Edmond avait acheté une nouvelle terre deux fois plus grande que la terre paternelle. Les enfants d'Edmond commencèrent à travailler bien jeunes car il avait toujours de l'ouvrage à leur donner.

Un bon matin, Tony, le plus vieux des garçons, trayait une vache dans l'enclos. Le bœuf partit comme un éclair et sauta sur le dos de la vache, Tony tomba sur le dos et la chaudière de lait se renversa dans sa figure. Tony qui était prompt comme la grêle, se leva en blasphémant, saisit un piquet de clôture et partit après le bœuf lui rabattant le piquet sur les reins avec tellement d'ardeur que le bœuf pliait jusqu'à terre. Le père Jimmy qui se berçait dans la balançoire eut connaissance de la scène. Il réprimanda Tony en ces termes:

– Tony, Tony laisse la liberté et ses droits à ce bœuf.

Mais Tony l'envoya chez le diable et continua sa course.

Edmond eut le malheur de perdre sa femme très jeune. À 40 ans, cette pauvre femme mourut d'un accouchement. Ce fut un dur coup pour Edmond. Il demeurait avec plusieurs enfants et le père Jimmy. Heureusement que Délima, la femme du père Luc, très dévouée, s'occupa de l'affaire. Elle envoya une de ses filles pour avoir soin des enfants et s'occuper du ménage. Au bout de quatre mois, Edmond se remaria avec Lucia, la sœur de sa femme défunte. De très belle apparence et remplie de qualités, mais elle n'était âgée que de vingt-cinq ans. C'était jeune pour prendre charge d'une famille. Elle accepta tout cela avec courage. Dix enfants naquirent de ce deuxième mariage.

Un jour, dans le temps des semailles, Edmond devait descendre le fromage à Victoriaville. Pour ne pas perdre de temps, Edmond décida de faire le voyage de nuit après avoir semé toute la journée. Le père Jimmy lui dit qu'il n'était pas raisonnable d'entreprendre un tel voyage de nuit après avoir travaillé toute la journée. Edmond lui répondit qu'il n'avait pas besoin de ses conseils. Le père Jimmy lui dit:

– Fais comme tu voudras Edmond, mais, des fois, quand on veut aller plus vite que le violon, on paie!

– Laissez faire le violon et mêlez-vous donc de ce qui vous regarde, rétorqua Edmond.

Après le souper, Edmond alla charger son fromage à la petite fromagerie du rang et partit pour Victoriaville.

Le lendemain, Edmond ne revenait pas vite. Mon frère Joséphat, qui était à faire la clôture, avait demandé au père Jimmy s'il voulait lui aider à étendre la broche. Le père Jimmy lui répondit:

– Aujourd'hui Joséphat, je vais t'aider toute la journée car j'ai le pressentiment que l'on ne verra pas Edmond.

En effet, le soir arrivé Edmond n'était pas encore de retour.

Avant d'aller traire les vaches, le père Jimmy dit à Joséphat:

– Edmond aurait mieux fait de prendre mon conseil. En tout cas, nous autres, on a fait une bonne journée, on mérite quelque chose. Viens à la cave on va aller voir le baril de bière.

Une fois rendu au baril, le père Jimmy en allant pour ouvrir le baril trouva le robinet barré. Le père Jimmy devenu blême dit:

– Ça prend un homme cochon; il a barré le baril et il a caché la clé. Moi qui suis si fatigué et qui aurais tant aimé prendre un «coup».

Mon frère Joséphat, qui avait un gros flacon de gin caché dans la tasserie dit à Jimmy que, s'il voulait prendre un coup, de le suivre à la grange. Le père Jimmy regarda mon frère en face, le saisit par les épaules et lui dit:

– Sacarlotte sacréguer. C'est-ti vrai que tu en as?

– Suivez-moi, répondit Joséphat.

Ils se rendirent à la grange. Mon frère lui passa le flacon. Le père Jimmy saisit le flacon à deux mains et en but comme si c'était de la bière. Mon frère avait du regret de lui avoir parlé de son flacon de gin, car il était convaincu que le père Jimmy se saoulerait. C'est ce qui arriva.

Ils commencèrent à traire les vaches. Le père Jimmy marchait en chambranlant, il chantait des chansons en anglais. Il essaya de traire une vache. Le lait lui coula sur les genoux et finalement il tomba sur le dos sous la vache. Lucia, la femme d'Edmond, aperçut le père Jimmy sur le dos et se rendit compte tout de suite qu'il était en boisson. Elle demanda des explications à Joséphat qui n'ayant pas le choix lui raconta toute l'affaire. Lucia lui dit:

– Tu n'aurais jamais dû lui passer le flacon. Tu dois le reconnaître: lorsqu'il tombe dedans, il se saoule! Tel père, tel fils! Va le conduire à la maison et couche-le.

Joséphat le prit par-dessous les bras et tant bien que mal il réussit à le rendre à son lit.

Le lendemain au petit jour, on vit arriver Edmond et je vous assure qu'il n'était pas en forme pour chanter *Les montagnards*. La figure marquée d'égratignures et une cruche

de whisky vide dans la voiture. Inutile de vous dire que Lucia avait la façon courte. On se plaça à table pour déjeuner. Personne ne parlait y compris le père Jimmy qui avait pris la nuit pour se dégriser. Edmond parla le premier:

– Maudit, voulez-vous bien me dire pour quelle raison vous avez l'air bête de même, vous autres.

Lucia lui répondit:

– Après une «brosse» comme celle que tu as prise, on peut pas te recevoir en souverain. Regarde-toi donc la face à part de cela.

Edmond répondit:

– C'est parce que j'ai trois petites égratignures que vous êtes tristes de même. Maudit, je ne me pensais pas considéré comme ça. Prenez pas les nerfs avec cela vous autres, c'est pas la fin du monde une petite brosse. Je vais reprendre le temps perdu, cela ne sera pas long. À part de cela, c'est un peu de la faute à Philippe Letrésor qui était sur une brosse de trois jours. On s'est rencontré à l'Hôtel Bernier et il ne m'a pas aidé.

Malgré sa fatigue, Edmond se darda à l'ouvrage et travailla à la course toute la journée.

Tout allait pour le mieux dans ce rang de campagne où tout le monde s'accordait très bien et s'entraidait entre eux, lorsqu'un bon matin, l'on vit arriver un cocher de Victoriaville avec un nommé Oscar Latulippe et sa famille. Il revenait demeurer sur sa terre

qu'il avait abandonnée depuis quinze ans pour aller travailler aux États-Unis où il avait ramassé une petite fortune. Ce fut une grosse surprise pour les gens du rang. Ils le voyaient arriver avec une certaine méfiance, car Oscar leur avait donné pas mal de trouble avant son départ pour les États-Unis. Oscar, homme très autoritaire, doué d'une charpente et d'une force peu communes, était assez familier avec la loi. C'était un homme très redoutable pour ses adversaires surtout dans les circonstances car il avait pas mal d'argent. Oscar était un homme pas nerveux et qui ne revenait pas vite sur une décision. Ce qui était étonnant, c'est que sa femme du nom de Maria Hamel et ses enfants, six filles et un garçon, étaient d'une nervosité extraordinaire. Oscar, homme très fier et orgueilleux, commença par acheter de grandes toilettes à toute la famille. Il alla aussi dans une grande écurie de Montréal et acheta deux chevaux avec attelage et voiture. Il achetait toujours ce qu'il y avait de plus beau. Cela semait la jalousie dans le voisinage. Les jeunes ratoureurs du rang commencèrent à prendre plaisir à lui jouer des tours.

Comme c'était coutume dans ce rang de faire boucherie en commun, Oscar n'avait pas voulu participer. Quinze cochons furent tués la même journée. Un des garçons d'Edmond et le garçon de Gerry Larivière coupèrent la queue de tous les cochons, attachèrent un ruban rouge à chaque queue et, dans la nuit,

les pendirent à la corde à linge d'Oscar. Le lendemain, Oscar fit une crise de colère. Il dit:
– Je finirai bien par savoir qui a fait cela.

Deux semaines plus tard, Oscar maria une de ses filles. Les deux mêmes malfaisants décidèrent d'accrocher dans un arbre une pancarte remplie de bêtises qui, tout en annonçant le mariage de la fille d'Oscar, attaquait la réputation de toute la famille. Tous les passants arrêtaient leur voiture pour lire cette pancarte. Oscar grimpa dans l'arbre, la décrocha et en sacrant dit à mon père:
– Tu vas voir Jos qu'elle va être utile à la cour cette pancarte-là et que ça va leur coûter cher.

Pour être sûr de découvrir les coupables, Oscar envoya sept actions parmi ceux qu'il doutait les plus. Pressés de questions, les deux malfaisants avaient fini par avouer leurs méfaits à leurs parents. Edmond et Gerry Larivière allèrent voir Oscar pour prendre un arrangement. Ce dernier leur répondit que c'était la cour qui réglerait cela et, comme le garçon d'Edmond n'avait que quinze ans et le garçon de Larivière dix-sept ans, la cour condamna Edmond et Larivière à payer les frais et chacun 150 $ d'amende.

Inutile de vous dire que cet incident ne ramena pas la paix avec Oscar. Il serait trop long de vous énumérer tous les troubles que ses voisins eurent avec lui. Oscar était toujours prêt à se servir de la loi et évidem-

ment ne manquait pas d'encouragement de la part de son avocat; il finit par dépenser une grande partie de son bien. Il trouvait toujours les coupables mais cela lui coûtait très cher.

Oscar mourut à l'âge de soixante-dix ans d'un cancer des os. Après deux mois de grande souffrance, il s'éteignit dans sa maison sans même avoir été à l'hôpital. Lorsqu'il fut atteint de cette maladie, il se réconcilia avec ses voisins et avec Edmond. Ce dernier venait le voir très souvent et l'encourageait dans ses douleurs. Un soir, où quelques voisins étaient allés veiller chez Oscar, car c'était la mode dans ce temps-là de veiller les mourants, son garçon Maurice, pas trop brillant, discutait avec Régina, une de ses sœurs, de l'enterrement de son père. Il demanda à Arthur Laurin, son voisin, s'il ne lui passerait pas son cheval noir qu'il accouplerait avec le sien pour conduire le corbillard. À un moment donné, il se leva prestement, se rendit au pied du lit de son père et lui dit:

– Papa, s'il y a un petit moyen, ne mourez pas cette nuit parce que mon oncle Lucien Bigot doit arriver demain matin. Il a téléphoné aujourd'hui et il a dit qu'il aimerait bien vous voir en vie.

Ici, je fais remarquer à mes lecteurs que Maurice n'était pas un mauvais garçon, qu'il aimait ses parents et une fois son père décédé, il eut très bien soin de sa mère jusqu'à sa mort.

Nous étions à l'approche des fêtes et comme Edmond avait commencé à festoyer un peu trop de bonne heure, il lui arriva une petite aventure assez comique. Un bon matin, il s'aperçut que l'une de ses truies était en chaleur. Il la conduisit chez un nommé Joseph Clerc qui gardait le mâle du «sacrégricolle». Edmond avait attelé sa jument trotteuse du nom de Baloune. Pour faire le voyage, il n'avait pas oublié de placer une cruche dans le devant du berlot. Mon père qui avait vu descendre Baloune et Edmond qui chantait une chanson à boire nous dit:

– Edmond est sur la brosse.

En arrivant chez Joseph Clerc, tous le deux firent honneur à la cruche avant de décharger la truie. L'accouplement fait, Edmond et Joseph continuèrent à boire. L'endroit n'était pas trop bien éclairé et ayant trop fait honneur à la cruche, ils embarquèrent le mâle au lieu de la truie. Voilà Edmond qui prend le bord du village avec l'intention de rencontrer ses amis et de trinquer avec eux.

Dans l'intervalle, un nommé Borné Latourelle, désireux de faire accoupler sa truie arriva chez Joseph Clerc. Aussitôt sa truie débarquée, la bataille commença entre les deux truies. Elles voulaient se manger vivantes. Latourelle demanda à Clerc:

– Quelle sorte de cochon fou gardes-tu?

Clerc lui répondit qu'il n'avait jamais l'habitude d'être fou. Il saisit un manche de

fourche et en donna deux bons coups sur la tête de la truie d'Edmond. À ce moment, il la reconnut. Clerc téléphona tout de suite au magasin général du village pour s'informer si on avait vu Edmond. En effet, Edmond était là. C'est-à-dire qu'il prenait un coup dans la cave du magasin. Le marchand général Joseph envoya son garçon Omer avec sa voiture faire échange car Edmond n'était pas en position de la faire. Inutile de vous dire que cette aventure fit tourner la langue de plusieurs dans le voisinage.

Le père Jimmy, ardent fumeur, était bien négligent pour se hacher du tabac. Il demandait à Edmond de lui passer sa blague. Edmond ne lui refusait pas mais il répliquait:

– Maudit vous n'avez rien que cela à faire, vous, hacher du tabac. Vieux paresseux!

Un bon matin qu'Edmond lui avait passé sa blague, le père Jimmy se rendit à sa balançoire comme à l'accoutumée. Il alluma sa pipe mais il ne fuma pas longtemps. Il tomba sans connaissance. Edmond alla pour le relever: le père Jimmy était déjà mort d'une attaque de cœur. Ce fut tout un émoi car le père Jimmy n'avait jamais été malade.

Edmond était très nerveux de cette mort qui l'avait réellement frappé. Le soir même, tous les gens du rang étaient venus veiller le père Jimmy. C'était un soir calme. Edmond et deux des garçons du père Luc, Ernest qui hérita du bien paternel et Arthur, qui avait

une curieuse manière de parler en plus de s'écouter discutaient de la mort du père Jimmy. Lorsque Arthur Pellerin prit une pose des plus solennelles et dit:

– Patience de patience (c'était son patois préféré), regarde donc Edmond, sur la montagne à Hyacinthe, c'est comme des centaines de feux qui voltigent vers le firmament.

Edmond regarda la montagne et vit la même chose. En effet, c'étaient comme des langues de feu qui s'allumaient et s'éteignaient en voltigeant. Edmond qui était superstitieux d'avance devint blême et dit à Arthur:

– C'est pas d'autre chose qu'un avertissement, maudit que j'ai peur. T'aurais fait mieux, toi Arthur, de pas en faire la remarque. J'étais assez apeuré, tu n'avais pas besoin de me montrer cela.

Ernest qui n'avait pas encore parlé et qui égrenait son chapelet regarda Edmond dans les yeux et il lui dit:

– Tu n'as pas toujours été trop tendre pour ton vieux père, Edmond. Cette apparition-là, c'est pas pour rien.

Edmond lui répondit:

– Toi Ernest, avec tes Jésus, viens pas m'insulter en me disant que je n'ai pas eu bien soin du père.

Là-dessus Edmond entra comme une flèche dans la maison.

Pour quelque temps, Edmond eut bien de la difficulté à dormir. Il voyait toujours le père Jimmy avec sa tuque de laine sur la tête assis dans la balançoire avec une énorme pipe et qui fumait comme une locomotive. Edmond en parla au curé et fit chanter deux grands-messes. Le bon curé lui dit qu'il ne ferait plus ce rêve. Et, en effet, ce rêve fatigant arrêta.

Edmond mourut à l'âge de 72 ans d'un cancer d'intestin et, malgré la défense de son docteur et de sa famille, il travailla jusqu'à sa mort. Il fut regretté par tous ceux qui le connaissaient. Les jeunes comme les vieux disaient qu'il n'aurait certainement pas de reproche de ne pas avoir assez travaillé. Tout le monde était d'accord pour dire que ce sont des hommes de cette valeur qui font la prospérité du pays.

# Les Boisvert, les Parenteau et les Sévigny

Comme je suis présentement à écrire les souvenirs de mon enfance, je veux signaler deux événements qui me reviennent à la mémoire et qui ont fait jaser bien des gens de cette petite paroisse des Cantons de l'Est du nom de Saint-Paul-de-Chester. Le 21 avril 1922, cinq personnes d'une même famille furent noyées dans les eaux de la rivière Blanche. C'était le temps de la drave. Cette rivière qui l'été devenait très basse était à la fonte des neiges tellement haute que l'on en profitait pour faire la drave. On avait fait une grande «dam» pour accumuler plus d'eau. Lorsque l'on voulait draver les billots au moulin, on ouvrait ce que l'on appelait les pelles de la «dam». Un surplus d'eau poussait les billots vers les moulins à scie. C'étaient toujours les mêmes personnes qui ouvraient les pelles de la «dam» dont le Ti-père Boisvert et ses quatre garçons. Chacun était occupé à ouvrir les pelles lorsque la force de l'eau souleva la «dam» et les précipita dans ce terrible courant. Chaque fois que l'on en repêchait un, on le plaçait côte à côte de la «dam». Imaginez la douleur de cette famille. Comme ces gens étaient très estimés et aimés de tout le monde ce fut un deuil général. Le soir même, une grande partie de la paroisse est venue veiller au corps. Comme c'était triste de voir dans cette maison de campagne cinq cercueils côte à côte. Je vous assure que les sympathies ne manquaient pas de la part de

tout le monde. Le bon curé fit tout son possible pour encourager cette pauvre famille tellement éprouvée et le service fut très remarquable par la foule qui était présente. Jamais on n'avait vu autant de monde à un service.

Un mois après ce tragique accident, un chasseur du nom de Roméo Parenteau fut trouvé mort écrasé dans sa trappe à ours. Père de famille de dix enfants, connu de tout le monde comme un homme très estimé, sa mort attira beaucoup de monde.

Le 10 novembre de la même année, un meurtre prémédité arriva dans cette paisible paroisse. Un nommé Arthur Sévigny, père de trois garçons, acheta une terre avec l'intention de la donner au plus vieux de ses garçons qui devait se marier prochainement et qui s'appelait Philippe. Alors, son frère René, très jaloux de Philippe, qui devait hériter de la terre décida de le faire disparaître avec l'intention d'avoir la terre à son tour. Comme Philippe aimait à prendre un coup, il décida de l'empoisonner en ajoutant dans un verre d'alcool du vert à Paris, poison que l'on se servait souvent pour détruire les insectes. Son frère, après avoir bu ce liquide, fut très malade mais le fait d'avoir restitué beaucoup lui permit d'échapper à la mort. Alors, René décida de se reprendre une deuxième fois avec une dose plus forte. À cette époque, les veillées de jeunesse étaient à la mode et chacun payait la traite à ses amis. Alors, René avait préparé

deux bouteilles de boisson pour la veillée, une pour Philippe et une autre pour ses camarades faisant bien attention de ne pas se tromper. Il paya la traite à Philippe avec la bouteille qui contenait le poison. Comme il voyait que Philippe était très malade, il le ramena à la maison. Aussitôt arrivé à la maison, son père appela le docteur de Ham Nord lui disant de venir que son garçon était en danger de mort. Le docteur arrivé à la maison ne put que constater le décès de Philippe. Le docteur trouva cette mort étrange et il prit un échantillon de ce que Philippe avait vomi pour le faire analyser. Après l'analyse, il constata qu'il avait bu assez de poison pour faire mourir plusieurs personnes. Les funérailles se firent sans que personne ne se doute de rien car l'on avait dit que Philippe était mort d'une indigestion aiguë. René portant la croix faisait tellement le triste que personne n'aurait pu penser qu'il avait empoisonné Philippe. Deux semaines après les funérailles, on vit une machine qui se dirigeait vers le cimetière. Comme les machines étaient très rares à cette époque, on trouva cela pas mal étrange. On vit quatre personnes se diriger vers le cimetière. C'était le coroner, un détective et deux personnes avec des pelles pour déterrer Philippe. Après une deuxième analyse, on commença l'enquête. Tous ceux à qui René avait payé la traite furent appelés à la cour. Mon frère Jean était de ceux-là. Ces

jeunesses, qui n'avaient jamais été à la cour, auraient préféré ne pas être mêlées à cette affaire. Évidemment, ce fut René qui fut le plus questionné mais il nia toutes les accusations. Ils le passèrent au détecteur de mensonge et c'est là qu'il avoua son crime. Son père, organisateur libéral, avait choisi pour défendre René le meilleur avocat en la personne de Joseph-Édouard Perreault, député libéral du comté. Comme la politique a toujours eu beaucoup d'influence, il réussit à convaincre les jurés que René ne connaissait pas la puissance du poison. Il fut condamné à seulement quatre ans de prison, verdict dont la population de Saint-Paul fut très révoltée. On disait comme c'est sale la politique. À sa sortie de prison, voyant que personne ne s'intéressait à lui, il partit travailler en Ontario. Depuis ce départ, personne n'eut de ses nouvelles.

**Napoléon Hamel**

Le 10 mai 1870, Napoléon Hamel partait de Trois-Rivières à la conquête d'une nouvelle terre dans les Cantons de l'Est. Âgé de vingt-deux ans, le plus vieux d'une famille de dix enfants, il avait souvent entendu parler d'une paroisse des Cantons de l'Est du nom de Saint-Paul-de-Chester. Plusieurs de ses camarades de chantier lui avaient fait l'éloge de ce coin de terre qui était leur place natale. Napoléon Hamel décida d'aller défricher une terre dans cette paroisse. Il possédait tout ce qu'il fallait pour faire un bon défricheur. Doué d'une force remarquable, il mesurait six pieds et un pouce et pesait deux cent quarante livres. Dans les chantiers, il passait pour la meilleure hache.

N'écoutant que son courage, il partit à pied, son fusil à la main, son havresac contenant 25 livres de farine de sarrasin, un couvert, un chaudron de fonte pour faire de la galette, sa fameuse hache, une toile pour faire une tente, du gros sel, un peu de linge et comme trésor 25$ en poche et des hameçons pour prendre de la truite. Il devait parcourir 125 milles pour se rendre à destination. À certains endroits, il suivait les routes mais le plus souvent il passait à travers les bois pour raccourcir son chemin. Il savait très bien s'orienter mais il devait prendre des précautions pour ne pas s'écarter à travers ces grandes forêts. Napoléon ne fut pas favorisé par la température car il y eut de forts orages.

Malgré cette température chaude et humide, il fit ce long voyage en quatre jours dormant la nuit sous sa petite tente et se nourrissant de poisson et de gibier. Un bon matin, il fut éveillé très tôt par un gros ours qui voulait entrer dans sa tente. Gardant son sang-froid, il l'abattit d'une seule balle.

Parvenu à destination, Napoléon alla rendre visite à l'un de ses camarades de chantier qui demeurait dans le septième rang de cette paroisse. Il avait invité Napoléon à venir s'établir près de lui. Imaginez la surprise de Frédéric, c'était le nom de ce camarade, de voir arriver Napoléon. Inutile de vous dire qu'il fut pressé de questions. Il fut décidé que Napoléon resterait chez lui jusqu'au temps où il aurait choisi son terrain. À deux milles de la demeure de Frédéric, il y avait de grandes forêts de bois franc qui appartenaient au gouvernement mais il était possible d'acheter des lots à très bon marché en se rendant chez un notaire du nom de Philippe Désilet qui demeurait à Victoriaville et qui s'occupait de la vente de ces lots. Napoléon décida de parcourir cette forêt pour se choisir un lot à son goût.

Sa première préoccupation fut de trouver une belle source d'eau claire et intarissable. Après avoir trouvé l'endroit idéal, Napoléon se dit en lui-même: «Ici, je vais faire ma vie.» Le soir même, il se confia à Frédéric qui lui offrit de le conduire chez le notaire pour acheter son

lot. Napoléon accepta avec plaisir. Le lendemain de bonne heure, nos deux copains partaient pour la ville de Victoriaville distante de vingt milles par des chemins croches et raboteux. Mais le trajet ne fut pas trop long car Frédéric avait un très bon cheval de route. La vente de ces terrains se faisait comme ceci: le notaire chargeait 5$ pour faire le contrat et donner tous les renseignements voulus et l'acheteur payait au gouvernement 3$ l'arpent, payable par versements égaux sur une période de vingt ans. Napoléon acheta cent arpents de cette terre non défrichée et c'est à partir de ce moment que Napoléon commença sa vie de colon.

Il se bâtit un petit «camp» de bois rond. Travaillant jour et nuit, se nourrissant de chasse et de pêche, il ne fut pas lent à se faire un petit jardin pour avoir des légumes au plus tôt. L'hiver arrivé, Napoléon remontait au chantier et au début du printemps, il revenait sur sa terre. Au bout de quatre ans, il avait défriché assez grand de terre pour garder une vache et une paire de bœufs. Il décida alors de se bâtir une petite étable et de faire la coupe de bois l'hiver sur sa terre car il y avait une demande pour du bois carré. On appelait cela des «plançons». Seul le merisier était acheté, il ne fallait pas qu'il mesure moins de deux pieds carrés, équarri sur une longueur de douze pieds. Ces «plançons» étaient expédiés en Angleterre. La forêt de Napoléon était

boisée de gros merisiers blancs. Tous les colons des Cantons de l'Est étaient très heureux de ce commerce car c'était le seul moyen de faire un peu d'argent. La majorité des colons achetait des chevaux pour charroyer ses «plançons» à Victoriaville. Les braves colons travaillaient jour et nuit en se disant qu'il fallait en profiter tandis que la manne passait. Ce commerce dura deux ans. Inutile de dire que Napoléon, qui était surnommé «la grande hache», en profita pour se ramasser quelques cent piastres. La demande de ces «plançons» était tellement grande, surtout la première année, que les acheteurs venaient même au-devant des «charroyeux» avant qu'ils n'arrivent à Victoriaville.

Un nommé Elzéar Piféon, un ratoureur qui avait la réputation de ne pas être trop scrupuleux en affaires, avait joué un vilain tour à un acheteur de «plançons» du nom de Pierre Turcotte. Piféon avait abattu un merisier d'une grosseur extraordinaire. Tous étaient d'accord pour dire qu'ils n'avaient jamais vu un aussi gros arbre droit comme une flèche mais il était creux. Alors, Piféon coupa son «plançon» juste au bout du creux et le paqueta avec de la neige. Il prit aussi bien soin de le placer le creux en bas et après avoir disposé deux grands drapeaux rouges à chaque bout du «plançon», il prit le bord de Victoriaville. Comme à l'accoutumée, deux acheteurs de Victoriaville étaient venus à la

rencontre des «charroyeux». Pierre Turcotte arriva le premier. Il aperçut venir Piféon debout sur son énorme «plançon» et qui criait:

– Une offre pour une colle.

Turcotte sans dire un mot «étampa» les deux bouts du plançon, ce qui voulait dire qu'il était acheteur sans marchander. Il dit à Piféon:

– Si je l'ai étampé, il faut que tu sois raisonnable. Combien veux-tu pour ton «plançon»?

Piféon répondit:

– C'est pas à moi à faire le prix. Vous connaissez cela le bois, vous savez ce que cela vaut une colle de cette grosseur.

Turcotte mesura les deux bouts et dit à Piféon 10$. Dans ce temps-là, c'était beaucoup d'argent. Piféon répondit:

– C'est un prix raisonnable, j'accepte.

Turcotte lui donna les 10$ en lui disant:

– Si tu as d'autres «plançons» de même, je serai toujours acheteur.

Piféon repartit en riant dans sa barbe. Une fois rendu à Victoriaville, il fallait bien décharger le «plançon» et c'est justement en déchargeant ce «plançon» que les employés de Turcotte s'aperçurent que le fameux «plançon» était creux. La cour à bois était remplie de charroyeux et de curieux qui rigolèrent à leur goût. Inutile de dire que l'affaire se rendit vite aux oreilles de Turcotte qui voulut se faire

remettre son argent en traitant Piféon de malhonnête. Mais Piféon, pas nerveux du tout, lui répondit:

– Écoute bien ce que je vais te dire, Turcotte. J'ai commencé à crier avant d'arriver à toi, une offre pour une colle mais tu l'as achetée pareil. Tu sais bien qu'une colle c'est un «plançon» pourri. Deux charroyeux me suivaient. Ils ont eu connaissance de toute l'affaire et là tu me traites de malhonnête. Non seulement, je ne te remettrai pas d'argent, mais j'ai idée de te poursuivre pour m'avoir traité de malhonnête et pour le moment va droit chez le diable.

Turcotte était au comble de la fureur mais il comprit qu'il ne pouvait rien faire. Piféon était content de son coup.

Revenons à Napoléon Hamel qui commençait à penser au mariage car il voulait fonder un foyer et avoir des enfants. Il commençait à avoir assez grand de terre de faite pour que cela devienne intéressant de cultiver. Il commença à se bâtir une bonne petite maison puis il convertit son «camp» en poulailler.

Dans ce temps-là, les veillées étaient assez fréquentes même si la population n'était pas très nombreuse. Les jeunes et les vieux s'amusaient de façon remarquable. Ils prenaient un petit «coup» de bon «Saint-Pierre et Miquelon», chantaient et dansaient à la relève. Napoléon qui était doué de toutes ces qualités, et qui en plus jouait très bien du violon, était très considéré dans les veillées. D'une douceur

remarquable, toujours prêt à rendre service, très généreux, Napoléon n'avait pas d'ennemis. Dans une grosse veillée de jeunesse dans le rang de la «clairance», Napoléon rencontra une très jolie fille du nom d'Églantine Bérubé qui chantait comme un rossignol et qui avait très bonne mine. Après avoir passé une partie de la veillée ensemble, ils décidèrent de se fréquenter et ce fut le coup de foudre. Quatre mois après cette rencontre, ils étaient mariés. Les parents d'Églantine lui firent une très belle noce, meublèrent la maison et donnèrent à Napoléon la plus belle vache de leur troupeau ce qui était beaucoup pour ce temps-là.

Durant plusieurs années, ce fut le parfait bonheur. Doués tous les deux d'une parfaite santé, travaillant sans relâche, ils progressaient très rapidement. Chaque année, un nouveau-né venait grossir la famille qui bientôt compta huit garçons et une fille.

Comme le bonheur ne peut être durable sur cette terre, Napoléon connut, par la suite, toute une série de malheurs. Une épidémie de fièvre s'abattit sur la région. Cette maladie était des plus contagieuses, on l'appelait la fièvre noire, et comme la médecine n'était pas très développée à cette époque, ce fut une vraie épidémie. La famille de Napoléon fut l'une des premières de la paroisse atteinte de cette terrible maladie. Le pauvre Napoléon perdit sa femme et le plus jeune de ses

garçons âgé de dix mois dans la même semaine. Inutile de dire la douleur de Napoléon et de ses enfants de perdre une aussi bonne mère. Seul Napoléon et le plus vieux de ses garçons, Henri, ne furent pas atteints par cette maladie. Même si les voisins avaient de la sympathie pour cette famille, ils craignaient tellement cette maladie qu'ils n'osaient pas aller prier au corps, ce qui était la mode en ce temps-là. Heureusement qu'un nommé Dollard Proulx, un petit homme qui n'avait peur de rien et qui avait accompli des prouesses extraordinaires au cours de sa vie mouvementée, apprenant la nouvelle ne fut pas lent à prendre l'affaire en mains.

– Le bon Dieu n'est pas un sauvage dit-il. Faut que je ramasse cela. Ce n'est pas moi qui ai peur de la fièvre noire et vous allez voir que je n'attraperai rien. C'est moi qui ai enseveli tous les tuberculeux du canton et je n'ai jamais rien attrapé.

Dollard avait son désinfectant favori le gin et il ne le négligeait pas dans ce temps-là. Inutile de dire que cela faisait l'affaire de Napoléon d'avoir un homme aussi brave et dévoué que Dollard pour lui rendre service. Il se mit à l'œuvre et il fit cela de façon si magnifique que Napoléon promit, qu'à l'avenir, il se ferait un devoir de visiter les malades et d'ensevelir les morts.

Après la mort de ses êtres bien-aimés, ce pauvre Napoléon vécut des années très dures,

seul, avec ses garçons, il portait sa peine avec courage mais sa chère épouse lui manquait tous les jours. Homme très « dévotieux », il ne manquait jamais la messe et, par sacrifice, il faisait toujours le trajet à pied.

Au bout de cinq ans de cette vie de solitude, Napoléon fit la rencontre d'une vieille fille du nom d'Henriette Brindamour qui demeurait à Montréal et qui était venue passer ses vacances chez une de ses sœurs qui demeurait dans le même rang que Napoléon. Assez jolie, de très bonne mine même, cette vieille fille était douée de tous les plus maudits défauts qu'un être humain pouvait posséder. Hypocrite au point que les gens prétendaient qu'elle ferait une très bonne femme à Napoléon. Plusieurs personnes, par sympathie, avaient même suggéré à Napoléon de marier cette vieille fille. Mais, Napoléon n'avait pas besoin d'encouragement. Car, cette vieille diabolique l'avait ensorcelé au point qu'il ignorait complètement tous ses défauts de peur de la perdre. Après seulement un mois de fréquentations, Napoléon lui proposa le mariage. Profitant de son influence auprès de Napoléon, elle accepta mais avec certaines conditions: d'abord elle lui dit qu'elle était très pauvre et qu'il devait commencer par l'habiller des pieds à la tête. De plus, elle demandait des bijoux assez dispendieux. Napoléon consentit à tous ses caprices et le mariage eut lieu.

Malgré tous les efforts d'Henriette pour se rendre aussi agréable que possible auprès des enfants de Napoléon, ceux-ci regardaient ce mariage d'un mauvais œil surtout Henri et Edmond. Ces derniers, les deux plus vieux, de caractère assez farouche, accoutumés de «courailler» les chantiers, n'aimaient pas à s'en faire imposer par n'importe qui. Ils avaient averti leur père d'être bien prudent car ils doutaient de la sincérité de cette vieille fille. Mais Napoléon était tellement épris d'Henriette qu'il n'attachât pas une grande importance aux recommandations de ses garçons.

Après quelques semaines de cette nouvelle vie conjugale, Napoléon se rendit compte que ses garçons avaient raison car, de jour en jour, il découvrait de nouveaux défauts à Henriette. En plus d'avoir tous les défauts imaginables, elle maltraitait les enfants de Napoléon. Un bon matin, elle demanda de l'argent pour aller passer quelque temps chez ses parents à Montréal. Elle dit à Napoléon que cela ferait du bien à son moral car l'ennui de ses parents, le fait de partir d'une grande ville et de tomber en pleine campagne, avaient changé son caractère. Elle était convaincue qu'après un tel voyage, elle reviendrait beaucoup plus encouragée et qu'elle serait une toute nouvelle femme. Elle était tellement bonne actrice, lorsqu'elle voulait quelque chose, que Napoléon consentit à tout cela. Le lendemain,

il la conduisait prendre le train à Victoriaville. Après lui avoir acheté son billet et lui avoir donné 100$, ce qui était beaucoup à cette époque, Henriette embarquait dans le train qui la conduisait à Montréal la tête remplie de mauvais projets. Ce pauvre Napoléon retourna bien tristement à sa maison. Après six semaines d'une vie de débauche à Montréal, Henriette revenait retrouver Napoléon. Elle n'avait que 10$ et était contaminée. Plus actrice que jamais, elle raconta à Napoléon et à ses enfants à quel point ce voyage lui avait été profitable car elle avait réalisé combien elle était heureuse avec eux. Elle joua tellement son rôle que Napoléon et les enfants la reçurent à bras ouverts.

Quelques jours après son arrivée. Henri, le plus vieux des garçons, arriva des chantiers avec 200$ ce qui était beaucoup d'argent à cette époque. Un vieux garçon du nom de Frumance Paquette demeurait chez le deuxième voisin; ivrogne et pervers en plus, il avait commencé à faire de la façon à Henriette. Elle lui demanda s'il voulait la descendre à Victoriaville. Elle lui dit que s'il voulait se rendre à sa demande, une fois rendue à Victoriaville, elle lui accorderait ses faveurs. Il accepta tout de suite. Profitant de l'absence de Napoléon et de ses enfants, Henriette fit sa valise et comme elle connaissait l'endroit où Henri avait ses 200$, elle ne fut pas lente à les ramasser. En plus, elle trouva 40$ que le

pauvre Napoléon avait eu la malchance de laisser dans la poche de l'un de ses pantalons. Après avoir ramassé les objets ayant le plus de valeur, Henriette embarquait avec Frumance Paquette pour Victoriaville et, de là, elle prenait le train pour Montréal. Imaginez la réaction de Napoléon et de ses garçons à leur retour à la maison. S'apercevant qu'il avait été volé, Henri fit toute une crise et après avoir fait une remontrance à son père, il jura sur la tête de sa mère de la retrouver vivante et de la faire payer pour tout ce qu'elle leur avait fait endurer. Napoléon demanda à ses enfants de bien vouloir lui pardonner d'avoir aimé une diabolique de la sorte. Il jura à ses enfants de ne jamais se remarier.

Henri se chargea de faire enquête afin de savoir de quelle façon elle avait déserté. Après avoir pris des informations dans « les voisinages », il apprit d'un nommé Titaine Pelchat que Frumance Paquette était passé avec une femme. Il n'avait pas reconnu Henriette tellement il passait vite. Frumance fouettait sa jument mais Titaine était convaincu que Frumance conduisait une femme chez le docteur. Avec ces informations, l'enquête fut vite faite. Henri se rendit chez Frumance. Il le trouva couché dans un hamac sous un pommier, dormant comme une bûche et empestant l'alcool. Henri ne lui donna pas la chance de se reposer plus longtemps. Il le saisit par les épaules et le secoua tellement

fort que Frumance ne tarda pas à se réveiller. Henri lui ordonna de lui raconter son voyage avec Henriette. Frumance lui dit qu'il l'avait conduite à Victoriaville parce qu'elle lui avait dit qu'elle voulait voir un docteur pour un cas assez grave. Mais qu'elle l'avait trompé car au lieu de voir son docteur, elle avait pris le train pour Montréal. Henri lui dit :

– Écoute Frumance, viens pas essayer de te blanchir avec moi. Tu es connu pour un maudit malvat, de trimpe, de va-nu-pieds. Tu as toujours vécu rien que pour la cochonnerie. Tu étais de manigance avec elle. Avant de partir, voilà ce que tu mérites.

Henri le saisit par le collet, lui donna quatre bonnes taloches sur les oreilles et un bon coup de pied dans le rond point. Il va sans dire que Frumance, magané d'avance, n'était pas très fort dans le fond de son hamac.

Revenu à la maison, Henri raconta l'affaire à son père. Il lui dit qu'il avait idée d'aller rejoindre Henriette à Montréal et que s'il avait la chance de la rejoindre, elle subirait les conséquences. Ce pauvre Napoléon fit comprendre à Henri qu'il était mieux de renoncer à sa vengeance. D'abord, il serait presque impossible de la retrouver dans Montréal et même s'il la retrouvait, il ne pourrait contrôler sa colère et cela pourrait lui coûter bien cher. Le mieux était de tout oublier et de recommencer une vie nouvelle. Henri décida d'abandonner son profit mais avec regret.

Quelques jours après ce malheureux événement, le pauvre Napoléon fut atteint d'une curieuse maladie. Il ressentait des étourdissements répétés, accompagnés de douleur aux parties génitales et d'un gros mal de jambe. Napoléon se rendit donc chez le docteur qui après l'avoir examiné lui dit qu'il était atteint d'une maladie vénérienne. La majorité des gens de ce temps-là appelait cela les méchants maux. Alors Napoléon répliqua au docteur en ces termes:

– Dites-moi pas docteur que j'ai les méchants maux.

Le docteur lui demanda s'il avait eu des relations sexuelles avec plusieurs femmes ou s'il avait été dans des endroits publics très malpropres. Napoléon répondit qu'il n'avait eu des relations sexuelles qu'avec Henriette et qu'il était convaincu qu'elle lui avait donné cela. Le pauvre Napoléon réussit à se guérir mais cette maladie fut assez longue et très douloureuse. Napoléon espérait passer cette maladie sous secret mais Titoine Pelchat qui avait le don de savoir toutes les nouvelles à part celles qu'il inventait lui-même, raconta l'affaire à tout le monde. Inutile de dire que les gens qui avaient beaucoup d'estime pour Napoléon sympathisaient davantage. Tous maudissaient Henriette. Quant aux garçons de Napoléon, ils la maudirent à tour de rôle et ils lui souhaitèrent tous les malheurs que l'on puisse souhaiter à une pareille putain.

Après avoir passé une telle période de malheur, Napoléon connut une nouvelle vie de tranquillité. Demeurant avec son garçon Edmond qui était marié avec une fille de Dollard Proulx, une très bonne femme qui avait beaucoup de respect pour Napoléon et qui faisait de son mieux pour lui rendre la vie plus agréable. Napoléon était au comble du bonheur. Chose assez curieuse, quatre des garçons de Napoléon marièrent les quatre sœurs, c'est-à-dire quatre filles de Dollard Proulx. Demeurant proche à proche, ces deux familles vivaient en harmonie et ils se divertissaient de façon remarquable. Napoléon se faisait un devoir de visiter les malades et d'ensevelir les morts. Déjà bien aimé pour sa bonté et son grand dévouement, et avec ce nouveau genre de pieuse occupation, Napoléon était connu de plusieurs paroisses comme un saint homme. Tout en faisant du bien, Napoléon aimait ce genre de travail. Il pouvait faire jusqu'à 20 milles à pied pour aller ensevelir un mort et comme le mort était exposé deux et même trois jours avant le service, c'était un petit voyage de quatre jours pour Napoléon car il revenait toujours après le service.

Parmi ses qualités «d'ensevelisseur», il en avait une qui était assez remarquable et que les gens considéraient comme un don; c'était la façon qu'il coupait les cheveux et la barbe. Il faisait au mort une coupe de cheveux qui, aux dires de bien des gens, le rendait encore plus

vénérable. Pour leur faire la barbe, il n'avait pas son pareil, il avait la main sûre et coupait la barbe jusque dans la peau. Étonnamment, Napoléon n'avait aucun apprentissage comme barbier. Il fit ce genre de travail jusqu'à l'âge de 80 ans. Il abandonna forcément car ses mains commençaient à trembler. Il eut la malchance en faisant la barbe à Elzéar Courtemanche, mort noyé, «en dravant» de lui couper le bout du nez.

Après cet incident, Napoléon décida d'abandonner cette sainte besogne. Il mourut à l'âge de 92 ans d'un cancer d'intestin. Estimé de tous, on n'avait jamais vu autant de monde à des funérailles. Napoléon laissa le souvenir d'un homme tellement bon que plusieurs l'invoquaient par la suite dans leurs épreuves.

# Le miracle du petit Pierre

Nous étions au début de novembre de l'an 1850 dans une paroisse des Cantons de l'Est. Quinze familles demeuraient dans un rang situé dans le bas d'une belle montagne que l'on avait surnommée la montagne à Rémi en l'honneur du premier colon qui s'appelait Rémi Poirier. Parmi ces braves colons, quelques-uns avaient hérité du bien paternel mais la majorité d'entre eux avaient défriché leurs terres eux-mêmes. Personne n'était riche dans ce rang de campagne. Chacun possédait une petite terre rocheuse, quelques animaux et de pauvres bâtiments. Loin des grands centres, même loin de leur village, cela représentait beaucoup d'inconvénients. Malgré tout, ces braves gens se contentaient de leur sort et paraissaient très heureux.

La première neige avait fait son apparition. Les bois dépouillés de leurs feuilles qui étaient hier encore très colorées avaient complètement changé de décor. Quelques feuilles retardataires cristallisées par le froid, les beaux sapins recouverts de belle neige blanche, tout cela donnait à cette forêt un aspect des plus enchanteurs.

La majorité de ces gens avaient plusieurs enfants. Dès l'apparition de la première neige, les enfants se regroupaient pour pratiquer les sports. Comme il y avait beaucoup de chasse dans ces forêts, on en profitait pour se faire une réserve de viande sauvage pour les fêtes. On commençait de bonne heure à économiser

quelques piastres pour l'achat des cadeaux. Dans le cœur de ces fervents catholiques Noël était la fête la plus désirée. Malgré leur pauvreté, chacun se faisait un devoir d'acheter des cadeaux à ses enfants.

Parmi ces quelques familles, il y en avait pour qui l'approche de Noël causait beaucoup d'inquiétude. L'argent manquait. Au cours de l'année, le malheur avait frappé cette famille. La mère avait subi une grave opération. La foudre avait détruit un bâtiment et par le fait même un bon cheval avait été tué. La famille Fréchette n'avait jamais été dans une aussi mauvaise position à l'approche des fêtes. Comme cette famille était des plus catholiques, les membres récitaient leurs prières avec encore plus d'ardeur, demandant à Dieu de ne pas les abandonner.

Parmi cette famille de huit enfants, il y en avait un qui attirait l'attention de tout le monde. Il s'appelait Pierre. Mais tout le monde l'appelait petit Pierre à Fréchette. Âgé de huit ans, de très bon caractère, toujours prêt à rendre service et très intelligent pour son âge, toujours le premier de sa classe, sa maîtresse en était très fière. Toutefois, ce que les gens remarquaient le plus en lui, c'était sa dévotion. En plus de réciter toutes les prières en famille, on le surprenait souvent à prier seul dans sa chambre. Mais comme on dit souvent que Dieu éprouve ceux qu'il aime, une nouvelle épreuve frappa de nouveau la famille

Fréchette. La Grise, la seule jument qui restait dans l'étable, tomba malade et malgré tous les bons soins qu'on lui donnait, la Grise perdait. C'était elle qui chaque année conduisait la famille à la messe de minuit. Elle passait pour la meilleure jument du canton. On s'interrogeait de quelle façon on irait à la messe de minuit. Mais le fait de ne pas être conduit par la Grise attristait toute la famille. Un bon matin, petit Pierre se leva très tôt, se rendit à l'étable et s'agenouilla devant la Grise. Les yeux fixés vers le ciel, il récita cette prière:

– Petit Jésus de la crèche, toi qui lis au plus profond de nos cœurs et qui comprends la douleur que nous avons de voir la Grise, une si bonne bête que l'on aime tant, aussi malade. Je te promets de faire beaucoup de sacrifices et de te prier davantage. Petit Jésus veux-tu m'exaucer?

La Grise releva la tête, regarda petit Pierre et d'un bond se releva. Après s'être étirée, elle se mit à piocher et en même temps une épaisse sueur sortait de son corps. Pour un moment, petit Pierre était comme en extase mais aussitôt revenu de son émotion, il courut de toute la force de ses jambes à la maison pour annoncer la bonne nouvelle. Imaginez la surprise de ses parents qui venaient juste de se lever, de voir petit Pierre revenir de l'étable aussi surexcité et répétant sans cesse:

– Un miracle vient d'arriver. Le petit Jésus a exaucé ma prière. La Grise n'est plus malade.

Vite, venez la voir avec moi. Elle est debout et elle pioche.

Voyant la Grise debout, qui mangeait à pleine gueule et qui paraissait en très bonne santé, tous restaient un peu figés ne sachant comment expliquer une aussi prompte guérison. Le père, pour être plus convaincu de la guérison de la Grise, la lâcha dans l'enclos. La Grise commença aussitôt à galoper. On interrogea de nouveau petit Pierre qui répétait toujours: «C'est un miracle!» On retourna à la maison. Devant la croix, on récita une fervente prière pour remercier Dieu de ce qu'on appelait un miracle.

Un charretier arriva à la porte avec un passager. Quelle surprise pour la famille de reconnaître leur oncle Arthur qui était le parrain de petit Pierre. Les bras chargés de cadeaux, il venait passer les fêtes avec eux. Oncle Arthur demeurait à Montréal, il avait fait, pendant plusieurs années, le commerce de la fourrure. De ce commerce, il avait économisé une petite fortune. Veuf, sans enfants, il se permettait de faire beaucoup de cadeaux à ses parents et amis. Il va sans dire que petit Pierre n'était pas oublié.

Nous voilà à la veille de Noël. Tous les préparatifs étaient faits pour la messe de minuit. la température était des plus belles. Un beau froid sec. C'était un soir de pleine lune. Comme tout était prêt pour le réveillon, on décida d'aller à la messe de minuit toute la

famille. Quelques-uns embarquèrent avec les voisins. Le reste de la famille, c'était la Grise qui les conduirait, comme les années passées, à la messe de minuit. Dans ce temps-là, on partait de bonne heure. Il fallait aller à la confesse avant minuit. Le dévoué curé confessait jusqu'à minuit. Nous voilà tous partis pour la messe de minuit. Jamais nous n'avions vu un aussi beau soir pour une messe de minuit. Une pleine lune éclairait la terre à perte de vue. Le bruit des carrioles sur les chemins glacés, les grelots secoués par de vigoureux chevaux, tout cela formait un ensemble de gaieté. La Grise galopait mieux que jamais comme si elle avait voulu prouver qu'elle était guérie miraculeusement.

Enfin, minuit sonna au clocher de l'église dont l'intérieur avait été décoré avec soin. Une multitude de chandelles, entourées de beaux sapins verts, illuminait la crèche. Elle était un peu blanchie de neige artificielle. Évidemment, c'était encore l'intérieur de la crèche qui avait le plus beau décor. Le chœur de chant était dirigé par une institutrice du village qui aimait le chant par-dessus toute chose et surtout ne ménageait pas son temps pour les exercices. Plusieurs chanteurs possédaient de riches voix, des voix tellement puissantes qu'ils auraient pu en faire une carrière s'ils en avaient eu l'avantage. On entonna le *Minuit Chrétien* suivi de tous les beaux cantiques de Noël. La petite église était remplie à sa

capacité. Des gens de tout âge assistaient à cette messe avec beaucoup d'émotions.

Petit Pierre, agenouillé devant la crèche, adorait le petit Jésus qui avait exaucé sa prière. Mais il avait une autre faveur à demander au petit Jésus. Cette faveur, il était certain de l'obtenir: devenir prêtre. Plusieurs fois, dans ses prières, il en avait fait la demande et le cœur serré d'émotion, il la renouvela.

Noël, cette fête grandiose qui parle à l'âme du non-croyant, ne manquait pas de laisser dans le cœur de ces fervents catholiques quelque chose d'inoubliable. Évidemment, après la messe de minuit, c'était le réveillon. Au cours du réveillon, oncle Arthur demanda à son filleul s'il avait bien demandé seulement une faveur au petit Jésus. Petit Pierre répondit:

– J'ai demandé seulement une faveur et je suis certain d'être exaucé. Je veux devenir prêtre.

Connaissant sa grande dévotion, tous étaient convaincus qu'il désirait cette vocation. Sa mère lui répondit que c'était une merveilleuse idée et qu'elle demanderait au bon Dieu de leur donner les moyens nécessaires pour le faire instruire. L'oncle Arthur répondit ceci:

– Si c'est sa vocation, c'est avec un grand plaisir que je payerai toutes ses études.

Petit Pierre saisit son oncle par le cou et lui donna deux affectueux baisers. Le père de petit Pierre dit à l'oncle Arthur que même si petit Pierre, quoique bien jeune, pouvait encore changer d'idée, il voyait la grande générosité de l'oncle Arthur et il le remercia bien sincèrement. Pour la famille Fréchette, pour laquelle Noël s'annonçait un peu triste, ce fut le plus beau Noël que l'on avait jamais passé. Vingt ans après, dans cette même église, on assistait à la plus émouvante cérémonie depuis sa fondation. Petit Pierre était ordonné prêtre. L'église, remplie de tous ces gens qui l'avaient vu naître et grandir parmi eux, le voyait aujourd'hui leur donner la communion. L'émotion était grande dans le cœur de ces braves gens. Le bon curé, excellent prédicateur, fit un sermon des plus émouvants. Des larmes de joie coulaient des yeux. Les parents de petit Pierre remercièrent Dieu d'une aussi grande faveur réalisant par le fait même que, malgré toutes les épreuves, la vie a encore des heureux moments.

# PÂQUES
## À LA DRAVE

Le printemps 1912, dans le haut de la rivière Saint-Maurice, c'était en plein le temps de la drave. À cette époque, la drave était une industrie très importante qui donnait beaucoup d'ouvrage aux pauvres gens. Pour eux, c'était très appréciable. La coupe du bois, l'hiver, et la drave, le printemps étaient les seuls moyens d'économiser un peu d'argent pour passer l'année sans trop de misère. Le métier de draveur, à cette époque, était considéré comme le métier le plus dur et le plus dangereux. À chaque printemps, quelqu'un laissait sa vie dans les eaux de cette turbulente rivière. Comme ils étaient courageux ces gens-là! Ils passaient un long hiver à bûcher du bois dans des conditions de vie vraiment lamentables. En plus du froid, ils devaient supporter la malpropreté qui régnait dans ces camps, en particulier les poux qui souvent les empêchaient de dormir. Après avoir passé un long hiver loin de leur famille, ils commençaient à faire la drave sans prendre une petite vacance. Au début de la drave, ils demeuraient dans les mêmes camps. Toutefois, lorsque la distance était trop éloignée du camp, il fallait se loger dans des tentes le long de la rivière. À cette époque de l'année, il faisait encore très froid la nuit dans ces tentes. De plus, il arrivait souvent que les billots se bloquent à travers les glaces. C'était un bien dur travail.

Comme la fête de Pâques arrivait toujours dans le temps de la drave, il n'était pas ques-

tion pour ces pauvres draveurs d'aller passer Pâques dans leur famille. Toutefois, au cas où des embâcles se produisaient, un prêtre de Trois-Rivières montait avec le postillon pour leur faire faire leurs Pâques. Malgré toutes leurs misères, ils voyaient venir Pâques avec joie. Chacun avait sa réserve de gros gin et ils pratiquaient des cantiques pour la fête. Parmi ces draveurs, il y en avait un qui semait la terreur au point que la «gang» prétendait qu'il était possédé par le diable. Mesurant six pieds et quatre pouces, il pesait 290 livres et avec son caractère, personne n'osait l'obstiner. Comme sacreur, il n'avait pas son pareil. Il sortait des sacres qu'on n'avait jamais entendu dire. Pourtant, dans la «gang», il y en avait plusieurs qui n'étaient pas trop scrupuleux à ce sujet-là. Car dans les chantiers, les sacreurs sont assez communs. Mais des sacreurs de la trempe de Tom Caribou, j'avais oublié de vous dire son nom, tous s'accordaient à dire qu'ils n'en avaient jamais rencontré de pareil. En plus d'être maître sacreur, Tom Caribou critiquait tout ce qui se rapportait à la religion, surtout les prêtres les qualifiant de gangs de fainéants qui avaient choisi la prêtrise parce qu'ils étaient trop lâches pour travailler. Il appelait le Pape la bête à sept têtes et même si parmi la gang, il y en avait qui n'étaient pas des mangeurs de balustre, Tom Caribou réussissait à les scandaliser avec son langage diabolique.

C'était la veille de Pâques, le cuisinier était à préparer la cuisson pour le lendemain: du filet de caribou avec du ragoût de perdrix et de la truite fraîche. Ces draveurs attendaient cette journée avec joie, excepté Tom Caribou qui nous apprit qu'il allait passer les Pâques dans une tente abandonnée car il ne voulait pas voir la face du prêtre qui venait le lendemain. Il nous trouvait bien fous de se donner du trouble pour recevoir cet hypocrite qui montait les voir juste avec l'intention de se bourrer les tripes. Sans l'approuver, la gang n'avait pas à lui donner de conseils tellement elle en avait peur. Évidemment, le contremaître avait beaucoup de regrets de l'avoir embauché mais n'osait pas le congédier de peur qu'il fasse brûler la tente. Tom Caribou partit la journée même avec son «paquesac» et un gallon de gros gin pour la tente en question. Quel soulagement pour la «gang» de le voir disparaître pour quelques jours.

Le lendemain, la fête de Pâques fut très mémorable pour ces pauvres draveurs qui n'avaient pas assisté à une messe depuis huit mois. Trois jours après, quelle ne fut pas notre stupeur de retrouver Tom Caribou noyé dans un grand étang. Cette mort souleva bien des commentaires parmi la «gang». Il y en avait qui disaient que c'était une punition du bon Dieu parce qu'il n'avait pas voulu rester pour la fête de Pâques. Mais la majorité de la «gang» s'accordait à dire que le diable avait tellement

hâte de l'avoir qu'il avait avancé ses jours. Comme il avait toujours dit qu'il n'avait aucun parent vivant, on décida donc de le jeter à la rivière. Évidemment quel soulagement pour la «gang» de voir disparaître ce malvat qui les avait tant fatigués durant son séjour parmi eux. Mais pour quelques-uns de la «gang», cette mort les épeurait beaucoup car ils craignaient d'avoir le même sort. Alors, il y eut comme un regain de dévotion parmi la «gang». Tous faisaient un effort pour se rappeler de leurs prières.

Nous étions donc à la fin de la drave. Inutile de vous dire la joie pour ces draveurs de retourner dans leur famille. Mais pour un de nos camarades, le retour fut des plus tragiques. Pour Pierre Dupont, c'était son nom, quelle ne fut pas sa surprise de retrouver sa femme avec un amant. De caractère très violent, Pierre saisit l'amant par la gorge et l'étouffa jusqu'à la mort. Il va sans dire que pour ses camarades et pour tous ceux qui le connaissaient, ce meurtre non prémédité les atterra beaucoup et tous jetaient le blâme sur sa femme en disant que c'était elle qui était la cause de cette triste mort. Pierre réalisant la gravité de son geste alla tout de suite se livrer à la police. À son procès, le juge eut beaucoup de sympathie à son égard le condamnant seulement à quatre ans de prison. Quant à sa femme, elle fut atteinte d'un cancer du poumon et décéda deux mois après la décou-

verte de cette maladie ne laissant personne dans la misère car ce malheureux couple n'avait jamais eu d'enfants. À sa sortie de prison, Pierre s'engagea de nouveau pour la même compagnie pour laquelle il travaillait auparavant et suivit cette compagnie de bûcherons jusqu'à sa mort. Il décéda à l'âge de 65 ans d'une crise cardiaque laissant dans la mémoire de tous ceux qui l'avaient connu de bien tristes souvenirs.

# NOËL
## DANS LA TEMPÊTE

Il y a de cela plus d'un demi-siècle... c'était la veille de Noël. Depuis le matin, la tempête faisait rage. La neige tombait en flocons serrés. Poussée par le vent du nord-est, elle s'amoncelait dans les courbes, le long des clôtures en bancs durs qui rendaient les chemins quasi impraticables. Sous le vent déchaîné et le froid, les arbres gelés résistaient en craquant de façon sinistre. Les branches tordues semblaient exhaler des plaintes de souffrance indicible. Bien qu'en plein midi, en cette fin de décembre, il faisait presque nuit. Jamais de mémoire d'homme on n'avait vu dans le canton pareille tempête en la veille de Noël.

Nous demeurions dans le rang le plus éloigné du village, à une distance de huit milles de l'église paroissiale. Depuis le premier dimanche de l'Avent, nous ne parlions que des fêtes de Noël et du Premier de l'An. Le soir, après le repas pris en famille, assis près du poêle, nous répétions les cantiques de circonstance. Nos commentaires et réflexions ne manquaient pas de réjouir et d'attendrir nos parents.

Mon père avait un don tout personnel d'aiguillonner notre impatience et de stimuler notre enthousiasme. La messe de minuit, prélude de ces grandes réjouissances, était donc fébrilement attendue. Ce qu'il pouvait, ce cher papa, nous peindre de façon mirobolante les festivités traditionnelles. Le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante.

Imaginez un peu notre consternation lorsque notre père nous déclara qu'à cause de la tempête, il nous était impossible de nous rendre à l'église pour entendre la messe de minuit. Notre désappointement était tel qu'on aurait dit que la mort était passée. Puis avec l'insouciance propre au jeune âge, nous acceptâmes le sacrifice de rester à la maison sur la promesse de nos parents que le réveillon aurait quand même lieu.

Il était cinq heures de l'après-midi. La neige tombait sans arrêt. Poussée par le vent déchaîné, «la poudrerie» s'incrustait aux maisons et aux choses. Elle semblait vouloir nous ensevelir pour toujours.

Nous allions nous approcher de table pour le souper quand soudain on frappa à la porte. Nous nous regardâmes avec une surprise mêlée de crainte. Qui pouvait bien nous arriver par un temps pareil? Après un moment d'hésitation, mon père s'avança et ouvrit. Un cri de frayeur général salua l'entrée d'un être de haute taille, tout blanc de neige, comme un bonhomme de sucre, et dont la barbe était dentelée de glaçons. Il ressemblait beaucoup plus à un spectre qu'à un être vivant.

Il enleva ses mitaines de cuir raidies par le froid et se passa la main dans la figure pour en faire tomber la neige, révélant enfin les traits de son visage.

– Mais, c'est le père David! s'écria ma mère.

La joie générale succéda à la peur. Les questions plurent dru. «D'où venez-vous?» «D'où sortez-vous par un temps pareil?» «On peut donc se rendre au village?»

Mais mon père qui était un homme placide mit un terme aux questions.

– Vite, père David, ôtez-moi ce froc et approchez-vous du feu.

Mon père l'aida à quitter son manteau, son froc, comme il disait, et ses bottes gelées dur comme fer. Il le fit ensuite asseoir dans la grande chaise face au poêle dans lequel flambait un bon feu de bois d'érable. Le pauvre vieux se laissait faire. Assis devant le feu, sa figure s'extasiait de bien-être à mesure que la bonne chaleur parfumée ranimait ses membres engourdis.

Depuis quelque trente ans, le père David, ou plutôt notre quêteux David, vivait de la charité publique. Il passait régulièrement deux fois l'an, parcourant un territoire très étendu. Il lui arrivait parfois de ne pouvoir visiter dans une journée que deux ou trois foyers tellement la campagne était vaste et les maisons d'habitations disséminées.

Mais «Noblesse oblige» et notre quêteux se serait cru déshonoré de passer dans son royaume en ne visitant pas tous ses sujets. D'une politesse exquise, il savait se présenter. Levant légèrement sa coiffure, il s'inclinait en nous saluant de sa phrase rituelle, une phrase

bien à lui : « Mes bons petits parents, avez-vous ce qu'il faut pour l'amour du Bon Dieu ? »

Curieux être que ce père David... Il avait eu, à ce qu'il racontait, une jeunesse assez orageuse. Dès l'âge de seize ans, il s'était embauché avec d'autres jeunes gens de sa paroisse pour faire la coupe du bois dans les chantiers. C'était alors le seul, l'unique moyen pendant l'hiver, saison morte pour la ferme, de se faire un salaire, de se mettre quelques piastres dans le gousset afin de se préparer un avenir, prendre femme et fonder un foyer.

Le malheur, c'est que plusieurs, comme le père David, après un long hiver de labeur ardu, revenaient au village ou dans le rang, avides de jouissances et de plaisir et ne perdaient pas de temps à dilapider cet argent gagné de façon si pénible.

Conseils, remontrances des parents, larmes des mères et des fiancées, rien n'y faisait. C'était une orgie jusqu'au bout de la dernière piastre. Chaque fin de semaine donnait l'occasion d'une soûlerie et, le dimanche, jour du Seigneur, devenait jour de débauche. Cela dura pendant des années, puis, David, qui avait déjà passé la quarantaine, se transforma tout à coup. De brutal, sacreur, batailleur, ivrogne, il devint humble, courtois. On cessa de le craindre, on se mit à l'aimer. Comment expliquer ce changement subit ? Le diable devenu vieux voulut-il se faire ermite ? Usé et cassé par le travail et la débauche n'eut-il d'autre alterna-

tive que de se faire quêteux? Pourtant ses courses à travers la campagne, malgré les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, témoignaient de la vitalité du père David. Est-ce donc qu'un événement extraordinaire était à l'origine de cette véritable conversion? Car cela était une conversion. Jamais on ne l'avait entendu sacrer depuis ce jour. On le trouvait parfois au détour du chemin, agenouillé sous un arbre devant un crucifix que lui avait donné un missionnaire, récitant son chapelet. M. le curé lui-même l'invitait à sa table. Que de jeunes gars ou de jeunes filles, sur le point de faire des bêtises, il avait retenus sur la pente des folies! Non seulement on l'aimait mais on le respectait maintenant jusqu'à lui demander conseil. Disons toutefois que sa foi revenue n'était pas exempte des superstitions propres à nos campagnes de ce temps-là: chasse-galerie, loups-garous, feux follets.

Rappelons en quelques mots, pour le bénéfice des plus jeunes générations, ce qu'étaient ces croyances populaires. La chasse-galerie était le voyage en canot dans les airs sous les auspices du diable à qui on vendait son âme pour la durée du trajet.

Le feu follet était l'âme d'un chrétien vivant qui, n'ayant pas fait ses Pâques depuis quatorze ans, est forcée par Satan à quitter son corps pour aller vagabonder la nuit sous la forme d'un feu bleuâtre de la grosseur d'une noix.

Courir le loup-garou était beaucoup plus craint. Courait le loup-garou celui qui, n'ayant pas reçu l'absolution depuis sept ans, battait la campagne sur l'ordre de l'Esprit malin sous la forme d'une bête noire et gigantesque. Le misérable ne pouvait revenir à son état naturel que s'il était blessé et n'être délivré que si «on lui faisait sortir du sang». Répétons que ces superstitions étaient courantes.

Mais quel était donc cet événement qui avait amené le changement radical de vie du père David? C'est en cette mémorable nuit de Noël que nous allions apprendre ce terrible secret. Nous n'anticipions pas trop.

Après un repas frugal comme il sied de faire en vigile de Noël, les enfant furent priés de monter se coucher. C'est à regret que nous laissâmes notre «quêteux» au coin du feu où, maintenant dégourdi, il racontait à nos parents les nouvelles récoltées depuis son dernier «passage». Mais le regret était atténué par la promesse du réveillon. Nous étions bien décidés à ne pas dormir, mais le murmure des voix assourdies et l'habitude de nous coucher tôt eurent raison de notre impatiente jeunesse.

Nous fûmes réveillés à minuit par mon père et le «quêteux» qui faisaient le tour des chambres en chantant les merveilleux cantiques de Noël. En un rien de temps nous étions habillés et descendus. Jugez de notre émerveillement! Dans un coin, une crèche

avait été préparée. Elle était simple, mais comme elle nous parut belle. Sur un fond de sapin, une poupée avec laquelle mes sœurs n'avaient qu'occasionnellement le droit de jouer remplaçait l'Enfant-Jésus, deux cierges, ceux que l'on conservait pour les Grands Sacrements, remplaçaient l'âne et le bœuf. Ça sentait bon le sapin.

– Mes enfants, dit mon père, c'est vrai que nous ne pouvons aller à la messe de minuit. Nous allons quand même réveillonner. Mais à tout Seigneur, tout honneur. Dieu premier servi. Nous allons d'abord réciter le chapelet.

Et devant la crèche, la famille rassemblée, avec notre quêteux, paya son tribut au Divin Enfant. Chaque dizaine était suivie d'un chant de Noël. Je dois confesser que la dernière dizaine fut peut-être dite avec un peu moins de ferveur que la première. L'appétissante odeur des cretons et des tourtières voisines y était peut-être pour quelque chose.

Nous nous approchâmes bientôt de la table mais non sans que mon père et que le quêteux eussent salué d'un petit verre de caribou. Dame! Il faut ce qu'il faut.

Le père David avait la place d'honneur. C'est lui qui récita le bénédicité. Sur la table décorée pour la circonstance, trônait, entourée de victuailles, la vénérable bouteille de vin de cassis, signe des grandes circonstances.

Cinquante ans se sont écoulés depuis ce réveillon et jamais, depuis, je n'ai vu manger

quelqu'un avec autant d'appétit que notre quêteux, ce soir-là. Depuis quand s'était-il mis quelque chose sous la dent? Il avait dû faire le grand jeûne durant tout le temps de l'Avent. Toujours est-il qu'il ne mangeait pas, il dévorait. Évidemment, nous lui aidâmes à faire honneur à la cuisine de maman. De le voir engouffrer assiettée après assiettée avait piqué notre émulation. Nous fîmes si bien que la table, terre promise d'avant le souper, ne présentait plus que ruines et dévastation.

Repus, nous nous retirâmes de table pour nous approcher du poêle. Papa et le père David prirent place dans leur chaise et allumèrent leur pipe. Les yeux mi-clos, notre quêteux lançait vers le plafond des bouffées majestueuses. Nous n'osâmes pas d'abord le tirer de sa douce torpeur mais notre impatience prit le dessus.

– Père David, racontez-nous quelque chose.

Il avait en effet le don de raconter des histoires merveilleuses qui nous enchantaient.

Le bonhomme promena sur nous un œil attendri, toussota, tassa le tabac de sa pipe et dans son langage rustique il dit:

– Mes bons petits parents, ce n'est pas un conte que je vais vous raconter. C'est ben plutôt une triste et vilaine aventure qui m'est arrivée. Il y a de cela trente ans à soir et j'espère que vous pourrez en faire votre profit en ne manquant jamais la messe de minuit à Noël par exprès.

Oui, c'était la veille de Noël, tout comme aujourd'hui, avec la différence que la journée avait été belle et que la veillée l'était encore plus. La lune à son plein éclairait comme en plein jour. Il était tombé juste assez de neige pour blanchir la terre qui, sous les regards de la lune, miroitait comme des étincelles. Un soir qui ne donnait aucune excuse de ne pas se rendre à l'église pour la messe de minuit.

Avec d'autres gars du chantier où j'étions allé en hivernement, j'avions décidé de quitter le bois et de passer le temps des fêtes au village de la paroisse.

Nous avions en poche chacun une cinquantaine de piastres que nous étions bien décidés à ne pas y laisser moisir. Si au moins j'avions fait un bon usage de cet argent! Ha! mais non, en malvat, ne craignant ni Dieu ni diable, j'étions revenu avec l'idée ben arrêtée d'une robotte de tout le temps des fêtes.

Notre premier bonjour avait été pour la mère Richard qui, avec son fils Poléon, tenait un magasin et au bout du village. La vieille et son gars n'étaient pas de la Croix de Saint-Louis. Au contraire, on ne voyait jamais ces deux êtres à l'église. Et ce qui n'était pas mieux, la mère Richard et son pendard de Poléon buvaient comme deux trous sans fond qu'ils étaient. Oui, la vieille ivrognesse pouvait, le verre à la main tenir tête à n'importe quel soûlaud de notre temps. Et qui plus est, elle nous vendait son whisky à la condi-

tion de nous aider à le boire. Ce qu'elle s'en est passé dans la dalle au cours de sa vie!

«Je prends ça pour me réchauffer», qu'elle disait.

Elle n'est pourtant pas morte brûlée. Un bon matin de janvier, on l'a trouvée dans sa boutique, gelée raide comme un glaçon. Après qu'on l'ait enterrée en arrière du cimetière, car elle n'avait pas fait des Pâques depuis plusieurs années, les mauvaises langues disaient: «Elle pourra dégeler dans l'autre monde.»

Mais je suppose que vous vous d'mandez c'qui avait ben pu m'arriver de si extraordinaire dans cette nuite de Noël, mes bons p'tits parents? Patience, j'y arrive.

Avec de mes compagnons de chantier et d'autres sacripants du village, j'avions rendez-vous, la veille de Noël, chez la mère Richard. Vers quatre heures de l'après-midi, la bande y était au complet.

Pas besoin de vous dire que ça buvait sur l'temps des pommes. Ça prenait tout le temps de la vieille et de son fils Poléon pour réduire le whisky, emplir les verres et empocher l'argent. J'avions dans la gang un grand escogriffe du nom d'Adamasse Lavertue qui jouait de la musique à bouche que ça semblait jamais le fatiguer. Donc, imaginez qu'à prendre un coup comme ça et avec un joueur de musique comme Adamasse si ça a pas pris goût de tinette avant que les gars se fassent aller les

patins dans le milieu de la place: gigue simple, cling-dance, saut du balai... Ça dansait, mes bons p'tits parents, que le diable n'aurait pas pu nous suivre. Ça sacrait aussi, à scandaliser la face d'un chien. Ça chantait des chansons à salir un pavé d'étable! Un vrai carnaval d'enfer. Une orgie de malvats que j'étions.

La mère Richard et Poléon continuaient à servir le whisky et des tranches de pain avec des cortons que je dévorions comme si ç'avait été du poulet.

Pas besoin de vous dire si le temps passait vite. Comme toute chose a une fin, même les plus scandaleuses, voici que sur le coup de onze heures, Adamasse met sa musique dans sa poche en disant: «Y reste plus rien qu'un heure pour la messe, les gars! J'cré qu'il vaut mieux arrêter le charivari et se rendre à l'église car il peut nous arriver du malheur si on manque la messe.»

Il y eut ben un moment d'hésitation mais la plupart de la gang encore tout ébarouis se prépara à partir.

La mère Richard, avec un ricanement satanique, déclara: «On sait ben, la peur, on n'est pas maître de ça. Allez à la messe, mes petits agneaux. Tant qu'à moi, je vas m'coucher.»

J'étais ben sus l'point de faire comme les autres, de prendre le bord de l'église quand Poléon, une bouteille à la main, se plante devant moi et en sacrant, me dit: «David!

j'pensais pas que t'étais une poule mouillée. J'm'aperçois que t'as la tremblette. Tiens, prends un bon coup, ça va te remonter. T'iras à la messe après si t'as peur.»

– Moi, une poule mouillée? Moi, avoir la tremblette? Moi, aller à la messe parce que j'ai peur? Ben t'apprendras, mon Poléon, que je ne suis pas allé à la messe de mênuit depuis quinze ans et que je n'irai pas plus à soir! Tu sauras en plus que je peux boire encore longtemps après que tu seras ben saoul. Apporte ta bouteille que je le scalpe!

Les autres gars étaient partis. La mère Richard, étendue sur son grabat, ronflait déjà comme une orgue. Poléon ouvrit une bouteille, remplit deux grands verres et me dit: «Quen! David, c'est ça note messe de mênuit. Envale.»

En entendant ce blasphème, j'eus comme un frisson dans le bas des reins. Mais comme il était trop tard pour reculer, car j'étions déjà ben dur dans les griffes de Satan, je pris mon verre plein jusqu'au bord et d'un seul coup je me le passai dans la dalle.

Bon sang de mon âme! mes bons petits parents. Ce fut comme si j'avais envalé du feu. Je me sentais raidir les cheveux sus la tête comme des broches à tricoter. Imaginez-vous! Ce pendard de Poléon s'était trompé de bouteille et nous avait servi du whisky en esprit. J'étais comme crampé sus ma chaise, les bras et les jambes raides comme des manches de hache.

Tout d'un coup, v'là le plafond qui part, la lumière qui s'éteint. Plus de Poléon, pus de mère Richard, rien que d'la noirceur. Pas besoin de vous dire que c'était épeurant. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Toujours est-il qu'un craquement et une plainte qui ressemblait au râle d'un mourant en état de péché mortel me firent ouvrir les yeux. Vous me croirez si vous voulez mais la lumière était revenue, le plafond ben à sa place et pas plus de Poléon que sus la main. La mère Richard était disparue, elle aussi.

Pas besoin de vous dire que j'étais pas gros. Avec ça que j'avais encore la corporation tout paralysée et que je restais rivé à ma chaise.

«Poléon, que je cris, ousque t'es donc?» Motte, pas de réponse.

Je regardais tout autour d'la boutique, les yeux tout ébarouis, quand ben lentement v'là la porte de cuisine qui s'ouvre et au lieu de Poléon, j'aperçois une grande bête noire qui ressemblait à un chien, drette sus ses pattes arrière, avec de longues oreilles pointues, une gueule rouge grande ouverte garnie de dents blanches effilées comme des alènes et des yeux de feu qui me fixaient.

Les dents me claquaient. Je tremblais comme un esquelette et l'eau me coulait dans le dos. Le pire, c'était que je ne pouvais pas grouiller.

Soudain, l'animal fit entendre un grognement qui ressemblait à un éclat de rire ou à un blasphème. Toujours debout sur ses pattes arrière, en chambranlant comme un homme en boisson, la bête s'avançait lentement drette sur moi. C'est ben simple, je me sentais fondre. Quand elle fut à trois ou quatre pas de ma chaise, je vis que la bête allait prendre son élan et se jeter sur moi. Dès lors je compris que le maudit chien n'était autre qu'un loup-garou. Sortant enfin de ma léthargie et levant les yeux au ciel, je lançai un cri: «Mon Dieu, pardonnez-moi!» Puis saisissant une paire de ciseaux laissée sur la table, j'en frappai à la tête la bête infernale juste comme elle allait me saisir. Je perdis alors complètement connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais étendu sur le grabat de la mère Richard qui me passait un linge trempé d'eau frette sur la figure. J'entendis aussi la voix de Poléon qui demandait: «Y vas-t-y crever?»

Je me redressai sur les coudes et je compris ce qui s'était passé en voyant que Poléon avait du sang plein la figure. Je perdis à nouveau connaissance.

Mes bons petits parents, je dois vous dire que depuis cette nuit de Noël, jamais je n'ai manqué et vous savez que ce n'est pas par exprès.

Le père David alluma sa pipe tandis que mon père sortait sa bouteille de caribou. Dehors, la tempête faisait toujours rage.

Cinquante ans se sont écoulés depuis cette nuit, mais il ne se passe pas un Noël sans que je me rappelle l'aventure du père David.

# Un avertissement

C'était la veille de la Toussaint. Sur les fermes, dans le canton de Chester, la récolte avait été mise sous toit et les labours étaient finis presque partout. Il restait encore beaucoup à faire: battre le grain, éplucher le blé d'Inde, écosser les pois, les fèves et autres menus travaux propres à la saison d'automne sur la ferme.

Il était de coutume alors dans le canton, de faire une bonne partie de ces travaux en petites corvées, lesquelles étaient pour les participants une occasion de plaisir. Donc, en cette toute fin d'octobre, chez un vieux fermier de Saint-Paul-de-Chester, une vingtaine de jeunes gens du canton s'étaient réunis pour une «écossette» des fèves, après quoi, on devait réveillonner aux «beans».

Je devais avoir sept ou huit ans et je ne sais trop comment, malgré mon jeune âge, j'avais pu convaincre mon père de l'accompagner à cette «écossette» de fèves chez le voisin, Jos Maurice, j'oubliais de vous dire son nom. C'était ma première sortie à pareille veillée. Arrivé chez le père Maurice, je fus émerveillé par la lumière des chandelles, allumées à profusion pour la circonstance, et l'animation qui déjà régnait chez le bonhomme. La joie était à son comble. Les jeunes gars accompagnés de leurs «blondes» s'en donnaient à cœur joie. Les bons mots et quolibets fusaient de tous les côtés.

Soudain, cette gaieté fut interrompue par un bruit. On frappait à la porte. Le père Maurice alla ouvrir et ce fut un cri de joie à la ronde: Le père David! Le père David! En effet, c'était bien lui, ou plutôt le quêteux David. Je crois vous avoir déjà fait connaître, quelque part, cet important personnage. Comme on le sait, notre quêteux avait eu une jeunesse assez orageuse. Puis arrivé à l'âge d'une quarantaine d'années, il s'était transformé et était devenu un bon vivant. Arrivé à cet âge, sans le sou, ayant dissipé tout ce qu'il avait pu gagner, le père David se fit quêteux et comme tel, il se fit aimer de tout le monde.

Il faut le dire, notre quêteux avait un don bien à lui, celui de raconteur. Ayant eu bien des aventures dans sa vie de voyageur, les sujets ne lui manquaient pas. Histoires de chantiers, de sortilèges, de chasse-galerie, de feux follets, de loups-garous, d'avertissements. Il en avait pour tous les goûts et toutes les circonstances. Heureux de l'accueil sympathique qu'on lui faisait, le père David enleva sa coiffure et de sa phrase rituelle salua:

– Bonsoir, bonsoir mes bons petits parents!

À peine avait-il pris un siège, qu'un loustic s'écria:

– Père David! vous allez nous raconter quelque chose, une histoire vraie, vous en savez?

– Ben, mes bons petits parents, si ça peut vous faire plaisir, je peux vous raconter

quelque chose, mais quelque chose de pas trop gai... un avertissement que j'ai eu dans ma jeunesse et que je me rappelle comme si c'était hier.

– Oui! Oui! allez-y, nous vous écoutons, tout en écossant les fèves, de répondre la jeunesse.

– Attendez un peu, père David, que je vous offre quelques gouttes de rhum, ça donne de l'haleine, de lui dire le maître du logis.

– Pas de refus, car ce que j'ai à vous raconter est assez long et épeurant.

Le quêteux s'humecta la langue, alluma sa pipe et dans son langage coloré, après avoir consciencieusement toussoté, il débuta en ces termes:

– Mes bons petits parents, c'est donc pour vous dire que si ce n'est pas de la religion, il ne faut pas trop prendre avec un grain de sel, des choses ben sérieuses qui peuvent nous arriver, par exemple comme les avertissements. Ce ne sont pas des histoires à rire et à se moquer. J'en sais quelque chose pour en avoir eu un fameux dans ma jeunesse et que je n'oublierai jamais, même si je devais vivre cent ans.

Je suis sûr que vous vous demandez d'abord qu'est-ce que c'est qu'un avertissement? Ben c'est bien simple, le mot le dit, c'est ni plus ni moins qu'un avertissement. Ça se produit toujours à l'occasion de la mort d'un parent, d'une connaissance, surtout d'un quelqu'un qui ne vous aime pas. Aussitôt que

la personne lâche le dernier soupir, vous avez la communication, c'est un peu comme le téléphone, avec cette différence que vous ne pouvez pas répondre. Si vous avez la tentation de savoir comment ça se produit, ben c'est pas difficile de vous satisfaire. Ça peut arriver de bien des façons. Par exemple: vous êtes assis ben tranquillement, en fumant votre pipe et tout à coup vous entendez et sentez un grand soupir qui vous arrive en pleine face, c'est sûr que ce n'est pas normal. Vous venez de vous coucher et sur le coup de vous endormir, votre lit se met à trembler ou vos couvertes sont tirées brusquement au pied du lit? Impossible d'en douter, il se passe quelque chose d'étrange. Vous êtes assis à l'église et presque endormi pendant le sermon du curé, flan! une grande main froide vous passe dans le dos, à moins d'être «couillon», vous ne pouvez pas rester indifférent. Vous êtes à jaser avec votre femme, le miroir se décroche et va se fracasser sur l'autre côté de la cuisine, demandez-vous pas ce que ça veut dire, il y a sûrement quelqu'un de votre parenté qui vient de mourir, «exétéra, exétéra». Un avertissement ça peut vous arriver de mille et une façons.

Toujours est-il que, pour revenir au fameux avertissement dont je fus victime, voici comment ça m'est arrivé. C'était l'avant-veille de Noël, j'étais revenu du chantier dans mon village, pour y passer le temps des fêtes avec quelques piastres en poche et surtout avec un

beau stock de provisions. Quand je dis des provisions, inutile de vous dire que c'était plutôt en liquide. En arrivant au village, je me rendis à l'auberge de la mère Richard où je pris une chambre pour une quinzaine. L'auberge de la mère Richard, ce n'était pas le Château Frontenac, oh! non, car si elle avait pompeusement mis un écriteau sur la devanture de sa cambuse et sur lequel on pouvait lire: «Au cabaret Royal», je peux vous assurer que c'était plutôt au cabaret de la crasse et du désordre. Mais, que voulez-vous, c'était le seul endroit où des «gabareaux» de mon espèce, qui se préparaient pour une brosse de quinze jours pouvaient trouver à se loger. J'étais donc installé dans une chambre du fameux «Royal», et j'avais sorti mon stock de bouteilles que j'avais rangées sur une vieille table dans le coin de ma chambre et je me disposais à sortir pour rencontrer certaines connaissances et les convier à une bonne «ribote» quand soudain on frappa à la porte de ma chambre. J'ouvris et je vis entrer un grand individu que je ne reconnus pas tout d'abord. Il s'avança sur moi et me tendant la main en s'écriant: «Mais David! Tu ne reconnais plus les amis?»

En entendant cette voix, j'eus comme un frisson dans le dos. J'avais devant moi la pire bête humaine connue depuis la création. Il y a une dizaine d'années de ça, j'avais été embauché par la Compagnie Price pour la coupe du bois dans le haut Saint-Maurice où

j'avais fait la connaissance de l'individu. Même que pendant tout l'hiver, j'avais été son compagnon à titre de «piqueur» pour l'équarrissage du bois. Ce que cet hiver m'a paru long... Je m'étais promis de ne plus remettre les pieds où se trouverait ce «hurlot» car j'en avais eu assez de passer tout un hiver avec le diable en personne.

Permettez-moi de vous faire son portrait. Au physique, c'était un grand escogriffe mesurant au moins six pieds, maigre comme un clou et dur comme le fer. La tête, mes bons petits parents, une vraie bête de réprouvé; sans une chevelure d'un blond sale, la peau comme le ventre d'une truie sans poil, car mon «hurlot» n'avait pas un seul brin de barbe sur la figure. Les yeux grands comme des piastres étaient d'un gris pâle, presque blanc, les paupières rouges et sans cils clignotaient sans cesse, on les aurait cru mécaniques. Et pour finir, le nez, un vrai museau, surmontait non pas la bouche mais une vraie gueule d'animal. Lorsqu'il grimaçait, car il ne riait jamais, les lèvres minces comme du papier laissaient voir quelques dents jaunes et pointues comme des alènes. Une face à épeurer un miroir.

C'est surtout comme chrétien que l'individu ne valait pas cher. Le «hurlot» avait l'âme plus noire qu'une tache d'encre dans un four à minuit. Jamais personne ne l'avait vu à l'église et s'il lui arrivait de rapiécer ses culottes, ce n'était sûrement pas sur les genoux car bien

loin de faire un bout de prière quand les gars se mettaient à genoux pour leur offrande au Bon Dieu, mon possédé avait sur ses lèvres de papier un rictus de damné. Ha! l'enfant de sa mère, qu'il était donc possédé du démon au point d'en sentir le soufre.

Pour dire qu'il était «malvat» autrement que les autres, il avait sa manière à lui de sacrer. Vous savez peut-être ce que c'est dans les chantiers; les gars pour émoustiller la conversation, l'agrémentent de petits «torrieux» et autres sacres qu'ils pourraient se dispenser de proférer, mais c'est souvent plus par habitude que par méchanceté. Mon Jupiter, lui, avait toute une kyrielle de blasphèmes raffinés qu'il disait avoir appris dans des livres, par exemple: «Je veux que le démon me possède de la couenne aux tripes, Belzébuth, mon maître. Que l'enfer me grille les entrailles, etc., etc.» Son sacre favori, une espèce de rengaine qui lui revenait sur les lèvres à propos de tout et de rien et que je ne pouvais pas digérer, c'était comme un défi au Bon Dieu et au Ciel. Je le vois encore se lever de son «bed» le matin, jeter un coup d'œil par la vitre du camp en s'écriant: «Cadavre de sacristie, qu'il va faire «frette» aujourd'hui.» Cadavre de sacristie, par ici, cadavre de sacristie par là, et ça durait jusqu'au coucher.

Où avait-il bien pu apprendre pareil blasphème? Probablement dans le «Petit Albert», un livre que je ne vous conseille pas de laisser

dans les mains des enfants, un livre qui pue le renégat rien qu'en l'ouvrant. Notre païen portait un nom qui n'avait pas été choisi dans le calendrier des saints. Tenez-vous bien; il se faisait appeler «La chienne à Potvin». Comme vous voyez, ce n'était pas un nom pour la canonisation. Il y avait des gens qui allaient presque à blâmer le clergé de l'avoir baptisé sous un pareil nom. D'autres prétendaient que c'était ni plus ni moins qu'un nom de chien.

Toujours est-il que pour revenir à sa présence au Royal de la mère Richard, je vous avouerai que c'était loin d'être une surprise qui me faisait jouir d'allégresse. Ah! non! je vous en persuade. Mais que voulez-vous, il était là... fallait bien faire face à la musique, n'est-ce pas? Alors David, que je me dis, tâche de finasser pour te débarrasser de ce suppôt de Satan le plus vite possible. Comme je le regardais, la face toute «égarouillée», lui avec sa grimace de païen, il ajouta:

– Ben oui! c'est bien moi ton vieux «chum» du haut du Saint-Maurice — La Chienne à Potvin —, dis-moi pas que tu m'as oublié?

Fallait bien répondre, n'est-ce pas, alors d'une voix «estropiée», je lui répondis:

– Ben sûr que je te reconnais, même que tu n'as pas changé et pour te prouver que ça me fait plaisir de te revoir, on va mouiller ça.

En dedans de moi-même, je me disais, peut-être bien qu'en le faisant boire, je pourrai m'en débarrasser plus vite.

J'ouvris une bouteille, je remplis deux grands verres et je lui dis:

– À ta santé Potvin!

En prenant son verre empli à renverser, je lui vis passer une lueur dans les yeux qui m'annonçait pas son départ pour tout de suite. Après avoir lampé son verre d'un seul coup, il s'essuya la gueule du revers de la main en s'exclamant:

– Cadavre de sacristie que c'est bon ce petit jus-là. Tu me permets d'en prendre un autre, qu'il ajouta avec son sourire de païen.

– Sers-toi, mon vieux, que je lui répondis.

Il remplit à nouveau son verre à renverser, puis clignotant des yeux, il me dit:

– Il faut m'accompagner mon David, il y a si longtemps que nous n'avons pas trinqué ensemble.

Comme je ne pouvais pas reculer, dans les circonstances, je pris mon verre en disant:

– Buvons.

Après une lampée, ce fut une autre, puis une autre et encore une autre. J'avais pensé pouvoir lui tenir tête, mais allez-y voir... à chaque verre que nous prenions, mon ivrogne ne semblait boire que de l'eau, tandis que moi, je me sentais couler à pic. Je m'étais laissé tomber sur un vieux fauteuil, ne sachant trop comment tout ça finirait, quand soudain Potvin me dit:

– Mon David! je crois que tu as ta charge. Je te quitte mais je reviendrai te voir demain

matin et il ajouta: Cadavre de sacristie que t'as l'air empaillé... puis, faisant claquer la porte, il disparut.

Soupirant de soulagement, je me levai de mon fauteuil et, à maille à corde, de peine et de misère, je pus me rendre à mon lit sur lequel, en trébuchant, je m'aplatis pour tomber dans les bras de «Murphy», un Anglais, qui passait son temps à dormir, d'après ce qu'ils disent dans des gros livres.

Comment ça a duré? Ce me serait difficile de vous le dire puisque je dormais à poings fermés, mais soudain, je fus tiré de mon sommeil et en m'éveillant je poussai un cri de désespoir en voyant devant moi «La chienne à Potvin» qui en grimaçant, m'enleva de sur mon lit pour me jeter dans le vieux fauteuil en s'écriant:

– David! tu m'as fait boire, je suis damné et tu paieras pour!

Puis à nouveau, il disparut.

J'ai pas besoin de vous dire que j'étais pas gros... non!... Je tremblais comme une feuille d'automne, les dents me claquaient dans la bouche et je me sentais la tête grosse comme une botte de paille et prête à éclater. Il ne me restait qu'à retourner à mon lit et cette fois, je pus m'y rendre sans trop de misère, pour retrousser les couvertures, m'en couvrir par-dessus la tête, après m'être laissé tomber dans la couchette. Puis je perdis tout à fait conscience.

Je dormis jusqu'au «lever» du soleil et c'est la mère Richard qui m'éveilla en frappant à la porte de ma chambre.

– Mais dormez-vous encore! qu'elle me dit. Vite! vite! levez-vous! Vous savez, le grand escogriffe qui est venu vous voir hier soir? Ben, on vient de le trouver mort gelé raide sur la route.

En apprenant la nouvelle, je restai comme figé. Je me frottai les yeux pour constater avec stupéfaction que j'étais, non pas dans mon lit mais bien dans le fauteuil où m'avait laissé «La chienne à Potvin» en partant la veille. Il y a du sorcier là-dedans que je me dis.

Comment ça peut se faire? J'étais pourtant bien dans mon lit où je jetai un coup d'œil pour constater avec stupeur qu'il n'était même pas défait...Tout à coup, je me rappelai les paroles de Potvin: «Tu m'as fait boire, je suis damné et tu paieras pour.» Alors, je compris tout en pensant: Ah! le malheureux des malheureux et moi qui n'ai même pas pensé à dire un Ave pour le repos de son âme... Pourtant il est bien venu m'avertir!

Si on ne croit pas aux avertissements après ça!

# UNE TEMPÊTE

Si je me permets de vous raconter les effets de cette terrible tempête du 17 février 1918, c'est un peu avec l'intention de faire remarquer à mes lecteurs la différence entre une tempête d'aujourd'hui et une d'autrefois. De nos jours, nous avons encore de violentes tempêtes mais nous sommes équipés pour leur faire face. Il suffit de quelques heures pour déblayer les chemins, les trottoirs. Il faut avoir été témoin des anciennes tempêtes pour voir la différence.

Nous demeurions à la campagne, dans le 7e rang de la paroisse de Saint-Paul-de-Chester dans les Cantons de l'Est. Notre maison était construite sur une côte et, comme nous n'avions pas de bois tout autour, nous étions exposés à tous les vents.

Par une belle journée du mois de février, nous recevions la visite de mon oncle Damasse Morrissette et de sa femme, ma tante Métille. Mon oncle avait le don de prédire la température. À l'approche d'un mauvais temps, il ressentait des douleurs. Tout le monde était d'accord pour dire qu'il n'existait pas de meilleur baromètre pour prédire la température. Mon oncle Damasse était très orgueilleux de ses prédictions. Je me suis souvent demandé s'il ne désirait pas avoir des douleurs pour faire plus de prédictions.

Au cours de sa visite, mon oncle Damasse nous avait prédit une maudite tempête. Il faisait du rhumatisme mais il prétendait qu'il

était atteint d'une maladie beaucoup plus grave que cela. Lorsqu'on lui demandait quelles douleurs il ressentait, il répondait ceci en commençant par son patois préféré:

– Mitonnais, c'est comme si j'avais toute la viande décollée d'après les os.

Deux jours après le départ, il arriva un vent du nord accompagné de gros flocons de neige. Mon père et un de mes frères travaillaient dans le bois. Vers deux heures de l'après-midi, ils s'employaient à abattre un gros arbre, lorsque surgit un coup de vent. L'arbre tourna sur sa coupe. Le «calendard» cassa et l'arbre tomba à un pied de leur tête. Mon père dit à mon frère:

– Sacrons notre camp à la maison au plus maudit. C'est la tempête que Damasse a prédit.

Il fallait parcourir un demi-mille pour revenir à la maison. La tempête augmentait tellement vite qu'ils arrivèrent à la maison à bout de souffle. Ils ressemblaient à deux bonhommes de neige.

La nuit fut terrible. Le lendemain matin, il fallait bien aller faire «le train» à l'étable. La neige montait jusque sous nos bras. C'est avec difficulté que l'on ouvrit la porte de l'étable. Le «train» terminé, mes deux frères Albert et Léon revinrent à la maison dans la neige jusqu'au cou. Ils aperçurent un voilier d'oiseaux de neige qui mangeaient des grappes de «pain-bina» accrochées à la maison, Albert dit à Léon:

– On va leur faire une job.

Ils allèrent chercher deux morceaux de bois franc dans le hangar. Albert dit à Léon :

– Envoyons-les ensemble.

Comme ils n'étaient pas de bons viseurs, les deux morceaux de bois allèrent défoncer un châssis dix pieds plus loin. Ma mère qui lavait la vaisselle eut la peur de sa vie. Les deux morceaux de bois lui passèrent par-dessus la tête pour s'arrêter sur le tuyau du poêle. Imaginez-vous la misère que nous avons eu à réparer ce châssis par une température pareille. Je n'ai pas besoin de vous dire la réprimande que mon père fit à Léon et à Albert.

Après un tel incident, la journée fut plutôt triste. La tempête augmentait toujours. La neige s'accumulait autour des bâtisses formant des bancs d'une hauteur extraordinaire. Ce soir-là, avant de nous coucher, ma mère nous fit réciter deux chapelets afin que la tempête cesse. Il était presque impossible de dormir car la maison craquait. À deux heures du matin, il y eut un « coup de vent » d'une telle violence que la maison branla. Alors, mon père et ma mère se levèrent en toute hâte et nous ordonnèrent de descendre dans la cave. À genoux, ma mère disait le chapelet, une chandelle à la main.

Le lendemain, Albert et Léon s'amusèrent à faire un tunnel sous la neige pour aller à l'étable. Mon père avait « la job de chauffer le

poêle» et aussitôt qu'il y avait place pour un morceau de bois, il le plaçait. Le poêle ne dérougissait pas. Durant cette journée-là, deux choses frappèrent mon imagination. Ma mère dit à mon père de se couper les ongles d'orteils car lorsqu'il s'était levé dans la nuit il lui avait égratigné une jambe. Mon père fut un peu humilié par cette demande mais il décida de se les couper car il se sentait un peu négligent. Il n'avait pas encore fini cette opération que je lui dis de venir dans le châssis. Un gros renard jaune passait très proche. Il semblait écarté. Mon père me dit :

– Il cherche de la nourriture, il crève de faim pendant de telles tempêtes.

C'était la seule visite que nous avions eu depuis trois jours.

Nous étions les plus privilégiés du rang car nous avions l'eau de l'aqueduc et le téléphone. Plusieurs étaient obligés d'aller chercher l'eau au puits. Ma mère avait appris qu'un nommé Napoléon Paquette qui «charroyait» du bois à Victoriaville s'était saoulé et gelé les deux mains et qu'il fallait les lui couper. On était justement à parler de ce pauvre malheureux, qu'on frappa à la porte. Mon père alla ouvrir. C'était Willy Lavertu. Tout le monde l'appelait Pitou Lavertu. Il était venu en raquettes et était habillé comme pour aller au Pôle Nord. Il demeurait au bout du rang, c'est-à-dire à un mille de chez nous. Il nous apprit que sa femme avait accouché dans la nuit. Il n'avait

pas été question d'aller chercher le docteur. Heureusement, il demeurait avec ses parents et sa mère avait assisté à quelques accouchements. Elle était reconnue comme une sage-femme. Pitou tout joyeux et surtout «exagéreux» comme d'habitude nous dit:

– Tout a été sur les roulettes: c'est un gros garçon. On ne l'a pas pesé parce que je n'ai pas de «balance», mais il doit peser au moins 12 livres. Je suis venu vous voir pour avoir un peu de thé et un peu de boisson forte si vous en avez comme de raison.

Il savait que mon père en avait toujours parce qu'il était organisateur politique. Mon père lui dit:

– Ça me fait plaisir Pitou de te rendre ce service, surtout un bon libéral comme toi.

Après lui avoir fait une bonne «ponce» chaude, il lui passa une bouteille et un sac de thé. Pitou repartit en remerciant mille fois mon père et en lui disant qu'il n'oublierait jamais ce service.

Le soir, la neige semblait diminuer mais le vent persistait et le froid augmentait. Il faisait une poudrerie épouvantable mais tout de même, il semblait y avoir un peu d'amélioration car la maison craquait moins. Tous assis autour du poêle, nous remercions la Providence en pensant qu'il y en avait des plus malheureux que nous. Ma mère nous dit:

– Ce soir, on devrait être bon pour passer la nuit sans descendre dans la cave.

Ce qui nous encouragea davantage. La nuit se passa sans trop d'énervements.

Le lendemain, le vent et la neige avaient presque cessé mais il faisait très froid. Nous regardions les effets de cette tempête. Les clôtures avaient disparu, «les bancs de neige» étaient de la hauteur des couvertures, et aussi loin que l'on pouvait voir ce n'était que neige accumulée. Ma mère apprit par le téléphone qu'un Biron demeurant sur la route de Sainte-Hélène était mort d'une crise cardiaque. Il était père de huit enfants. Le docteur s'était rendu mais il était arrivé trop tard à cause de l'état des chemins. Je me permets de faire l'éloge de ces courageux docteurs de campagne qui risquaient leur vie au cours de ces terribles tempêtes pour sauver les pauvres malades, même si très souvent, ils n'étaient pas payés car les gens étaient trop pauvres.

La journée fut beaucoup plus désennuyante car les gens commencèrent à sortir. Mon père se rendit chez Atanasse Gagnon pour décider de la manière de s'y prendre pour ouvrir le chemin. Ils décidèrent que pour le moment, il valait mieux passer à travers les champs. Tous les gens du rang pelletteraient et il fournirait un cheval pour faire un tracé pour se rendre chez Joseph Leclair, le petit magasin du coin. Le bureau de poste était à même le petit magasin.

C'était à deux milles de chez nous. J'étais le préféré de la famille pour aller au bureau de

poste. D'abord, j'étais bien fiable pour emporter les paquets et ça ne me prenait pas trop de temps car j'étais bon marcheur. Ce petit magasin et ce petit bureau de poste étaient d'une malpropreté dégoûtante. Il y avait un gros poêle à «deux ponts» rempli de gros chaudrons de fer dans lesquels cuisaient des carottes, des navets, des patates pourries et toutes sortes de déchets de jardin. Il faisait cuire cela pour les cochons. On commençait à sentir un arpent avant d'arriver. Une vieille fille tuberculeuse tenait le bureau de poste. Elle toussait et crachait sans arrêt. Elle était au courant de toutes les nouvelles. Plusieurs gens prétendaient qu'elle décachetait leurs lettres pour en savoir plus long. Elle s'appelait Milli Leclair mais les gens lui avait donné un sobriquet, il l'appelait «la clam à Leclair» vu qu'elle crachait tout le temps. Il lui arrivait même de cracher sur les lettres et sur les mains des gens qui allaient chercher leur courrier. Plusieurs avaient porté plainte mais comme elle appartenait à une grande famille de voteurs, elle avait réussi à garder le bureau de poste. Chaque fois que j'allais au bureau de poste, elle me questionnait beaucoup. Ma mère m'avait averti de ne pas trop parler avec cette vieille bavarde. Elle me donnait toujours quelques bonbons mais j'en avais tellement dédain qu'aussitôt que j'étais sorti, je les jetais.

Pour revenir à la tempête, les gens du rang avaient pelleté toute la journée et ils

prétendaient en avoir encore pour deux jours avant de pouvoir aller au petit magasin. Mon père avait bien hâte d'avoir sa «presse» qu'on recevait une fois par semaine. Le lendemain, un nommé Hyacinthe Hamel qui demeurait dans le rang voisin se rendit au petit magasin en raquettes. Il arrêta chez nous pour se réchauffer. Ma mère lui demanda s'il voulait bien apporter «la gazette» à mon père. «Bien sûr» répondit Hyacinthe en rigolant, car il avait la manie de rigoler en parlant. C'était un petit homme assez étrange. Il ne mesurait que cinq pieds mais était assez trapu. Il était très fort. Il avait une grosse tête frisée. C'était un très bon diable. Hyacinthe n'avait pas d'ennemi mais il n'aimait pas les ambitieux. C'était un homme de service pour tout le monde et sa femme soignait les malades. Hyacinthe avait pour son dire qu'un homme qui avait du bon bois pour se chauffer, de quoi à manger et du bon tabac était un homme heureux.

À quatre heures de l'après-midi, mon père revenait de pelleter, Hyacinthe apparut avec la presse et deux lettres. Mon père était au comble du bonheur. Il lui paya un bon «coup» en lui disant qu'il était bien courageux de faire un aussi long voyage à pied. Hyacinthe lui répondit, toujours en rigolant, qu'il était aller se chercher du tabac car s'il en manquait, il pourrait faire une dépression nerveuse. Pour celui qui ne connaissait pas Hyacinthe, cela était assez embarrassant car lorsqu'on lui

parlait, il n'arrêtait pas son petit rire narquois avec un œil presque fermé comme s'il avait voulu se moquer de celui qui lui parlait. Mon père lui demanda le nom du tabac qu'il avait acheté. Hyacinthe lui dit:

– C'est du gros rouge. J'ai pris ce qu'il y avait de plus fort. La «clam» a craché pas mal dessus lorsqu'elle me l'a vendu, mais ça ne devrait pas l'avoir trop affaibli, et il rigolait.

Hyacinthe nous apprit une mauvaise nouvelle. Trois de ses neveux qui faisaient chantier au bout de sa terre avaient passé proche de mourir de froid et de misère le pire soir de la tempête. Leur camp de bûcheron était construit juste en bas d'une montagne. Il était 10 heures du soir. Ces braves bûcherons étaient à jouer aux cartes lorsqu'une avalanche de neige défonça la couverture écrasant le tuyau du poêle. Heureusement, personne ne fut blessé mais ils travaillèrent toute la nuit pour réparer un peu cette couverture. Ce n'est que le lendemain matin qu'ils réussirent à avoir du feu. Imaginez la nuit terrible que ces pauvres malheureux ont dû passer.

Après le départ de Hyacinthe, mon père ne fut pas lent à saisir sa «presse» et commença à lire ce qu'on disait des effets de la tempête. Des trains avaient été immobilisés trois jours. On avait été obligé d'aller porter de la nourriture aux voyageurs avec des traînes sauvages et des chiens. Plusieurs personnes étaient

mortes à cause de terribles feux dus au surchauffage et combien d'autres malheurs dus à cette maudite tempête. Le lendemain, ma mère apprit par le téléphone que Pitou Lavertu avait été faire baptiser son gros garçon en traîne sauvage avec les chiens de Brame Ramsay.

Enfin, tout revenait à la normale: les chemins étaient ouverts, la température idéale, tout allait pour le mieux. On commençait à voir circuler quelques voitures. Il nous semblait recommencer une vie nouvelle. Ernest Lamontagne fut la première personne qui vint nous visiter en voiture. Il vendait du poisson. Il avait trois barils de poissons sur un traîneau plat tiré par un vieux cheval gris qui boitait d'une patte. En arrivant à la maison, il passa sur le «banc de neige» où Albert et Léon avaient fait un tunnel. Le cheval tomba dans le trou et le traîneau tourna à l'envers. Les barils de poissons se retrouvèrent dans le fond du trou. Le vieux cheval ne pouvait pas remonter car il s'était coupé trop abrupt. Mon père et Albert allèrent à son secours. Il fallut agrandir le tunnel pour sortir le vieux cheval. Albert aidait Ernest à ramasser le poisson. Il en enterrait dans la neige presque autant qu'il lui en donnait. Quand Lamontagne fut parti, Albert en ramassa une cuve pleine et ce fut un heureux accident pour nous tous. Par la suite, si

quelqu'un parlait des méfaits de violentes tempêtes, mon père disait :

– C'est des roses à comparer de la maudite tempête que Damasse nous avait prédit le 17 février 1918.

# Un amour sacrifié

Dans un petit village situé tout près de la frontière américaine, vivait un jeune couple marié depuis sept ans. L'épouse s'appelait Cécile Rouleau et l'époux Roland Dupuis. Ce jeune couple avait tout pour être heureux. Roland avait un très bon emploi comme contremaître dans une importante usine de chaussures et Cécile comme caissière à la banque du village. Tous deux en excellente santé, ils demeuraient dans une coquette maison entourée de jolies fleurs. Apparemment ce couple était des plus heureux mais le bonheur n'est jamais parfait. Ce que ce couple désirait le plus, avoir des enfants, n'était pas encore réalisé. Cela assombrissait beaucoup leur bonheur. Cependant, après quatre ans d'attente, leurs désirs furent réalisés. Cécile mit au monde un joli couple de jumeaux, deux beaux petits garçons en pleine santé. Ce couple était au comble du bonheur et promettait de donner à ses deux enfants tant désirés le meilleur d'eux-mêmes. La mère quitta son emploi pour consacrer tout son temps à ses deux enfants. Maintenant, il fallait leur choisir un nom et après plusieurs consultations on choisit les noms de Robert et de Raoul. De parents catholiques et très dévots, la cérémonie du baptême fut pour eux une grande émotion. À mesure que ces deux enfants grandissaient, ils attiraient l'attention de beaucoup de gens par leur ressemblance et leurs manières d'agir. Ils ne se quittaient

jamais. Ils partageaient leurs joies et leurs peines. C'était surtout en classe qu'ils se faisaient le plus remarquer. Si un de leurs camarades osait faire du mal à l'un d'eux, l'autre n'était pas lent à le défendre.

Ces deux jumeaux avaient maintenant dix ans. C'était le jour de leur anniversaire. Après avoir reçu plusieurs cadeaux de leurs parents, ils se dirigèrent à la rivière pour se baigner. Cette rivière était située non loin de leur demeure. C'était l'endroit préféré des jumeaux pour aller s'amuser. Cette rivière était très profonde. Comme ils étaient tous deux bons nageurs, ils ne craignaient pas la profondeur de la rivière. Ce matin-là, chacun d'eux se permettait des prouesses de plongeon. Lorsque Raoul ne revint pas à la surface, Robert s'en aperçut. Robert vite comme l'éclair se porta à son secours et avec beaucoup de courage le ramena en lieu sûr. Pour un moment, on aurait cru que Raoul était mort mais heureusement il n'était qu'évanoui. Lorsqu'il eut repris ses forces, réalisant que Robert venait de lui sauver la vie, il le saisit par le cou et l'embrassa bien fort en lui disant:

– Tu viens de me sauver la vie car les crampes m'ont pris et j'étais incapable de nager.

Et il répétait:

– Tu viens de me sauver la vie et je ne l'oublierai jamais.

En revenant à la maison, ils ne racontèrent rien à leurs parents de leurs aventures.

Deux ans plus tard, la mère fut atteinte d'une grave maladie. Par la suite, on découvrit que c'était un cancer d'intestin. Quelle épreuve pour cette pauvre famille qui semblait à l'abri de tout malheur. Le père, incapable de faire son ouvrage seul, engagea une fille âgée de dix-huit ans du nom de Carole Leblanc. Cette jeune fille avait tous les attraits pour attirer les regards des garçons demeurant dans le village. Elle avait beaucoup d'admirateurs. Il va sans dire que les jumeaux étaient de ce groupe. Le fait qu'elle travaillait chez eux les favorisait davantage. Tous deux tombèrent amoureux de Carole. Raoul beaucoup plus timide que Robert et très orgueilleux était très aimable envers Carole mais ne lui avait pas encore dit l'amitié qu'il avait pour elle. Robert, au contraire beaucoup plus entreprenant, lui avait déjà déclaré son amour. Comme Carole le désirait déjà, ce fut le coup de foudre. Les parents de Robert s'en aperçurent. Comme ils ne voyaient en Carole que des qualités, ils acceptaient cette fréquentation avec joie tandis que Raoul au fait de tout cela souffrait en silence.

Dans cette famille si heureuse et unie, la gaieté était beaucoup moins grande. D'abord le père voyait celle qu'il adorait s'acheminer vers la mort. Les jumeaux qui aimaient tant leur mère et qui réalisaient toute la tendresse

qu'ils avaient reçue d'elle étaient tristes. Évidemment, le plus malheureux était Raoul. Car en plus de toutes ses épreuves, une peine d'amour venait s'ajouter à cela. Son amour pour Carole augmentait de jour en jour. Du côté de Robert, c'était la même chose. Raoul dans son orgueil faisait l'impossible pour passer inaperçu.

Ce qui devait arriver arriva. Un triste matin, une ambulance menait leur mère pour l'hôpital et une semaine plus tard entourée de ceux qu'elle aimait, elle les quitta pour toujours. Mais avant de mourir, elle recommanda aux jumeaux de garder toujours le même amour entre eux. Ils lui promirent de respecter ce conseil. Après la mort de son épouse, le père quitta son emploi pour s'occuper de sa maison. Voyant que les amours de Carole et de Robert étaient très passionnées, il dit à Robert de ne pas penser au mariage avant d'avoir fini ses études. Toutefois, les études ne l'intéressaient plus, lui qui avait toujours de très bonnes notes en classe. Raoul voyant son frère caresser celle qu'il adorait, désirait la mort de son frère. Il pensa même au suicide. Il se disait « Pourquoi être si malheureux lorsqu'on ne le mérite pas ? Pour quelle raison de si mauvaises idées viennent-elles à mon esprit ? » Les dernières paroles de sa mère sur son lit de mort de toujours garder cette grande amitié entre eux le révoltaient. Contre ces mauvaises idées, il prit la décision

de partir pour la guerre, préférant mourir au combat que d'être en présence de celle qui, sans le savoir, le torturait sans cesse. Comme c'était au début de la guerre de 1914, il s'enrôla volontaire et fit son service militaire en désirant se rendre au combat.

Sur le champ de bataille, il se fit remarquer tout de suite par sa bravoure et son courage. Pendant qu'il risquait sa vie tous les jours, deux mariages avaient lieu dans son village natal. Son père avait décidé de prendre une nouvelle épouse et Robert et Carole unissaient leurs destinées. Après avoir obtenu plusieurs grades, Raoul était à la tête d'une des plus puissantes armées. Dans une des plus sanglantes batailles, un éclat d'obus le frappa en pleine poitrine. Il tomba mort. Son corps fut envoyé à sa famille. Il eut des funérailles militaires des plus émotionnantes. Il fut enterré à côté de sa mère. C'est ainsi qu'après avoir donné sa vie pour sa patrie il emportait avec lui dans sa tombe le secret d'un amour sacrifié.

# MES VOYAGES AU MONT WRIGHT

Après un séjour d'un mois à Miami, je revenais chez moi à Yamaska, joli village du comté de Richelieu. Je revenais seul, car ma femme était restée auprès de ma fille qui était en convalescence à la suite d'une grave opération. Comme la majorité de ma famille demeure aux environs de Montréal, je décidai de venir passer le jour de l'An avec elle et le 29 décembre 1972, j'étais à Yamaska. Malgré l'absence de leur mère, mes enfants étaient très heureux de ma visite.

Après avoir fêté tous les jours pendant une semaine, je recevais un appel de mon union me disant qu'il y avait une demande pour six menuisiers au mont Wright. Comme je connaissais le chantier, j'avais la préférence d'être engagé à nouveau. C'était pour la même compagnie pour laquelle j'avais travaillé l'année précédente. Mon agent d'union me dit que si j'acceptais, il fallait prendre l'avion le lendemain à 4 heures de l'après-midi à Dorval. J'aurais préféré avoir cette demande un peu plus tard car en plus de la fatigue des fêtes, je faisais un peu de grippe. Le fait d'arriver de la Floride et de partir pour le Grand Nord, c'était tout un changement de climat. Je réalisais tous ces inconvénients mais comme j'étais convaincu qu'il n'y avait rien d'intéressant pour l'ouvrage dans les alentours, je lui dis que j'acceptais. Le soir même, je préparais mes bagages car le lendemain il fallait partir assez tôt.

Mon garçon me conduisit à Dorval mais quelle ne fut pas ma déception en arrivant à l'aéroport d'apprendre que les contrôleurs aériens venaient juste de déclencher une grève. Un représentant de l'union me dit que c'était une grève de deux jours mais qu'il ne fallait pas trop s'y fier. Il me dit de me rendre au bureau, de remplir mes papiers, de retourner chez moi et d'attendre son appel car il était pour s'organiser pour que l'on puisse prendre l'avion à Québec. Je revenais donc en maudit de ce voyage. Mais qui blâmer? Le lendemain midi, je recevais son appel me disant de me rendre pour 5 heures au terminus d'autobus de Berri-Demontigny et qu'un autobus nous conduirait à Québec. J'embarquai à nouveau mes bagages et me rendis au terminus d'autobus. Nous étions à peu près 25 personnes de tous les corps de métiers. Notre représentant d'union nous dit qu'on était mieux de souper avant de partir autrement, on ne pourrait souper que tard à Québec. Il avertit le groupe de se faire donner des reçus car tous seraient payés par la compagnie. On avait droit à un «coup» avant le repas. Comme quatre d'entre nous étaient un peu trop «réchauffés», il nous avertit d'être prudents, car il y avait un long voyage à faire. Tant qu'à moi, j'avais ce qu'il me fallait dans ma petite valise qui me suit toujours lorsque je voyage. Après avoir pris un bon repas, nous prîmes l'autobus pour Québec. J'avais comme

compagnon de voyage un Français qui me paraissait être un bon diable très poli mais trop parlant. Il me fatiguait. Je me disais en moi-même une fois rendus à Québec, tu ne me fatigueras plus car je vais te cerner.

Rendus à Québec, nous prîmes une petite collation avant de prendre l'avion. C'était un vieil avion, certainement l'un des plus vieux modèles que Québecair avait encore à son service. Le plancher était tellement en pente que nous avions de la difficulté à monter prendre les sièges. Je pris un siège éloigné de mon fatigant de Français. Cette fois, j'eus la chance d'avoir à mon côté un menuisier de Joliette qui avait travaillé sur le même chantier que moi à Montréal. Même après plusieurs années, je me rappelais encore de son nom, Dibasse Moineau. De caractère joyeux, il avait toujours une histoire à raconter à toutes les occasions, j'étais très heureux de faire le trajet avec un homme aussi sympathique et de plus un ancien camarade. Le trajet de Québec à Sept-Îles me parut très court. Rendus à Sept-Îles, nous avions une heure d'arrêt avant de repartir. J'invitais donc Moineau à venir prendre un verre. Il accepta avec plaisir; les hôtels de Sept-Îles sont reconnus pour faire des affaires d'or. Les habitants aiment à s'amuser et le va-et-vient des voyageurs contribue à leur succès. Moineau fut très surpris de ce qui se passait dans cet hôtel. Le diable était pris aux vaches.

Quant à moi, cela ne me surprenait pas trop car j'avais eu l'occasion de visiter cet hôtel. Après avoir pris une couple de verre, nous rembarquâmes pour nous rendre à Wabush. Il faisait tellement froid que, juste le temps de nous rendre à l'avion, la figure voulait nous geler. Deux passagers manquaient; c'étaient deux des quatre qui avaient bu tout le long du voyage. La police de Sept-Îles venait de les ramasser à l'hôtel tellement ils étaient saouls.

Une fois rendus à Wabush, rien de plus pressé que de se rendre chercher nos valises et nos coffres d'outils. Une de mes valises était toute déchirée. Mon linge était à moitié sorti. J'étais convaincu qu'il me manquait plusieurs effets mais ce n'était pas le temps de faire une inspection. J'avais reconnu un représentant de notre compagnie qui était là pour nous recevoir. Il dit qu'au lieu d'avoir un autobus pour nous rendre au mont Wright, on nous voyagerait en taxi et qu'un camion transporterait nos bagages. Je demandai au chauffeur du camion si je pouvais placer ma valise sur le siège avant afin de ne pas perdre le reste de son contenu. Il me dit qu'il n'en faisait pas de différence mais d'être à son arrivée pour ramasser cela. Moineau et moi lui aidèrent à embarquer les bagages. Le chauffeur du camion leur dit:

– Calvaire de colis montez-vous? Voulez-vous finir vos jours «icitte»? Vous autres vous

allez prendre la priorité du camion rien que pour vos bagages.

Il coupa vite la conversation.

Arrivé au mont Wright, je dis à Moineau :

– Viens avec moi pour t'enregistrer et obtenir la clef de ta chambre.

Il n'était pas au fait des règlements car c'était son premier voyage. Moineau qui aurait bien aimé chambrer avec moi demanda au commis s'il pouvait nous placer ensemble. Le commis, un grand Anglais nerveux et de caractère bourru, lui répondit dans un français très mal prononcé:

– C'est pas toé qui va arranger cela Jésus-Christ, tu iras où que je vais t'envoyer. Voilà ta clef, va chercher tes couvertes à la buanderie.

Évidemment, un commis accompagne les nouveaux arrivés à leur chambre, car une personne qui ne connaît pas les lieux serait bien vite écartée dans ces grands et longs corridors qui relient les camps les uns aux autres. Une fois entré dans l'artère principale du camp, vous pouvez faire le tour de tous les camps sans sortir dehors. Trois mille personnes vivent dans ce nid à feu. Lorsque le commis me donna ma clef, je m'empressai de vérifier le numéro qui m'indiquait l'endroit de ma chambre. Je n'étais pas trop satisfait car, connaissant les lieux, je savais que cette chambre était l'une des plus éloignées de la cafétéria.

Je me rendis chercher mes couvertures et je pris ce long corridor qui me conduisait à l'aile nº 5. Lorsque nous traversions ce long corridor, nous avions beaucoup d'escaliers à monter car tous les camps sont construits dans le flanc d'une montagne. J'arrivai donc à ma chambre. En entrant, mon premier regard se porta sur mon voisin de lit qui ronflait comme une locomotive et qui empestait un mélange de «pot» et d'alcool. Je déposai avec précaution pour ne pas l'éveiller mes couvertures sur mon lit et je sortis tout de suite pour aller à l'arrivée du camion afin de recevoir mes bagages.

Le groupe était là. Tous attendaient leurs bagages avec impatience. Et ce maudit camion-là n'arrivait pas. Les travailleurs de nuit prenaient leur repas de minuit. Nous aurions bien aimé aller prendre un bon repas chaud. Mais dans les circonstances, il était préférable de ne pas partir. Moineau était du groupe. Je lui dis:

– Si le camion arrive, veux-tu t'occuper de ma valise, je vais aller chercher du café.

– Sois pas inquiet, me répondit-il, tu as une maudite bonne idée. Un bon café chaud, à cette heure-ici, ce n'est pas à détester.

Je partis en hâte pour la cantine. Je reconnus tout de suite un des cuisiniers qui m'était assez sympathique, car nous avions été à la pêche ensemble. J'allai le saluer et je

le mis au fait de notre situation. Il semblait content de me revoir et il me dit:

– Je vais t'arranger cela. Combien êtes-vous?

Je lui dis qu'ils étaient 12 quand j'étais parti. Il prit une boîte de carton, qui servait justement à transporter du café. Il y plaça 20 verres et, dans une autre boîte, il plaça des biscuits et du fromage. Il me donna cela en me disant:

– Tu es venu à temps, on ferme dans deux minutes.

Après l'avoir remercié de son trouble, je revins retrouver le groupe. Pendant mon absence un garde de sécurité avait averti le groupe que le camionneur avait manqué de «gaz» et qu'un garde était allé lui en porter et qu'il devrait arriver avant longtemps. Les gars étaient bien contents d'avoir un bon café chaud et quelque chose à manger. Un de nos deux biberons, un barbu qui mesurait au moins 6 pieds et devait peser 250 livres m'agrafa par les hanches, me leva au bout de ses bras en me disant:

– Toi, tu connais ça en callis.

Le camion arriva seulement à 3 heures du matin. À l'arrivée du camion, il va sans dire que nous ne fûmes pas lents à ramasser nos bagages et prendre le bord de nos chambres. Je réussis à me coucher sans réveiller mon ronfleux. À 7 heures, mon ronfleux s'éveilla; son premier mot fut ceci:

– Comment calvaire de Christ de la visite. Tu es rentré en volant, je n'ai pas eu connaissance de rien.

Je lui dis que j'avais fait attention de ne pas le réveiller. Il regarda son cadran et me dit:

– Ça c'est le plus calvaire de cadran que la terre n'a pas porté. Des fois, il sonne, des fois, il ne sonne pas.

Il agrafa son linge, enfila ses bottes et sans attacher les cordons, il sortit en disant:

– On se verra ce soir callis.

Après son départ, je fis une petite investigation de la chambre. Tout le côté de sa chambre était tapissé de «pin up» et de toutes sortes de pages de journaux qui se rapportaient au sexe. Il y en avait même au plafond. De mon côté, il y en avait quelques-unes mais le chambreur qui était parti la veille avait certainement emporté les plus belles.

C'est extraordinaire de voir à quel point ces pauvres démoralisés admirent ces «pin up». J'en ai vu qui leur parlaient, qui les caressaient comme si elles étaient vivantes. J'oserais dire que le plus grand inconvénient dans ces chantiers éloignés est le manque de femmes, surtout pour ceux qui s'alimentent de drogues et d'alcool. Ils deviennent furieux. Il y a à peu près 75 femmes qui travaillent sur le chantier, la majorité se livrent à la prostitution mais elles sont toujours retenues à l'avance. Elles sont très indépendantes et il coûte cher

pour avoir leurs faveurs. Voici la façon qu'elles opèrent. Elles s'arrangent avec un garde de sécurité qui leur trouve de bons clients prêts à payer ce qu'elles demandent, c'est-à-dire 100$ pour une nuit dans un hôtel de Wabush. C'est la femme qui conduit son client avec son auto. La majorité des clients sont des contremaîtres, des commis de bureau et des gardes de sécurité, vu que ce sont eux qui organisent leur commerce. Tout se fait sous secret. Mais, malgré tout, il règne un climat de jalousie qui provoque plusieurs batailles.

Maintenant, revenons à moi. À dix heures, il fallait que j'aille m'inscrire au bureau de la compagnie et rencontrer mon contremaître. Comme je ne pouvais pas dormir, je décidai de me lever et d'aller déjeuner après avoir fait ma toilette et avoir pris un verre de brandy. Je me rendis à la cantine. Je constatai que le personnel avait augmenté. Plusieurs figures ne m'étaient pas inconnues. Je pris un bon déjeuner. Car au point de vue de la nourriture, c'est pas cela qui manque. Il se gaspille du manger pour nourrir une armée. Je revins donc à ma chambre, j'étais très fatigué et un peu grippé. Je réussis à dormir un peu et à dix heures, je me rendis au bureau. Il fut décidé que je commencerais le soir à sept heures. J'aurais préféré travailler de jour mais c'était la nuit que l'on avait besoin d'hommes. Le grand surintendant me présenta à mon contremaître un nommé Bob Héroux, grand

noir de six pieds avec une énorme moustache, une grande cicatrice sur une joue et une tache de vin sur un œil. Il était vraiment remarquable, tellement qu'il était laid. Il avait le parler sec. En un mot, il avait l'apparence d'un homme assez redoutable mais cela ne m'apeurait pas car, en connaissance de cause, je savais que l'on ne juge pas toujours par les apparences. Je retournai à ma chambre pour organiser mon linge pour le soir même. Je vérifiai ma valise qui avait fendu en montant et je m'aperçus qu'il manquait mes deux chemises de travail, quatre paires de bas, deux paires de gants et quelques petits articles de toilette. À propos de cette valise, après avoir fait une réclamation, on me donna 75$, mais cela prit 3 mois. J'ai été obligé de les menacer en leur envoyant une lettre d'avocat.

Après avoir été dîner, je passai au magasin pour me procurer le linge qui me manquait. Revenu à ma chambre, je plaçai toutes mes affaires à l'ordre et je constatai que mon associé n'était pas trop d'ordre. Le dessous de son lit était rempli de linge sale, de vieux journaux et de flacons vides. Même si je n'avais pas eu le temps de lui parler le matin, j'avais toujours pu l'examiner un peu. Il devait avoir aux alentours de cinquante ans. Très gras et ventru, pas un poil sur la tête mais une barbe noir, d'au moins six pouces de long. Il marchait les jambes par en dehors, c'était ce que j'avais remarqué pour le moment.

Après m'être reposé un peu dans l'après-midi, je pris mon souper de bonne heure pour me rendre à l'endroit désigné pour prendre mon travail. Je travaillais à la construction du crocheur, énorme bâtisse dont on n'a jamais pu savoir exactement le coût mais chose certaine, ce fut la bâtisse la plus dispendieuse du chantier. Et, ici je fais remarquer à mes lecteurs que le plan lui-même a coûté un milliard de dollars. C'est dans ce fameux crocheur que des camions de 250 tonnes viennent décharger des énormes pierres contenant 85 pour cent de fer. Une fois broyé, un «carroyeur» de 3 000 pieds de longueur transporte ce minerai dans les fameux silos où 8 hommes ont trouvé la mort dans un accident qui a fait tant de commentaires.

Mes premières nuits me parurent assez longues car nous faisions douze heures mais je me suis vite accoutumé. Je m'adonnais assez bien avec mon contremaître malgré son apparence féroce. J'avais comme partenaire un menuisier de Paspébiac un bon diable, bon travailleur. Mais il y avait un inconvénient, il était difficile à comprendre. Mais sur ce rapport-là, ils parlent tous pareil les gens qui viennent de ce coin reculé. Lui en plus de son parler, il était assez sourd et sur ce rapport-là j'en ai assez souffert. En voici un exemple: j'étais à travailler dans le haut d'une colonne, par un froid de 50 degrés sous zéro. Je lui criai de m'emporter un «deux par quatre». Je

le vois venir avec la boîte à clous. Avec une couple de sacres, je lui dis que c'était un «deux par quatre» que je voulais, il me fit ses excuses et il courut me chercher une hache. Je fus obligé de descendre sans avoir été servi. Mais je ne le détestais pas trop, car après tout ce n'était pas de sa faute.

Après quelques jours de travail, je commençais à m'apercevoir de ce qui se passait sur le chantier et à réaliser à quel point un chantier peut se corrompre. J'avais eu connaissance déjà de beaucoup d'injustices et de «racket». Mais je n'aurais jamais pu penser que cela pouvait prendre autant d'ampleur. Drogues, jeux d'argent, vol, prostitution, intimidation, tous ces diaboliques commerces faisaient des affaires d'or. Toutes ces organisations-là se servaient de repris de justice, de bandits pour exécuter leurs profits. Nous étions espionnés continuellement. L'union à laquelle j'appartiens, c'est-à-dire la F.T.Q.-Construction, contrôle la productivité. Les délégués syndicaux mènent ou intimident les ouvriers. Les hommes sont incertains de leur emploi, le syndicat contrôle l'embauche. Il faut éviter de se mettre à dos les délégués de chantier, car ils profitent de leur influence pour éliminer ceux qu'ils n'aiment pas. Alors, pour ceux qui manquaient de diplomatie et qui étaient trop parlants, ils se faisaient tout simplement éliminer.

Quant à moi, malgré tous ces inconvénients, je ne me trouvais pas trop malheureux. Je recevais des nouvelles de mon épouse en me disant que le livre de banque augmentait de semaine en semaine. Sur ce rapport-là, les gens qui se réfugient au mont Wright ont tous la même intention de faire une piastre. Ceux qui n'économisent pas peuvent ainsi satisfaire leurs caprices. Mon chambreur était un de ceux-là. Il lui arrivait de temps à autre de me raconter ses mauvais «coups». Il me dit que son vrai nom n'était pas René Pelchat, qu'il avait changé de nom lorsqu'il avait déserté de l'armée, qu'il avait fait à peu près tout ce qu'un homme pouvait faire de mal. Mais, pour le moment, il se contentait de boire et de fumer du «pot». Chaque fois que nous étions ensemble, il me racontait ses méfaits. Parfois, je me demandais s'il ne voulait pas m'apeurer. Heureusement que nous n'étions pas souvent ensemble, car il commençait à me fatiguer. Mais, il travaillait de jour et moi de nuit. Alors nous n'étions pas souvent ensemble. Pour ma part, j'aurais bien aimé avoir une chambre seul. Car après ma journée faite, j'ai toujours aimé à lire tranquille dans ma chambre et d'avoir le moins de visite possible. Mais si votre associé est bavard ou qu'il reçoit des indésirables, c'est bien fatigant. Il se fait un trafic de ce côté-là, il y a moyen d'avoir une chambre dans laquelle on est seul pendant quelques jours si on

s'arrange avec les concierges. Les commis ne sont pas toujours prévenus des départs. Des fois, cela prend une semaine avant qu'on les avertisse. Le concierge, lui, est au courant et s'il est d'accord, on peut s'arranger avec lui. On peut aussi s'arranger avec les commis. Ils ont toutes les fiches. Il y a des gars qui couchent à Wabush et qui se font inscrire sur la liste. Comme ça leurs amis au «camp» peuvent habiter seuls dans une chambre. J'étais au fait de toutes ces manigances. Mais comme je n'ai jamais aimé à encourager aucun «racket», je n'y attachais pas une grande importance.

Nous étions rendus au 15 février. L'hiver était très rigoureux et même si nous étions très bien habillés, le froid se faisait sentir encore plus la nuit que le jour. Comme j'étais un des plus vieux, le surintendant me dit que si je voulais travailler de jour j'avais l'avantage. Je ne me fis pas prier. Par le fait même de changer de quart, je pouvais changer de chambre, car il avait été décidé de placer le quart de nuit dans les mêmes «camps». Je déménageai donc dans l'aile M2, qui se trouvait voisine du magasin, tout près de la taverne et de la cantine. J'avais hâte de connaître mon nouveau chambreur, j'en fus très enchanté. C'était un homme de fer de Montréal, il ne sacrait pas, ne fumait pas, ne buvait pas non plus, mais il jouait à l'argent. Il partait tous les soirs à 9 heures et revenait à 2

heures du matin. Il me disait qu'il faisait plus d'argent avec cela qu'avec son travail. Évidemment, en changeant de quart je changeais de compagnon de travail et de contremaître. Mon nouveau compagnon de travail était un menuisier de Matane, un colosse de 250 livres qui n'avait pas froid aux yeux. C'était un vrai bon diable mais qui n'aimait pas s'en faire imposer. Il était très ricaneux. C'était un gros sacreur et ce qui était le plus drôle, c'est qu'il sacrait en riant. Il s'appelait Pit Larouche mais on l'appelait toujours gros Pite. Comme menuisier, il avait très peu de compétence mais il le savait. Il m'avait même dit qu'il avait acheté sa carte. Mais c'était bien pratique. Lorsqu'on avait quelque chose de pesant à transporter, j'étais favorisé. Quant à notre nouveau contremaître, c'était un jeune homme qui prenait sa «job» trop à cœur et qui suivait ses hommes de trop près. Il lui arrivait de réprimander gros Pite pour ses maladresses. Un bon matin que gros Pite était à réparer une forme pour un gros pilier de ciment, notre zélé de contremaître arriva et dit à gros Pite que son ouvrage n'était pas bon et qu'il fallait le reprendre. Gros Pite le regarda, laissa échapper une attisée de blasphèmes, saisit la forme, la souleva droit en l'air et la rabattit avec tellement de force que la forme s'écroula comme un château de carte. Même si gros Pite avait fait sa crise en ricanant, comme à l'accoutumée, le contremaître devenu blanc

comme du lait disparut vite à travers les formes. Gros Pite me regarda et me dis:

– Je pense que cela va lui faire du bien.

En effet, il fut dompté.

De jour en jour, on s'apercevait que la violence montait sur le chantier. Les griefs se succédaient. Les représentants d'union avaient tellement de plaintes qu'ils ne s'intéressaient qu'à ceux qu'ils voulaient bien. Le moral s'affaiblissait continuellement. Le trafic des stupéfiants était solidement implanté. La marijuana, le haschich, la mescaline et les barbituriques étaient faciles à obtenir. Certains concierges en possédaient des stocks importants. Les drogues fortes étaient également populaires, cocaïne, L.S.D., morphine et héroïne. Les surintendants fournissaient les drogues les plus fortes tandis que les contremaîtres inondaient le camp de marijuana et de haschich. La drogue était apportée à Wabush par une hôtesse de l'air. La jeune femme livrait cette drogue à l'hôtel Wabush dans les heures qui suivaient son arrivée. Ces drogues n'étaient pas toujours de bonne qualité. Les odeurs de marijuana devenaient insupportables à peu près partout le soir dans les couloirs des ailes. Les gardes de camp n'étaient pas sans s'en rendre compte. Mais ils n'intervenaient pas. J'ai même entendu dire par un garde:

– Nous, ça nous arrange qu'ils prennent de la drogue, elle les abrutit. Avec l'alcool, ils

ont tendance à perdre la tête et ça nous cause des embêtements.

Les hommes faisaient aussi usage de drogues en travaillant. Les sensibles en prenaient pour oublier le milieu, les solitaires pour oublier qu'ils étaient seuls. J'ai même vu des hommes dans la cinquantaine renoncer à l'alcool au profit de la marijuana. Quant au vol, il se pratiquait sous toutes sortes de formes. Il y avait d'abord le trafic de la viande. Certains hommes disposaient des camionnettes pour transporter hors du chantier la viande qu'ils volaient dans les entrepôts réfrigérés. Ils étaient de complicité avec un agent de sécurité qui leur ouvrait la barrière du chantier le soir au moment opportun. La viande était écoulée sur le marché noir. Les preneurs étaient des petits commerçants et des particuliers de Wabush et de Labrador City. Quant à la marchandise, elle était volée même avant d'atteindre les entrepôts. Des camionneurs déchargeaient les wagons de la «Quebec Cartier Mining» et réexpédiaient aussitôt la marchandise à des receleurs. Souvent, les responsables des services de transport tardaient à entreposer la marchandise dans les hangars et les voleurs s'en emparaient à la porte des entrepôts. Lorsque les commis des entrepôts ouvraient les «containers» pour vérifier l'état de la marchandise, ils découvraient parfois qu'ils étaient vides. Les commis de magasin vendaient de la

marchandise, empochaient l'argent. Le vol était tellement répandu que lorsqu'ils faisaient l'inventaire, ils n'avaient qu'à dire que la marchandise avait été volée. Les délégués profitaient aussi des conflits de personnalité entre les hommes et leurs supérieurs pour soutirer de l'argent.

Une nuit, alors que tout semblait assez tranquille dans notre aile, je fus réveillé par des bruits étranges. Il était trois heures du matin. Une fumée envahissait ma chambre. Je sautai donc en bas de mon lit et m'aperçus tout de suite qu'il n'y avait pas de lumière. Deux gardes de sécurité étaient rendus dans le corridor avec des lumières. Ils nous criaient de sortir au plus vite, que le feu était dans le camp voisin, c'est-à-dire le magasin. Le feu était pris dans l'entrepôt des chaussures. Cette fumée de caoutchouc brûlé rendait l'air irrespirable. Nous étions sans lumière pour nous habiller et ramasser un peu de bagage car le feu était pris à la grandeur du magasin. Plusieurs paniquèrent se sentant pris dans le feu, ils cassaient les châssis et sautaient en bas au risque de se tuer. Quant à moi, je sortis tant bien que mal avec une taie d'oreiller sur la tête pour ne pas étouffer. Malgré les efforts des pompiers qui, pourtant, étaient très bien organisés pour combattre le feu, il fut impossible de maîtriser les flammes. Il devait y avoir au moins 1 000 personnes qui assistaient à ce feu. Les plus dévoués aidaient à sauver du

«stock» mais les voleurs le charroyaient à mesure qu'il sortait.

Après enquête, il fut établi que le feu avait été mis mais on ne découvrit pas le coupable. Nous étions tous bien fatigués après une pareille nuit. Heureusement que la compagnie nous accorda une demi-journée de congé pour nous reposer. Mon compagnon de chambre avait eu moins de trouble que moi. Le fait de s'être attardé à jouer aux cartes, il ne fut pas pris comme moi dans la chambre. Deux personnes avaient été conduites à l'hôpital de Labrador City. Une s'était cassée une jambe et l'autre s'était défaite une épaule en sautant par un châssis. Les gardes de sécurité étaient supposés faire le tour des chambres pour saisir le matériel volé mais il n'en fut pas ainsi.

L'union était rendue tellement puissante que les gens pouvaient faire à peu près n'importe quoi en autant qu'ils étaient protégés par l'union. Une semaine après cet incendie, il arriva un vilain tour à un gros Italien qui chambrait dans notre aile. Les bruits couraient que c'était lui qui avait le plus volé parmi ceux qui habitaient notre aile. Il passait ses veillées à laver du linge qu'il avait volé. Même si ce linge était neuf, il n'en dégageait pas moins une odeur de fumée. Il prenait le service d'une laveuse pour lui tout seul. Deux Gaspésiens irrités par ce genre de lavage et un peu jaloux parce qu'il avait volé plus qu'eux décidèrent de se venger. La sécheuse était

pleine à capacité de bas de laines et de mitaines. Le gros Italien s'était absenté de la chambre à laver pour aller aux toilettes, nos deux Gaspésiens profitèrent de son absence pour soulager la sécheuse de son contenu. Imaginez le désespoir du gros Italien, à son retour, de voir la sécheuse ouverte et tout son matériel, qui était bien lavé, disparu. Comme ma chambre se trouvait en face de la chambre à laver, je regardai par le «bâillement» de la porte. Franchement, j'ai déjà vu des gens qui avaient subi d'énormes pertes et qui semblaient moins découragés que lui. Il gesticulait, se poignant la tête à deux mains. C'est là que je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas seulement que les Canadiens qui savaient sacrer. Quant à moi, je riais dans ma barbe. La nouvelle se répandit vite. Les gens étaient convaincus que c'étaient les deux Gaspésiens et tous étaient très satisfaits de leur audace.

Nous étions à la fin de février, un blizzard paralysait tout le chantier. Depuis plusieurs jours, le temps se couvrait. Un vent violent du nord-ouest balayait le chantier. Les bourrasques de neige soufflaient depuis deux jours. Vers six heures du soir, le mercure plongeait à -40 °F. Le vent hurlait toute la nuit. La région était engloutie sous plusieurs pieds de neige. Le vent formait des «bancs de neige» de quinze pieds de hauteur sur des milles de longueur. Tous les chemins du

chantier étaient bloqués. Le train ne venait plus au mont Wright. Les provisions baissaient dangereusement. Les hommes étaient réduits à manger des biscuits, du pain et des friandises, ils s'affolaient. Dans l'aile X, une bagarre éclata et une dizaine d'hommes réchauffés par l'alcool se battirent à «coups» de pelles d'aluminium. Quelques-uns se blessèrent au visage. Le blizzard diminua peu à peu. Les équipes d'opérateurs ouvrirent le chemin. Le train remonta vers la cuvette et le chantier reprit sa vie habituelle.

Cette semaine-là, les compagnies affectèrent une partie de leur personnel à une vaste opération de nettoyage. Les planchers des passages furent couverts d'un beau tapis de vinyle noir, toutes les sorties des ailes furent nettoyées et débarrassées de la neige qui bloquait les portes depuis des semaines. Les concierges firent un surplus de ménage dans toutes les chambres. Sur le chantier même, on élimina les dangers les plus apparents. Les panneaux de signalisation enfouis dans «les bancs de neige» depuis le début de l'hiver réapparurent. J'appris que le ministre du Travail, Jean Cournoyer, viendrait au mont Wright quelques jours plus tard. Le ministre arriva en compagnie de son entourage et de reporters de la télévision et de la presse écrite. La délégation mangea à la cafétéria. Lorsque le ministre passa au comptoir du libre-service, la serveuse lui offrit un beau steak mais il refusa

et demanda plutôt de la saucisse. Dans l'après-midi, il rencontra les représentants de Quebec Cartier Mining et de la F.T.Q.-Construction. À la taverne, le porte-parole de la compagnie se plaignit de la lenteur des travaux, les représentants du syndicat ripostèrent que le chantier était mal organisé, que les conditions de vie étaient misérables et qu'aucune attention n'était portée à la sécurité des ouvriers. Le ministre écouta patiemment puis trancha la discussion. L'expérience du mont Wright, dit-il, est mauvaise mais il était trop tard pour redresser la situation. On ne pourrait qu'en tirer des leçons pour l'avenir. Dans l'intervalle, on apporterait des correctifs aux conditions d'hygiène, de sécurité et de loisirs. Le ministre dit qu'il avait été particulièrement choqué par la suppression d'huile qui fendait la tuyauterie du système de chauffage, par la surcharge des lignes électriques et par l'insuffisance de l'équipement de lutte contre les incendies. Il suggéra au président du Quebec Cartier Mining de s'adjoindre un conseil qui pourrait lui dire ce qu'il fallait faire. Il annonça, en terminant, qu'un centre de loisirs serait aménagé d'ici un mois.

Quelques actes de sabotage eurent lieu dans les jours qui suivirent la visite du ministre. Des fournaises furent brisées, les portes des entrepôts furent enfoncées, les odeurs d'huile qui parvinrent à notre chambre étaient plus fortes que jamais. Notre voisin, un

homme de quarante ans portant une grosse barbe grise, s'inquiéta tellement qu'il en perdit le sommeil.

Comme un de mes plus beaux passe-temps a toujours été la chasse et la pêche, le lieu était très favorable à ma passion. Tous les jours, je voyais du gibier que nous n'avions pas chez nous, en particulier, le caribou qui nous apparaissait par groupe. J'avais remarqué que les chasseurs et les pêcheurs avaient un meilleur moral que les travailleurs. Je m'étais lié d'amitié avec un Indien qui venait de Fort Chimo. C'était le meilleur homme du chantier pour travailler dans les hauteurs. Il s'appelait Bob Bestawine et chaque fois qu'on se rencontrait, il était question de chasse et de pêche. Il nous arrivait souvent le soir d'aller visiter le dépotoir, endroit idéal pour les bêtes sauvages. Bob Bestawine et moi nous regardions manger toutes les bêtes sauvages. Elles étaient tellement peu farouches qu'elles semblaient même ne pas nous voir; ours, renards, loups, martres, enfin tous les animaux à fourrure venaient se régaler et faisaient très bonne famille entre eux. Comme c'était beau à voir et comme c'était révoltant de ne pas avoir le droit d'en tuer. Il y en avait qui prenaient une chance. Par exemple, les camionneurs qui charroyaient les déchets, eux pouvaient trapper de façon assez discrète. Il y avait des gardes-chasses sur le chantier même et il

paraîtrait qu'ils se sont enrichis au mont Wright car en plus de trapper eux-mêmes, ils se vendaient de temps à autre. Un soir, qu'il faisait un beau clair de lune et que j'étais à prendre un verre à la taverne avec Bob Bestawine, il me suggéra d'aller faire un tour au dépotoir. Il était neuf heures du soir et c'était la meilleure heure pour les rôdeurs. En arrivant au dépotoir un gros renard blanc passa devant nous. Il était excitant pour un chasseur d'entendre hurler les loups d'un bord et de l'autre. Notre attention fut attirée par des hurlements. En arrivant à cet endroit, nous aperçûmes un gros loup gris, pris dans un collet et qui se débattait de toutes ses forces. Le collet avait certainement été placé trop grand car il était pris par le corps. Comme il n'y avait pas de rôdeurs aux alentours, Bob regarda, cherchant quelque chose pour l'assommer. Il trouva une bonne grosse barre de fer et il s'approcha tranquillement du loup. Je lui fis remarquer que s'il cassait le collet cela pourrait être dangereux pour nos peaux. Nous avions chacun un bon couteau mais il n'était pas question d'aller le saigner. Je m'armai moi aussi d'une barre de fer et nous passâmes à l'attaque. Bob lui visa la tête mais au moment où il rabattait sa barre de fer, le loup fit un saut et il ne l'attrapa que sur la patte. Je pris donc ma chance, je l'attrapai juste sur le nez. Il fit une pirouette et le sang jaillit à plein nez. Bob continua à la frapper

avec sa barre de fer et lorsqu'il fut sans connaissance, il le racheva avec son couteau. On décida de le plumer sur place. Bob qui était expert dans ce genre de travail ne prit que quelques minutes à le débarrasser de sa peau. Nous revînmes au camp l'esprit hanté par cette aventure. Quant à moi, j'ai rêvé à cela une partie de la nuit. Bob me dit qu'il était pour envoyer la peau à son père qui était un maître tanneur. Il voulait me récompenser pour mon trouble, mais je n'ai rien accepté. Je lui dis que l'expérience me valait bien plus que la valeur de la peau. Une semaine après cette aventure, le chauffeur d'autobus qui emportait ma boisson de la commission de Labrador City arriva avec une bouteille de plus que ce que j'avais commandé, il me dit que c'était Bob qui m'envoyait cela.

Nous étions à l'approche de Pâques, tous voulaient prendre des vacances. Mais la compagnie s'objectait car le chantier se trouverait trop désorganisé. La compagnie voulait donner la préférence aux plus vieux, j'étais un de ceux-là. Mais comme j'avais l'intention de prendre une longue vacance à la fin d'avril pour faire mon jardin et le ménage du printemps, je fis part à mon contremaître de mes projets. Il me dit que si je voulais rester, je pourrais prendre la vacance que je désirais au mois de mai et qu'il me reprendrait si je voulais revenir. Je décidai de passer Pâques au mont Wright. J'avais averti mon épouse

que je ne descendrais pas. Elle était très désappointée ainsi que ma famille. Mais ma décision était prise. Les départs commencèrent cinq jours avant Pâques. Les avions étaient bondés de monde. Il fallait être témoin de ces départs pour comprendre à quel point les conditions de vie et de solitude peuvent changer la personnalité. Des gens qui nous paraissaient toujours tristes, d'autres bourrus et coléreux, tous changeaient dans l'espace de quelques jours. Un de mes meilleurs amis, Moineau, était du groupe, il était venu me rendre visite à ma chambre avant de partir. Je lui demandai s'il avait l'intention de revenir. Il me dit qu'il ne pensait pas revenir. Il m'invita à aller lui rendre visite à mon retour. Après avoir bu une couple de verres ensemble, il me quitta fou de joie. Notre surintendant prenait deux semaines de vacances. Il nous avait fait cadeau de trois quarante onces de bonne boisson pour faire un petit *party* de Pâques. Il avait nommé son remplaçant Elzéar Sansouci pour organiser le *party* et avoir soin de la boisson. Après nous avoir fait des recommandations en signalant qu'il n'aimerait pas que ses hommes fassent des folies, il nous donna la main et s'en alla.

Le petit *party* était prévu pour Pâques au soir parce que trois d'entre nous devaient travailler dans la journée pour assurer la sécurité sur le chantier. J'étais de ceux-là. Pour ma part, je préférais travailler la journée.

Elle passerait ainsi plus vite, que de demeurer seul dans ma chambre à réfléchir. Nous étions huit. Trois quarante onces semblaient suffisants pour nous réjouir malgré que nous étions tous assez durs pour le flacon.

Pâques au matin, j'étais debout à six heures. Je courus téléphoner à mon épouse avant que les boîtes téléphoniques soient trop occupées car il arrivait souvent que l'on attende des heures avant d'avoir notre tour. Mais pour une fois, je n'attendis pas et j'entrai en communication avec ma femme. Elle me dit qu'elle s'était couchée bien tard car elle recevait la visite de mes enfants. Elle me dit qu'il faisait une température splendide chez nous tandis qu'au mont Wright, il «tempêtait». Elle me dit que tous mes enfants venaient passer Pâques à la maison mais que celui qu'ils auraient tous préféré avoir avec eux autres allait manquer. Je savais ce que cela voulait dire et le cœur serré d'émotion, je me faisais violence pour ne pas lui paraître trop triste. Je revins à ma chambre bouleversé par l'émotion et je regardai par le châssis cette triste température. Je pensais à cette splendide température qu'il faisait à Yamaska et sur le seuil de ma petite chambre qui avait plutôt l'aspect d'une cellule, je me révoltais contre moi-même. Je me disais que j'étais responsable de ma situation mais comme je n'ai jamais aimé me laisser dominer par les émotions, je pris mon courage à deux mains, un bon

«coup» de cognac et je me rendis à la cantine déjeuner. Les trois quarts des hommes manquaient. Les tables étaient chargées de tout ce qu'on pouvait désirer. Les dimanches et les jours de fêtes, il y avait toujours un surplus. Une grande table au centre de la cuisine contenait un énorme gâteau que les cuisiniers avaient décoré avec grand soin. Après avoir déjeuné et avoir échangé quelques paroles avec mes plus proches camarades, je revins à ma chambre et me préparai pour aller travailler.

La journée passa assez bien, je n'avais que de la surveillance à faire. Au repas du midi, un de mes camarades du groupe qui ne travaillait pas et qui était passablement réchauffé me dit qu'il avait rencontré Elzéar dans l'avant-midi et qu'il était passablement saoul. Je lui dis:

– Buvez pas toute la boisson aujourd'hui, gardez-en pour ce soir parce que cela pourrait aller mal.

Ma journée terminée, je me rendis en hâte à ma chambre pour faire ma toilette et me rendre trouver la petite «gang». Nous avions à notre disposition un petit appartement voisin de la cantine, tous étaient là. Notre maître de cérémonie, c'est-à-dire Elzéar, était complètement saoul, écrasé sur une chaise et ronflait. Petit Blanc Fortier se tenant encore debout mais il avait son voyage. Les gars me demandèrent si je voulais bien m'occuper de l'affaire parce que de la manière dont c'était

parti là, il n'y avait pas assez de contrôle. Je leur dis que j'acceptais à condition qu'ils m'écoutent. Ils me jurèrent qu'ils ne me donneraient pas de trouble. Ils me demandèrent si je voulais qu'Elzéar cuve son gin dans sa chaise. Là il serait à la vue de tout le monde et une fois dégrisé et reposé, il pourrait se divertir avec nous. Je donnai à chacun un «bon coup» sans m'oublier comme de raison. Après avoir pris un souper de roi, les chansons commencèrent. Nous avions un très bon joueur de musique à bouche et chacun dansait sa gigue. Quatre femmes de la cantine étaient venues se joindre au groupe pour danser des «sets» carrés. Elles n'en dansèrent seulement qu'un. Deux gardes de sécurité vinrent les avertir qu'elles n'avaient pas le droit de venir danser avec nous autres. Cela ne faisait pas leur affaire, mais au lieu d'avoir un rapport, elles nous quittèrent. J'avais eu l'idée de baptiser les parts de petit Blanc Fortier. Autrement au premier verre, il serait tombé. À dix heures et demie, Elzéar se réveilla. Il était pas mal dégrisé et il avait un faim de loup. Je lui demandai s'il voulait prendre quelque chose, il me dit que pour tout de suite, il préférait un bon thé fort avec un steak. Il se rendit à la cantine et se fit servir. Après avoir pris un bon repas Elzéar se sentait assez bien pour pouvoir prendre du plaisir avec nous. Elzéar nous demanda de bien vouloir lui pardonner sa «brosse» et de ne pas

parler au surintendant à son retour. «La tombe», que nous lui répondîmes. Le *party* finit à minuit. Nous quittâmes très satisfaits de notre petit *party*. Le lendemain, je reprenais mon ouvrage avec courage car Pâques passé, je me sentais soulagé et d'ailleurs, il ne restait plus qu'un mois à faire avant de prendre ma longue vacance.

La vacance de Pâques était terminée et tous les jours, nous voyions arriver nos camarades. Il en manquait et ceux qui revenaient avaient perdu beaucoup la gaieté du début de leurs vacances. Plusieurs avait même l'apparence d'avoir reçu une sentence. Un samedi soir, alors que la taverne était pleine de buveurs, le propriétaire s'écroula en servant un client. Il venait de mourir. Il revenait du Mexique. Cette mort fit faire bien des commentaires.

Le printemps commençait à se faire sentir. Nous avions de la pluie presque tous les jours, mais lorsque nous avions la chance d'avoir une journée ensoleillée c'était réellement beau. Il ne me restait plus que deux semaines à faire avant de prendre ma vacance. Mon contremaître me dit qu'il devait envoyer deux menuisiers au poste n° 126 pour faire une urgente réparation. C'était à deux cents milles du mont Wright du côté de Gagnonville. Je connaissais l'endroit, j'avais travaillé là deux mois l'année précédente à la construction du chemin de fer. Il me signala que je pourrais

partir de là pour prendre mes vacances, de plus il me dit:

– Il y a de l'ouvrage pour à peu près quatre jours, si tu veux y aller tu prendras tes deux semaines pour la faire.

Il ajouta qu'il aimerait bien que j'y aille car il avait besoin d'un homme fiable pour faire ce travail. Enfin, il me dit que je serais accompagné d'un nouveau camarade de travail car il préférait envoyer avec moi un menuisier qui prendrait sa vacance en même temps que moi. J'acceptai ses conditions et, le lendemain matin, un petit autobus du chantier venait me chercher à ma chambre avec mon bagage pour me rendre au n°126.

Nous étions six travailleurs qui descendaient là. Je connaissais de vue mon nouveau partenaire, il ne travaillait pas dans notre groupe mais plusieurs personnes le remarquaient par sa nervosité. Son compagnon de travail avait fait une plainte au délégué de l'union. Il ne voulait plus travailler avec parce que c'était trop dangereux de se faire estropier. Le délégué d'union l'avait averti de faire attention mais il ne voulait pas lui faire trop de trouble. C'était un bon travaillant, il demeurait sur la Côte-Nord et il était père de douze enfants. Il s'appelait Alphonse Boisjoli mais la majorité du monde l'appelait «le nerveux de la Côte-Nord». Nous avions fait un mille lorsque Boisjoli se leva d'un coup sec et cria au chauffeur qu'il avait oublié sa grosse

valise à sa chambre. Le chauffeur décida de retourner mais cela ne faisait pas son affaire et lorsqu'il rembarqua de nouveau, le chauffeur lui dit :

– As-tu tout là, parce que même si tu as oublié tes dentiers et ton portefeuille, tu vas suivre calvaire. J'ai pas le temps de retourner pour tout le monde.

Nous descendîmes sur un chemin gelé. L'hiver, on peut faire des chemins à peu près n'importe où. On foule la neige avec des « bulldozers » tellement pesants que les chemins sont très bons jusqu'au dégel. Mais, aussitôt qu'ils commencent à défoncer ils deviennent impraticables. Une fois rendu, je fis une inspection de la job et je dis à Boisjoli :

– On aura pas besoin de prendre les nerfs ici. Il y a de l'ouvrage pour à peu près trois bonnes journées.

Nous étions encore mieux nourris qu'au mont Wright parce que nous n'étions qu'un petit groupe et que les viandes étaient servies plus chaudes. Tout allait pour le mieux. Deux jours avant notre départ, une pluie torrentielle commença le matin et finit le lendemain. Le chemin pour se rendre à Gagnonville devint impraticable. Notre contremaître nous téléphona et nous dit d'attendre que le chemin gèle de nouveau. Cela pouvait prendre quelques jours. Au point de vue du salaire, nous ne perdions rien mais le fait de ne pas partir à la date tant désirée nous démoralisait.

Boisjoli était tellement nerveux qu'il ne dormait plus la nuit. Nous avions deux jours de retard sur notre départ et le chemin n'était pas encore praticable. Un inspecteur de sécurité arriva en hélicoptère. Il faisait le tour des postes une fois par mois. Il se rendait à Gagnonville. Je le mis au fait de notre situation et je lui demandai s'il ne pourrait pas nous descendre à Gagnonville, il me dit:

– C'est pas mon habitude mais vu que vous êtes mal pris, je vais vous descendre. Embarquez vos valises, je pars dans vingt minutes.

Nous nous habillâmes à la hâte. Nous étions prêts pour le départ, le pilote mit le moteur, Boisjoli était si nerveux qu'en faisant le tour de l'hélicoptère il passa tellement proche de l'éventail arrière que son chapeau tomba à terre. L'inspecteur de sécurité lui fit toute une remontrance en lui disant qu'il venait de passer à un cheveu de se faire couper le cou et qu'il ne pouvait pas comprendre qu'un homme de son âge accoutumé sur les chantiers de construction pouvait commettre une telle imprudence. Boisjoli sauta dans l'hélicoptère. Il tremblait de tous ses membres. L'envolée fut des plus agréables. Le soleil était splendide. Je pouvais admirer cette nature qui, pour moi, avait un cachet particulier. Une fois rendu à Gagnonville, il était impossible de prendre l'avion pour Montréal avant neuf heures du matin. Nous

réservâmes une bonne chambre à l'hôtel et à neuf heures du matin nous prenions l'avion pour Montréal.

Une fois rendu à Montréal, je quittai donc sans trop d'amertume Boisjoli car il m'avait fatigué au cours de ce voyage. À la hâte, je pris un taxi et me fis conduire à ma demeure. Après une absence de quatre mois, inutile de vous dire la joie que l'on éprouve en arrivant chez soi. Ma femme avait organisé un gros souper de famille pour le soir même. Elle était au courant de mes économies. Mais je lui avais réservé une petite surprise. J'avais économisé plus qu'elle ne pensait, ce qui la rendait encore plus heureuse. Mes voisins commençaient à faire leur jardin. Les tulipes étaient en fleurs. Quand je pensais qu'il passerait encore sept semaines avant que les lacs ne dégèlent dans le Grand Nord, j'appréciais davantage le climat.

Après une vacance de deux mois que je croyais bien méritée, je partais de nouveau pour le mont Wright. Je reprenais ma même job et je travaillais pour le même contremaître qu'avant mon départ. J'avais décidé de travailler jusqu'au mois de novembre. Il était entendu avec mon épouse que cela serait mon dernier voyage. J'avais 62 ans et c'était pour cette raison que j'avais décidé de ne plus travailler à l'étranger.

Dès mon arrivée sur le chantier, je me rendis compte que la situation était devenue

presque intolérable. On aurait dit que la majorité des gens se donnait le mot pour corrompre le chantier davantage. Nous étions témoins d'actes de sabotage, des grues géantes étaient rendues inutilisables; des boyaux d'air comprimé étaient sectionnés; des incendies débutaient un peu partout; des bagarres éclataient tous les soirs à la taverne et dans les corridors; l'usage de la drogue était de plus en plus répandu. La compagnie désirait bien se débarrasser de l'union mais ce n'était pas chose facile. Le gouvernement voulait abolir les permis de travail délivrés par la F.T.Q.-Construction et garantissant la sécurité d'emploi des ouvriers. L'abolition des permis affaiblirait le syndicat puisque les entrepreneurs n'auraient pas à passer par lui pour obtenir de la main-d'œuvre. Les délégués incitaient les hommes à réagir.

Plusieurs incidents marquèrent la première journée. Les délégués organisèrent des ralentissements de travail. Les travaux arrêtèrent à toutes fins utiles vers midi. À deux reprises, on tenta d'incendier une aile. Nous avions les nerfs à vif. Durant l'après-midi, des équipes du syndicat des plombiers firent la ronde des installations pour inciter les hommes à débrayer. Les outils disparaissaient des hangars et des coffres. Vers trois heures, l'électricité fut coupée. Vers cinq heures, le camp était plongé dans l'obscurité. La cuisine s'arrêta, la petite banque ferma ses

portes et le chauffage cessa de fonctionner. Le bruit se répandit que «Quebec Cartier Mining» songeait à fermer le chantier tant et aussi longtemps que le conflit ne serait pas réglé. La deuxième journée, le chantier fut complètement paralysé. Les hommes se présentèrent au travail mais ne firent rien. Le conflit se régla dans l'après-midi. Une entente intervint entre le gouvernement et la F.T.Q.-Construction et tout rentra dans l'ordre.

Quelques jours après cette entente, la compagnie afficha un communiqué au babillard. Un câble serait installé d'ici un mois et permettrait la diffusion d'émissions de télévision en provenance de l'extérieur. On était en train d'ériger une antenne à cette fin. Les hommes s'attroupèrent devant le babillard pour lire le communiqué. Ils n'en croyèrent pas leurs yeux.

Un grand désennui pour moi à cette époque de l'année était la pêche. Le soir, avec mon meilleur ami Bob Bestawine, nous allions pêcher dans un petit lac tout près de la barrière. Il était rempli de truites mouchetées. On emportait une poêle et on en faisait rôtir quelques-unes. Je disais à mon ami combien j'aimerais être proche de ma demeure pour remplir vite mon congélateur. Au cours de l'été, j'ai eu l'occasion d'aller à deux excursions en hélicoptère dans des lacs très éloignés. Je n'oublierai jamais ces voyages. Pour un pêcheur, c'était quelque chose de

magnifique. On aurait pu se charger de belles truites rouges. Ceux qui avaient des congélateurs en emportèrent en quantité. Mais moi, qui n'avais pas d'endroit pour les conserver, je me contentai de les admirer.

Nous étions rendus au début de septembre lorsqu'un nouveau drame éclata. Vers trois heures de l'après-midi, un mécanicien de l'entrepôt de Mannix se plaignit d'une mystérieuse crampe à l'estomac. L'un de ses compagnons de travail le conduisit tout de suite à l'infirmerie. Le malheureux blêmit, se tordit et finalement s'effondra par terre en frissonnant. Au même moment, des dizaines de scènes identiques se répétèrent un peu partout sur le chantier. D'après les symptômes, il s'agissait d'un empoisonnement et les 4 000 hommes du camp étaient menacés. Les services de sécurité furent avisés. En quelques minutes, les deux infirmiers du camp transformèrent leur local en salle d'urgence. Des docteurs de Wabush et de Labrador City furent mandés. La psychose s'empara de ceux qui n'étaient pas atteints. Le travail cessa partout. Les hommes angoissés s'attroupèrent autour des bureaux de la sécurité, du dépanneur et de l'infirmerie à l'affût des nouvelles. Les victimes affluaient par les deux extrémités du couloir du «camp»; plusieurs étaient à demi inconscients, d'autres vomissaient, d'autres arrivaient étendus sur des civières. Les infirmiers traitèrent les cas

les plus urgents dans le dispensaire et firent asseoir les autres sur des chaises le long du couloir. Les malades frémissaient. En face de la réception, deux hommes apostrophèrent le directeur du camp et menacèrent de lui faire un mauvais parti :

– Vous voulez empoisonner tout le monde! crièrent-ils.

Le directeur du camp blêmit de peur et se défendit avec énergie :

– C'est la faute à la « Quebec Cartier Mining », prétendait-il. Cela fait des mois que je leur dis de nous donner plus de réfrigérateurs pour entreposer les viandes. Il y a beaucoup trop de monde pour la capacité de la cuisine.

À mon tour, je me sentis mal. J'avais des crampes d'estomac et je faisais des efforts pour vomir. Je passai à l'infirmerie. On me donna les mêmes soins que l'on donnait aux autres. L'infirmier me dit d'aller me coucher et que si dans une période de trois heures, il n'y avait pas d'amélioration, il m'enverrait à l'hôpital.

Une fois rendu dans ma chambre, je pris un médicament liquide. Il s'ensuivit une telle diarrhée que je suis convaincu que c'est cela qui me sauva. Les crampes d'estomac cessèrent et, même si j'ai été malade toute la journée, je fus exempté de Labrador City et de Wabush. Au souper, la peur triompha des appétits. La plupart refusèrent de manger de la viande et de la salade. Évidemment, il y eut

enquête. On nous dit que c'était une salade au jambon qui était la cause de l'empoisonnement mais il n'y eut aucune poursuite.

Un soir que mon chambreur et moi étions à lire le journal, un grand homme entra sans avertir. Les yeux hagards, il nous fit cette confidence :

– Vous savez, j'ai cassé avec ma fille de dix-sept ans à Noël. Mes parents ne voulaient pas que je sorte avec elle. Mais, il faut que je vous dise que j'ai tout dans la vie ; une auto, une petite villa dans le Nord et je reste même en pension chez ma mère.

Puis le type tourna les talons et sortit sans nous saluer, comme il était entré. Nous étions stupéfaits.

– As-tu compris quelque chose ? demandai-je à mon ami.

– Absolument pas, me répondit-il, sans doute qu'il s'est drogué.

Deux jours plus tard, un autre type courait dans le corridor, frappait ses poings sur sa poitrine en courbant le dos et criait comme le singe de Tarzan. Les voisins sortirent de leurs chambres et l'observèrent un long moment désemparés.

– Il est temps qu'il sorte celui-là, dit un vieux, il fait du mont Wright.

Bientôt le temps tourna au froid. L'automne était arrivé. Les gelées blanches recouvrirent le sol de minces couches de glace et figèrent les lacs et les étangs. Il ne me

restait qu'un mois à faire avant mon départ. Le 10 octobre, vers une heure de l'après-midi, le feu se déclara quelques minutes après la fermeture de la salle à manger. Il prit sous l'entrepôt en arrière de la cuisine, et ce furent les employés de la cuisine qui donnèrent l'alerte. Le camion-citerne de la «Quebec Cartier Mining» arriva sur les lieux quelques minutes plus tard. Mais le feu avait déjà ravagé le dessous de la bâtisse. Mon camarade et moi étions à faire des réparations au corridor qui conduisait à la cantine et nous fûmes les premiers menuisiers témoins de cet incendie. La mêlée devint indescriptible autour des baraques. Les hommes affolés s'engouffrèrent par centaines dans toutes les entrées des ailes et du corridor central. Ils se précipitèrent vers leur chambre avec l'idée de sauver leurs effets. Les hommes qui travaillaient de nuit dormaient encore et il fallait les réveiller. Une épaisse fumée se répandit partout dans le camp et sema la panique. Les hommes bourraient leurs valises en vitesse, sortaient des chambres et couraient dans les couloirs en emportant leurs bagages. Ceux qui entraient dans le camp bousculaient ceux qui en sortaient. Plusieurs lançaient leurs bagages par les fenêtres et sautaient en bas. Quelques-uns se fracturèrent les chevilles ou les jambes. Les béliers mécaniques convergèrent vers le foyer de l'incendie et s'acharnèrent à couper la passerelle pour éviter que le feu ne se propage.

Ils abattirent ensuite les murs de l'édifice enflammé et poussèrent les débris vers le centre. Les agents de sécurité arrosaient les opérateurs pour les protéger contre la chaleur du foyer. Au bout d'une heure, l'incendie fut finalement sous contrôle. L'évacuation des camps se poursuivait dans le désordre. Des vandales enfonçaient les portes des chambres, brisaient les meubles et pillaient sans vergogne, parfois au nez des occupants qui étaient trop surpris pour réagir. La taverne était ouverte; une centaine de personnes buvaient joyeusement tandis que sur le chantier, près des quartiers généraux des entrepreneurs, les hommes se regroupaient et attendaient des directives. Toutes sortes de rumeurs circulaient. On parlait d'évacuation massive par pont aérien. Des camions étaient déjà partis pour Labrador City et Wabush chercher des provisions pour le souper. Quant à moi, j'avais fait mes valises par mesure de prudence, malgré que je chambrais dans une aile des plus éloignées du brasier. Nous avions eu l'ordre de sortir notre bagage dehors. Inutile de vous dire qu'il fallait beaucoup de précaution pour ne pas se faire voler ses valises.

Après avoir fait une investigation, le gérant du personnel annonça au haut-parleur que 65 pour cent des travailleurs seraient renvoyés. Comme il y avait plus de la moitié des «camps» de brûlés, il ne restait de la place

que pour 35 pour cent du personnel. La liste de ceux qui restaient apparaissait sur des tableaux que l'on avait placés devant le bureau du personnel. À la hâte, j'allai vérifier la liste. Mon nom était sur la première page. Je n'avais qu'à rentrer mes valises dans ma chambre habituelle. Mon camarade de chambre était un de ceux qui étaient renvoyés. J'avais reçu, le matin même, ma provision de boisson que le chauffeur d'autobus m'emportait de temps à autre, c'est-à-dire deux gins et un brandy. J'étais justement à payer la traite à mon chambreur et à mon camarade de travail lorsqu'on annonça au haut-parleur que les provisions étaient arrivées. Rien de plus pressant pour nous que de se rendre à la salle de jeux pour manger quelque chose. La salle était déjà bondée. Les hommes se bousculaient et s'arrachaient des sandwichs. Il ne restait que quelques cafés. Pour ma part, j'eus deux cafés et deux sandwichs.

L'alarme sonna de nouveau. Nous nous précipitâmes dehors. Le feu était pris de nouveau dans l'aile où je chambrais. En même temps, l'électricité réinstallée temporairement manqua de nouveau. Nous fûmes plongés dans l'obscurité. Mon «chum» et moi partîmes à la course pour sauver nos valises. Le feu était pris un peu partout dans l'aile. La clarté du feu était suffisante pour nous diriger dans les corridors. Mais le feu prenait tellement d'ampleur que juste avant d'arriver à nos

chambres, deux châssis éclatèrent et le feu nous coupa le passage. Nous eûmes juste le temps de retourner et nous étions à demi suffoqués. En l'espace de quelques minutes, le feu se propagea à tous «les camps» du côté nord. Le travail des pompiers ne semblait même pas apaiser l'incendie. À travers le crépitement du feu, on entendit le bruit sourd de l'explosion des fournaises et des réservoirs. Un officier de sécurité de Mannix se rendit soudainement compte que l'un des bulldozers fonçait tout droit sur un réservoir de gaz propane. Il grimpa aussitôt sur le réservoir et fit des gestes affolés qui finirent par capter l'attention de l'opérateur. Le danger était évité mais le réservoir explosa quand même quelques instants plus tard. Le spectacle tourna à la tragédie. D'une aile en feu, deux hommes sortirent par une fenêtre et tentèrent de se hisser sur le toit, à bout de forces, ils se laissèrent choir.

L'un des infirmiers du camp aidé de quelques volontaires tenta désespérément de rejoindre une fenêtre du premier étage derrière laquelle un malheureux agitait les bras en signe de détresse. L'un des hommes parvint à casser la vitre avec un long madrier. Une épaisse fumée noire jaillit de l'intérieur pour ne plus réapparaître. Ce n'étaient pas les volontaires qui manquaient. Nous étions 3 000 hommes pour sauver ces pauvres malheureux mais le feu était tellement dense

qu'il était presque impossible d'approcher. Pour ma part, j'ai sauvé un homme d'une mort certaine. Il était tellement nerveux qu'il ne pensa même pas à me remercier.

La partie sud fut épargnée. L'évacuation du chantier commença le soir même. Des voitures, des camions, tous les véhicules en état de marcher furent mobilisés pour transporter des hommes vers l'aéroport de Wabush. Des groupes se formèrent selon le point de destination, Montréal, Québec, Mont-Joli ou Sept-Îles. Les bagages furent empilés et expédiés à l'aréna de Labrador City. La moitié des hommes étaient bourrés de drogue et d'alcool et seraient sans doute étonnés de se retrouver le lendemain dans leur foyer. Quant à moi, il n'était pas question de drogues, mais je pensais à mes flacons de gin qui avaient brûlé dans ma chambre et qui m'auraient été si utiles dans les circonstances. Car, à cette heure de la nuit, il faisait très froid et la fatigue commençait à me dominer. C'était à mon tour d'embarquer dans un camion pour me rendre à Wabush. Il ne restait qu'une place. Le chauffeur de camion me dit d'embarquer. Inutile de vous dire que je ne me fis pas prier. Mais au moment où j'allais embarquer un gros Polonais barbu me donna une poussée tentant de prendre ma place. Vite comme l'éclair, je lui adressai une droite sur un œil. Il tomba à genoux. J'étais déjà dans le camion. Le chauffeur qui me connaissait très bien me dit:

– Vous l'avez trimé à mon goût, son père, vous deviez être quelqu'un dans votre temps.

Une fois rendu à Wabush, à une heure du matin, j'essayai de téléphoner à mon épouse car je savais que la télévision avait annoncé cet incendie ou plutôt ce désastre. À plusieurs reprises dans la soirée, on avait annoncé 80 victimes. Je savais à quel point l'inquiétude de mon épouse et de mes enfants devait être grande mais il me fut impossible de les atteindre au téléphone. Les circuits étaient tellement occupés par des appels à l'aide qu'il était impossible de rejoindre nos familles. On avait fait appel à tous les avions disponibles y compris ceux de l'armée. La salle d'attente était tellement bondée qu'on ne pouvait même pas marcher. Il y en avait plusieurs qui dormaient debout, d'autres, sous l'influence de la drogue et de l'alcool, étaient complètement perdus. Pour ceux qui étaient normaux, la nuit fut un vrai supplice. Personne n'avait eu la possibilité de faire sa toilette avant de partir. Certains partaient avec une barbe d'une semaine. Tous étaient bien sales de fumée. Les vêtements tombaient en lambeaux. En un mot, tous ressemblaient à des soldats qui viennent de subir une défaite. Chacun ne savait à quelle heure il pourrait partir. À mesure qu'il y avait un avion prêt à décoller, on annonçait son départ à la dernière minute. Évidemment, on ne pouvait pas tous embarquer du même voyage et c'est là que le trouble

commençait. Les plus gros barraient les passages, passaient par-dessus les plus petits. C'était une scène indescriptible. La police de Wabush, aidée de la police provinciale, eut beaucoup de difficulté à maintenir un peu d'ordre. Pour ceux qui avaient eu la chance d'arriver avant minuit, il leur fut possible de se rendre à l'hôtel pour prendre un verre. Moi, en plus d'arriver l'hôtel fermé, je manquais de justesse un avion parti pour Montréal 15 minutes avant. Heureusement que nous pouvions avoir du café, c'était tout de même mieux que rien. Je réussis à prendre un avion de l'armée à 4 heures du matin. Il nous conduisit à Saint-Hubert. Je vous assure que nous n'avions pas tous nos aises. Assis sur des bancs de bois, tassés comme des sardines, on ressemblait plus à des condamnés à mort qu'à des voyageurs.

Arrivé à Saint-Hubert, rien de plus pressé pour moi que de prendre un taxi et de me faire conduire chez moi. Inutile de vous dire la joie que mon épouse ressentit à me voir arriver. La conversation ne fut pas trop longue. Je pris une bon verre de cognac et je plongeai dans mon lit à moitié mort de fatigue. Je ne me réveillai que plusieurs heures plus tard. Je jurai de ne jamais revoir le mont Wright.

Six mois après, à Haïti, je rencontrai un nommé Gérald Girard qui était contremaître pour la compagnie Jumtock du mont Wright. Il habitait le même hôtel que moi. Nous nous

adonnions très bien ensemble et, à son départ, il me demanda si j'avais l'intention de retourner travailler au mont Wright. Si oui, il serait intéressé à m'avoir avec lui. Je lui dis que vu les conditions de vie qui régnaient là, j'étais pas intéressé. Il me dit que les troubles avaient bien diminué depuis mon départ et il rajouta :

– Si vous changez d'idée, vous n'aurez qu'à me le faire savoir. Votre place sera toujours ouverte.

Au cours de mon séjour, à l'hôtel, un reporter de Radio-Canada m'avait interviewé. Il voulait connaître mes opinions sur la façon dont vivaient les Haïtiens. Un mois plus tard, mon interview était «différé» sur les ondes de la télévision. De sa chambre au mont Wright, Gérald Girard vit mon interview, il eut l'idée de me demander de nouveau pour aller travailler avec lui. Il me téléphona, me dit qu'il avait une «job» de choix pour moi. Il me fit une si belle proposition que je finis par accepter. Pour être franc, il faut dire que j'éprouvais un certain ennui de cette région glaciale qui, malgré tous ses inconvénients, renferme beaucoup de charmes. En un mot, je commençais à avoir la maladie du Grand Nord.

Mon épouse n'approuvait pas trop ce voyage. Elle me disait qu'à mon âge, il était temps que je commence à me reposer. Je lui promis que cela serait le dernier et je partis de nouveau pour le Grand Nord. J'avais bien hâte

de voir de quelle façon le chantier avait été reconstruit. Je trouvai une grosse amélioration. Les «camps» étaient isolés les uns des autres. Plusieurs mesures de précautions avaient été prises contre le feu. La compagnie s'était débarrassée des délégués de chantiers et tous les indésirables avaient été chassés. Il ne restait que 1 000 hommes. Les travaux de construction étaient très avancés, le personnel diminuait de jour en jour. Mon contremaître semblait très satisfait de me revoir, il me dit:

– J'ai besoin d'un homme d'expérience dans la construction et un homme fiable pour prendre charge de la sécurité sur le chantier. Vous aurez des hommes à votre disposition; vous aurez à faire le tour du chantier et voir à ce que tout soit sécuritaire. Vous serez contremaître pour la sécurité et vous avez l'avantage d'avoir une chambre seul.

J'acceptai avec plaisir. J'ai assumé ce poste jusqu'à mon départ. J'aurais eu l'avantage d'être transféré pour «Cartier Mining». La production commençait. On engageait du personnel mais ma décision était prise. Je n'ai pas l'intention de vous raconter tous les événements qui se sont passés durant ce voyage, je me contenterai donc de vous en relater un qui me fit grandement plaisir.

La veille de mon départ, on me demanda au grand bureau. Je me rendis à la hâte me demandant ce qu'on me voulait. Je fus reçu par le grand surintendant de la compagnie, le

gérant du personnel et deux inspecteurs du gouvernement pour la sécurité. Le grand surintendant me demanda si j'acceptais une petite récompense en reconnaissance de mes services pour la sécurité. Je lui dis que s'il croyait que je l'avais méritée, j'acceptais avec plaisir. Il me remit donc un chèque de 50$ et me dit que, depuis le début de la construction du plan, c'était la première fois qu'il se passait trois mois sans accident grave. Je fus félicité par tous ceux qui étaient présents. Une photographie fut prise. Elle devait paraître la semaine suivante dans le journal. Le soir même, plusieurs de mes meilleurs amis venaient me serrer la main et le lendemain soir, j'étais rendu avec ma famille à Yamaska et ce fut mon dernier voyage.

# TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos, Hugues Morrissette ..... IX
Présentation, Michel Allard ..... XIII

**CONTES DE SAINT-PAUL-DE-CHESTER** ..... 1
Joseph Morrissette, mon père ..... 3
Albert, mon frère ..... 29
Mon oncle Hachey Perron ..... 45
Mon oncle Charles Rouleau ..... 63
Horace ..... 75
Jos Gagnon, notre ancien voisin ..... 87
Napoléon Gagnon, le fromager du rang ..... 97
François Paquette ..... 111
Le père Jean-Pierre ..... 123
Les Pellerin ..... 143
Les Boisvert, les Parenteau et les Sévigny .. 167
Napoléon Hamel ..... 173
Le miracle du petit Pierre ..... 191
Pâques à la drave ..... 201
Noël dans la tempête ..... 209
Un avertissement ..... 227
Une tempête ..... 241
Un amour sacrifié ..... 255

**MES VOYAGES AU MONT WRIGHT** ..... 263

Ce livre,
format Colombier in-octavo,
composé en Bookman corps 11
a été imprimé à Montréal
en l'an mil neuf cent quatre-vingt-seize
sur les presses des ateliers Lidec inc.
pour le compte de
*Guérin littérature*
grâce à l'aimable collaboration
de ses artisans.



ROLLAND MORRISSETTE
*à Rome en 1981*

*Né au début du siècle à Saint-Paul-de-Chester, dans la région des Bois-Francs, Rolland Morrissette a hérité de la terre paternelle. Pendant de nombreuses années, il a exercé le métier de cultivateur. Puis, à l'instar de nombreux Québécois de sa génération, il a fait encan, il a vendu sa ferme et son roulant, sa maison et ses animaux. Rolland Morrissette s'est installé à Yamaska dans la région de Sorel. Et depuis, il s'est fait menuisier, puis rentier ou plutôt jardinier-rentier.*

*Retraité, Rolland Morrissette jase encore. Écoute qui voudra, rien ne l'empêche de parler. Si d'aventure il peut trouver un auditoire et une bonne bouteille de brandy, Rolland Morrissette devient intarissable. Il raconte pendant des heures. Il fait revivre son petit village, les us et coutumes de son temps, les hommes qu'il a connus et côtoyés. Il sait voir les choses, cerner les caractères, décrire les situations. Il parle longtemps et bien.*

*Il y a quelques années, Rolland Morrissette s'est retrouvé au mont Wright. Pour meubler les longues soirées d'hiver, il a commencé à écrire. Depuis, il a pris l'habitude. Il a couché sur le papier ses souvenirs d'enfance. Il raconte son village natal, Saint-Paul-de-Chester, sis dans la région des Bois-Francs. Chaque conte est centré autour d'un personnage. Le dernier récit raconte le séjour de l'auteur au mont Wright, où il témoigne d'événements qui, à l'époque, firent couler beaucoup d'encre.*

*Pour l'auteur, un réprouvé, c'est une personne mauvaise, révoltée, damnée; un malvat, c'est une personne soumise, hypocrite, qui prépare ses mauvais coups dans l'ombre; un hurlot, c'est une personne orgueilleuse qui fait étalage de ses défauts pour faire peur au monde.*

0 27601 42442 4
ISBN 2-7601-4244-2

BNQ
000 214 831

IMPRIMÉ AU CANADA